22
575-
III-HONJ-19

3 vols.
(VENEGAS)
Howes V69
fold. map

HISTOIRE
NATURELLE ET CIVILE
DE LA
CALIFORNIE,

CONTENANT

Une description exacte de ce Pays, de son Sol, de ses Montagnes, Lacs, Rivières & Mers, de ses Animaux, Végétaux, Minéraux, & de sa fameuse Pêcherie des Perles; les Mœurs de ses Habitans, leur Religion, leur Gouvernement, & leur façon de vivre avant leur conversion au Christianisme; un détail des différens Voyages, & Tentatives qu'on a faites pour s'y établir, & reconnoître son Golfe & la Côte de la Mer du Sud.

Enrichie de la Carte du Pays & des Mers adjacentes.

*Traduite de l'Anglois, par M. E.**.*

TOME PREMIER.

A PARIS.

Chez DURAND, Libraire, rue Saint-Jacques à la Sagesse.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

QUOIQUE la Californie, à prendre ce nom dans ſa ſignification la plus étendue, ait été découverte il y a longtems, on n'en a cependant eu juſqu'ici qu'une connoiſſance très-imparfaite. Les Eſpagnols ne ſont pas les ſeuls qui ayent viſité ſes côtes, d'autres Nations ont fait la même choſe qu'eux; mais comme elles n'ont fait qu'y toucher, il n'y a que les Eſpagnols ſeuls dont on puiſſe attendre une deſcription exacte de cette vaſte Région. Ils nous l'ont d'abord repréſentée comme une péninſule, & elle eſt effectivement telle; mais les Hollandois ayant trouvé

par hazard une carte Eſpagnole, dont on n'a jamais pu découvrir l'auteur, ils ſe ſont imaginé que la Californie étoit une île, & cette opinion a ſi fort prévalu, que les plus habiles Géographes ont traité de viſionnaires ceux qui ont oſé ſoutenir le contraire. Le fameux Deliſle a judicieuſement combattu cette opinion, & prouvé avec autant d'eſprit que de ſavoir, qu'on n'avoit point encore des lumières ſuffiſantes pour décider cette queſtion, & la choſe eſt demeurée dans cet état indécis juſqu'au commencement de ce ſiècle, que le père Kino publia ſa découverte, laquelle eſt fondée ſur ſon paſſage par terre du Nouveau-Mexique dans la Californie, par où l'on s'eſt convaincu que la mer Vermeille n'eſt autre choſe qu'un golfe ou une baie fort étendue, & la Califor-

nie une vraie péninſule, telle que les premiers hiſtoriens Eſpagnols nous l'ont dépeinte. Cela prouve qu'on ne doit point rejetter trop précipitamment les anciennes opinions, lors ſurtout qu'elles ſont fondées ſur des matières de fait; que les perſonnes les plus judicieuſes peuvent ſe tromper comme les autres, & que dans ces ſortes de queſtions on doit toujours déferer à l'autorité de ceux qui ont fait les premières découvertes.

Faute d'avoir ſuffiſamment connu la Californie, on a avancé ſur ſon ſujet pluſieurs autres contradictions, du moins apparentes. Certains voyageurs nous repréſentent ſes côtes comme inhabitables à cauſe du froid exceſſif qui y règne. D'autres nous diſent que la chaleur y eſt inſupportable. Les uns nous la repréſentent

comme un pays ſtérile, dénué d'eau, & non ſeulement inculte, mais incapable de culture à cauſe de ſon extrême ſéchereſſe ; les autres nous la dépeignent comme un pays gras & fertile, arroſé de pluſieurs belles rivières : les uns diſent que ſes côtes ſont dangereuſes & de difficile accès, à cauſe de la quantité de rochers & de baſſes dont elles ſont entourées, & d'ailleurs qu'on n'y trouve aucun port ; d'autres, au contraire, nous dépeignent la Californie comme un pays délicieux le long de la mer, arroſé par pluſieurs grandes rivières, dans l'embouchure deſquelles ſe trouvent quantité d'îles fertiles, leſquelles de même que le continent, fourniſſent aux vaiſſeaux pluſieurs ports très-commodes. On n'eſt pas plus d'accord ſur la nature que ſur l'étendue de cette vaſte péninſ-

ſule. A en croire quelques Auteurs, elle n'eſt qu'un pays ingrat & ſtérile, qui ne vaut pas la peine d'en faire la conquête ; cependant des gens auſſi capables qu'eux d'en juger, & qui ont eu la même occaſion de le connoître, prétendent qu'il eſt ſuſceptible de culture, qu'il abonde en mines, & qu'on pêche ſur ſes côtes des perles dont on tire un profit conſidérable ; les portraits qu'on nous fait de ſes habitans ne ſe reſſemblent pas d'avantage. Les uns les repréſentent comme des hommes ignorans, groſſiers & indiſciplinables ; & les autres comme extrêmement affables, civils & hoſpitaliers. Je ſuis perſuadé, qu'eu égard à la différence des lieux & des circonſtances, il peut y avoir autant de fauſſeté que de vérité dans ces différens récits.

Mais le principal point qu'on a

toujours eu en vue par rapport à ce pays, ſont ſes bornes du côté du nord, qu'on n'a pu encore fixer juſqu'ici. On parle d'un pays & d'un d'étroit d'Anian, qu'on prétend le ſéparer de l'Aſie; d'autres aſſurent que la Californie ſe rapproche en tirant vers le nord-oueſt du nord-eſt de la Tartarie, & que c'eſt-là qu'on doit chercher le détroit d'Anian; d'autres aſſurent que ces détroits ſont imaginaires, & alléguent pour prouver leur ſentiment, que les Indiens que les Eſpagnols ont convertis à la foi, ſe ſont rendus par terre à la Chine, ce qui mérite une plus ample confirmation. Pluſieurs croyent qu'il y a un paſſage entre le nord-eſt de l'Aſie, & le nord-oueſt de l'Amérique; d'autres diſent que cela n'eſt vrai qu'en partie, & qu'encore qu'il puiſſe y avoir une mer, elle eſt parſemée d'une mul-

titude d'îles de différente grandeur. Ce ne ſont là que de ſimples conjectures ſur leſquelles on ne peut faire fond, & parconſéquent, pour décider cette queſtion, il faut attendre que le même eſprit de découverte qui nous a procuré la connoiſſance des Indes & de l'Amérique, nous apprenne avec une égale certitude, ſi ces deux vaſtes continens ſont ſéparés par un bras de mer, ou unis par une terre, ou par un mêlange de l'un & de l'autre.

Il eſt bon d'obſerver que loin que ce ſoit ici une matière de ſimple ſpéculation, il y a peu de recherches qui ſoient d'une plus vaſte conſéquence. En tant qu'êtres raiſonnables, il nous importe de connoître à fond le globe que nous habitons; & la curioſité que tous les hommes éprouvent à cet égard, n'eſt qu'un aiguillon dont

la Providence ſe ſert pour les porter à la recherche de ce qui peut leur être utile. Comme ſujets d'une Puiſſance maritime, nous y ſommes plus intéreſſés que les autres, vu que chaque nouvelle découverte de cette eſpèce, influe d'une manière directe ou indirecte ſur notre Commerce. La découverte en queſtion eſt d'autant plus importante pour nous, que toutes les tentatives que nous avons faites pour trouver un paſſage au nord-oueſt, n'ont pour but que de découvrir une route vers les côtes de la Californie, qui, ſi nous avions le bonheur de la trouver, abrégeroit conſidérablement nos voyages aux deux Indes. Or le plus ſûr moyen pour réuſſir dans cette entrepriſe, eſt de faire uſage de ce que l'on connoît pour découvrir ce qu'on ignore, à quoi rien n'eſt plus propre qu'une con-

noiſſance exacte de la Californie, connoiſſance que les Eſpagnols ſeuls peuvent nous procurer, & que l'on peut acquérir par la lecture de l'ouvrage dont je donne la traduction, vu que tout y eſt détaillé de la manière la plus claire, la plus ample & la plus circonſtanciée. C'eſt-là le ſeul objet de ce livre, c'eſt en quoi conſiſte ſon principal mérite; le but de l'Auteur étant bien moins d'amuſer le lecteur, que de l'éclairer & de l'inſtruire. Conſidéré dans cette vue, je ne doute point que le public ne le reçoive avec empreſſement, lors ſurtout qu'il ſçaura le plan qu'il a ſuivi.

Il a diviſé ſon ouvrage en quatre Parties, dans la première, il traite du nom, de la ſituation de la Californie, je veux dire de cette péninſule que les Eſpagnols ont ſoumiſe à leur domination. Il nous

décrit ſon golfe, ſes côtes & ſes îles, ſon ſol, ſon climat. Il nous en donne l'hiſtoire naturelle, ſans oublier la pêcherie des perles, & la manne qu'on n'auroit jamais cru que ce pays pût produire. Il entre enſuite dans un détail exact & curieux des Nations, du langage, des mœurs, du caractère des Californiens, dont il décrit le gouvernement civil & militaire. Il traite enfin de leur Religion, ſur quoi il obſerve que ceux qui habitoient le Continent, lorſque les Eſpagnols en firent la découverte, étoient entièrement exempts d'idolâtrie, n'avoient que peu ou point de cérémonies, mais quelques opinions ſpéculatives aſſez ſingulières; mais qu'il n'en étoit pas de même dans les îles, où les peuples, par les fraudes & les artifices de certaines gens qui les dirigeoient, étoient plongés dans

la ſuperſtition, & gémiſſoient ſous le plus dur eſclavage.

La ſeconde Partie contient l'hiſtoire de la Californie, depuis ſa première découverte, juſqu'à l'arrivée des Jéſuites. Cette découverte fut faite par l'ordre du fameux Ferdinand Cortez, qui y vint en perſonne en 1536, & qui ayant débarqué dans ſon golfe, lui donna ſon nom; les Eſpagnols pour faire honneur à ce grand Capitaine, l'ayant appellé depuis mer de Cortez, mer Vermeille, ou golfe de Californie. Notre Auteur décrit fort au long les diverſes tentatives qu'on a faites en différens tems pour acquérir une connoiſſance parfaite de l'étendue & des productions de cette peninſule; les divers projets qu'on a formés pour cet effet, tant dans la Vieille-Eſpagne que dans la Nouvelle, les contretems qu'on a eſ-

ſuié, de même que les cauſes qui les ont occaſionnés. Il y joint quantité de remarques judicieuſes qui montrent l'extrême difficulté dont il eſt d'exécuter un grand deſſein, lorſque ſa conduite dépend de l'approbation, des ordres, & des inſtructions qu'on doit recevoir d'un pays extrêmement éloigné.

La troiſième partie traite de la réduction de la Californie par les Jéſuites, & de la conduite qu'ils y ont tenue juſqu'à notre ſiècle. Il nous apprend que la Cour d'Eſpagne & ſes Vicerois dans les Indes, laſſés de quantité d'expéditions inutiles & coûteuſes, ayant renoncé à cette affaire, elle fut repriſe par le père Euſèbe François Kino, lequel ayant été envoyé en qualité de Miſſionnaire dans la province limitrophe de Sonora, forma la réſolution de

paſſer dans ce pays inconnu. Le premier Miſſionnaire qui ſe tranſporta dans cette Région en 1697, fut le père Salva-Tierra. Le père Kino le ſuivit peu d'années après, ſe rendit par terre dans la Californie, & s'aſſura par-là, comme je l'ai déja obſervé, que ce n'étoit point une île, mais une péninſule. Depuis lors, les Jéſuites ont eu ſeuls la direction des affaires, tant Civiles qu'Eccléſiaſtiques dans la Californie. Ils ont pouſſé leurs découvertes, converti les Indiens, formé des petits établiſſemens, cultivé le terrein qui eſt autour, au point d'y planter des vignobles, dont le vin égale en bonté celui d'Europe. Notre Auteur rapporte ces faits d'une manière qui ne laiſſe rien à deſirer, de ſorte qu'on peut dire, ſans bleſſer la vérité, que quoique l'hiſtoire de cette partie

décrit ſon golfe, ſes côtes & ſes îles, ſon ſol, ſon climat. Il nous en donne l'hiſtoire naturelle, ſans oublier la pêcherie des perles, & la manne qu'on n'auroit jamais cru que ce pays pût produire. Il entre enſuite dans un détail exact & curieux des Nations, du langage, des mœurs, du caractère des Californiens, dont il décrit le gouvernement civil & militaire. Il traite enfin de leur Religion, ſur quoi il obſerve que ceux qui habitoient le Continent, lorſque les Eſpagnols en firent la découverte, étoient entièrement exempts d'idolâtrie, n'avoient que peu ou point de cérémonies, mais quelques opinions ſpéculatives aſſez ſingulières; mais qu'il n'en étoit pas de même dans les îles, où les peuples, par les fraudes & les artifices de certaines gens qui les dirigeoient, étoient plongés dans

la ſuperſtition, & gémiſſoient ſous le plus dur eſclavage.

La ſeconde Partie contient l'hiſtoire de la Californie, depuis ſa première découverte, juſqu'à l'arrivée des Jéſuites. Cette découverte fut faite par l'ordre du fameux Ferdinand Cortez, qui y vint en perſonne en 1536, & qui ayant débarqué dans ſon golfe, lui donna ſon nom; les Eſpagnols pour faire honneur à ce grand Capitaine, l'ayant appellé depuis mer de Cortez, mer Vermeille, ou golfe de Californie. Notre Auteur décrit fort au long les diverſes tentatives qu'on a faites en différens tems pour acquérir une connoiſſance parfaite de l'étendue & des productions de cette peninſule; les divers projets qu'on a formés pour cet effet, tant dans la Vieille-Eſpagne que dans la Nouvelle, les contretems qu'on a eſ-

ſuié, de même que les cauſes qui les ont occaſionnés. Il y joint quantité de remarques judicieuſes qui montrent l'extrême difficulté dont il eſt d'exécuter un grand deſſein, lorſque ſa conduite dépend de l'approbation, des ordres, & des inſtructions qu'on doit recevoir d'un pays extrêmement éloigné.

La troiſième partie traite de la réduction de la Californie par les Jéſuites, & de la conduite qu'ils y ont tenue juſqu'à notre ſiècle. Il nous apprend que la Cour d'Eſpagne & ſes Vicerois dans les Indes, laſſés de quantité d'expéditions inutiles & coûteuſes, ayant renoncé à cette affaire, elle fut repriſe par le père Euſèbe François Kino, lequel ayant été envoyé en qualité de Miſſionnaire dans la province limitrophe de Sonora, forma la réſolution de

paſſer dans ce pays inconnu. Le premier Miſſionnaire qui ſe tranſporta dans cette Région en 1697, fut le père Salva-Tierra. Le père Kino le ſuivit peu d'années après, ſe rendit par terre dans la Californie, & s'aſſura par-là, comme je l'ai déja obſervé, que ce n'étoit point une île, mais une péninſule. Depuis lors, les Jéſuites ont eu ſeuls la direction des affaires, tant Civiles qu'Eccléſiaſtiques dans la Californie. Ils ont pouſſé leurs découvertes, converti les Indiens, formé des petits établiſſemens, cultivé le terrein qui eſt autour, au point d'y planter des vignobles, dont le vin égale en bonté celui d'Europe. Notre Auteur rapporte ces faits d'une manière qui ne laiſſe rien à deſirer, de ſorte qu'on peut dire, ſans bleſſer la vérité, que quoique l'hiſtoire de cette partie

du monde ne renferme pas des évènemens fort remarquables, ceux dont elle traite y ſont rapportés avec autant de clarté que d'exactitude. Elle eſt originale dans ſon eſpèce, & nous fournit un tableau parfait de la politique, de l'ordre & de la méthode dont les Jéſuites ſe ſont ſervis pour rendre ces peuples ſujets titulaires de la Couronne d'Eſpagne, & pour s'arroger ſur eux une autorité abſolue. On y voit les vrais motifs qui obligent le gouvernement d'Eſpagne à employer ces Religieux dans ces ſortes d'entrepriſes, & à leur permettre d'acquérir par l'artifice, ce qu'ils ſont hors d'état d'uſurper à force ouverte. L'Auteur a inſéré dans ſon ouvrage pluſieurs reflexions hardies, non ſeulement ſur les erreurs qui ſe commettent dans les adminiſtrations particulières, mais encore

encore ſur les fautes capitales & conſtitutionnelles du gouvernement Eſpagnol, qui font que quelques-uns de leurs plus riches établiſſemens leur ſont à charge, & que les tréſors qu'ils renferment contribuent à la miſère & à la pauvreté de leurs habitans; reflexions que le Lecteur judicieux lira avec autant de plaiſir que d'utilité.

La quatrième & la dernière partie, contient quelques pièces auxquelles on renvoye dans le corps de l'ouvrage. De ce nombre eſt le fameux voyage du Capitaine Sébaſtien Viſcaino en 1602, dans lequel on trouve un détail curieux & circonſtancié de la côte occidentale de la Californie. Il eſt ſuivi de la deſcription de la côte orientale, tirée d'un voyage fait en 1746. On y a joint les extraits des voyages du Capitaine Woods Rogers, & du Lord Anſon, avec

les remarques de l'Auteur, ſurtout ſur le dernier, dans leſquelles il réfute pluſieurs faits, dont il prétend que l'Auteur étoit mal inſtruit. Ici, comme dans tout le reſte de l'ouvrage, il ſe montre extrêmement zélé pour la Couronne d'Eſpagne, & ne perd aucune occaſion de faire l'apologie des Religieux de ſon Ordre. Il faut cependant avouer que ſon ſtyle ne reſſemble en rien à celui de leurs autres panégyriſtes. Il ne prend point comme eux un vol ni ſi rapide ni ſi élevé, mais il s'énonce dans un ſtyle grave & uniforme, tel qu'il convient à une hiſtoire de cette eſpèce. Il eſt fort exact à citer ſes autorités, il ne laiſſe échapper aucun fait intéreſſant, & la Religion à part, il ſe montre partout également judicieux & circonſpect, & auſſi exempt de préjugé que de crédulité. Ayant compris

que ſon ſujet n'eſt point ſuſceptible des ornemens de l'éloquence; il leur a ſubſtitué des réflexions politiques, dont l'exactitude & la vérité ſont la baſe.

On ne laiſſe pas que de trouver dans cet ouvrage quantité de faits frappans, capables de réveiller l'attention du lecteur par leur nouveauté, & par la manière intéreſſante dont ils ſont rapportés. Il verra en les liſant que les Eſpagnols, ſemblables à quelques autres Nations, connoiſſant la nature des maladies politiques qui les minent, & les remèdes qu'elles exigent, n'ont pas le courage de les appliquer. Il y verra que le ſyſtême du Cardinal Alberoni s'étendoit juſqu'à la Californie, & qu'en embraſſant le commerce des deux Indes, il ſe propoſoit de rendre à la Monarchie Eſpagnole la vigueur qu'elle a perdue,

en rétabliſſant une circulation uniforme dans tous ſes membres. Il apprendra que ce n'eſt point ſans fondement que les Eſpagnols craignent d'être envahis, même dans ces régions reculées par une nation, de laquelle, au jugement d'un très-habile politique, ils n'avoient pas plus à craindre il y 50 ans, que des habitans qui ſont dans la Lune; que la découverte d'un paſſage au nord-oueſt, n'eſt rien moins que problématique, dans l'opinion de ceux que leur ſituation met en état d'en juger, & que la crainte où ils ſont que les Anglois ne forment des établiſſemens dans cette contrée, & ne la joignent à leurs autres Colonies, eſt plus fondée qu'on ne penſe, la choſe paſſant pour très-probable dans l'eſprit de ceux qui entendent les affaires. Il verra enfin à n'en pouvoir douter, que

tandis que les Eſpagnols ont ſoin de peupler, de cultiver & de fortifier les cantons les plus ſauvages & les plus ſtériles de ce pays, il eſt au pouvoir des Anglois de s'établir, lorſqu'ils le jugeront à propos, dans un climat agréable, dans un terrein fertile, & dans des régions parfaitement bien peuplées, d'où ils pourront faire fleurir les branches les plus eſtimables du commerce qu'on ait découvertes juſqu'ici, & y en joindre peut-être d'autres plus utiles que l'on ne connoît pas encore.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le premier Volume.

PARTIE I.

SECTION I.

Du nom, de la ſituation, & de l'étendue de la Californie. page 1.

SECTION II.

Deſcription du golfe de Californie, de ſes côtes & de ſes îles. 17

SECTION III.

Deſcription de la Californie, dans laquelle il eſt parlé de la nature de ſon terrein. 33.

SECTION. IV.

Des bêtes, oiſeaux, inſectes, poiſſons, coquillages, arbres, fruits, plantes, minéraux & perles, que l'on trouve dans la Californie & dans ſes mers. 42.

SECTION. V.

Des différentes Nations de la Californie ; & des langues qui y ſont en uſage. 70.

SECTION VI.

Du caractere & des mœurs des Californiens, & de leur gouvernement civil & militaire. 85.

SECTION VII.

De la Religion des anciens Coliforniens. 113.

PARTIE II.

SECTION I.

Premières relations de l'Océan Pacifique, ou de la mer du Sud. 143.

SECTION II.

Première découverte de la Californie, & voyages qu'on y fit du tems de Ferdinand Cortez. 160.

SECTION III.

Expéditions faites dans la Californie juſqu'à l'année 1600. 182.

SECTION IV.

Ordre remarquable de Philippe III. Autres expéditions dans la Californie juſqu'au règne de Philippe IV. 215.

SECTION V.

Dernières Expéditions dans la Californie, jusqu'à la fin du règne de Charles II. 249.

PARTIE III.

SECTION I.

Réduction de la Californie par les Jésuites, & la conduite qu'ils y ont tenue jusqu'au jourd'hui. Arrivée du père Jean-Marie de Salva-Tierra dans la Californie, l'an 1697. 273.

SECTION II.

Différens incidens arrivés jusqu'à l'entrée du père François-Marie Piccolo dans la Californie. 294.

SECTION III.

Evènemens des deux premières années. Tentatives pour pénétrer dans l'intérieur de la Californie, jusqu'à l'établissement de la seconde Mission de Saint-Xavier. 315.

SECTION IV.

Difficultés qu'on eut à essuier au commencement de ce siècle. Mauvaise administration des affaires de la Mission à Mexico. 339.

HISTOIRE

CARTE
DE LA CALIFORNIE,
Levée
par la Société des Jesuites.
DÉDIÉE au ROY D'ESPAGNE
en 1757.
GOLFE DE CALIFORNIE ou MER ROUGE
PAPAGO
PIMERIA
APACHES
YUMAS
Cocomaricopas
Hoabonomas
Rio Colorado ou du Nord
Gila R.
Casa grande
S. Fernando
Victoria
S. Eugenio
S. Pantaleon
Rosario
S. Augustin
S. Marc
S. Salvador
Quiburio
Sobaypuris
S. Cayetano
Reyes
S. PHILIP. ☼ DE JHS.
Ste Cruz
Ste Marie de Sucunca
S. Lazare
S. Louis Guebavi
Busanic
Aquimuri
Tubutama
Cocospera
Addi
Himares
Remedios
Bacanuchi
Bacuachi
Chinapa
Arispe
Gnopique
Banaichi
Guspaca
Arotzi
Garnison de St Jean Baptiste
Babiacora
Ures
Dolores
Tupo
S. Ignace
Cucurpe
Ticapa
S. M. Magdeleine
Populo
Opodepe
Nacameri
Angeles
Rio de Sonora
PROVINCE DE SONORA
SERIS
GUAIMAS
Matape
Nacari
Alamos
S. Michael
Tonichi
Onabas
Nure
Tuaque
Pecoriona
Cocomariopa
Cocorin
Bacun
Terin
Bican
Potan
Raun
Belen
Rio Yaqui
PROVINCE DE OSTIMURI
Conicare
Cedros
Guadalupe
Conamoa
Tesia
Nabajoa
Corimpo
Hechojoa
Rio Mayo
Ste Cruz
Monks Garnison ou Camp
Crique de S. Marc
Port et Crique de St Luc
PROVINCE DE CINALOA
Rio del Fuerte
Zibirijoa
Tegueco
Charui
Mochicahui
S. Michel
P.te de Ahome
Ahome
Rio de Cinaloa
Baie de St Marc
Farellon
Bajos de Saint Ignace
R. Culiacan
Bocca de Culiacan
R. de Elota
Cap St Lucas
Miss. de Santiago de los Coras
Miss. de S. Rose
Miss. de S. Joseph
M. du Carmel
Perseverance
G. de S. Barnabé
Palmas B.
PERICUES
Rosario
Puerto de los Pitchilingues
M. de la Paz
B. de la Paz
Cerralbo ou B. de Ste Blanche
I. de Cerralbo
R. de Eloita
Montagnes del Embudo
Loreto
Miss. de Dolores del Sur
Miss. de S. Louis Gonzague
B. de la Magdelaine
P.te del Marque
Luiquey
Miss. de S. Francois Xavier
Port du nouveau decouvert en 1668
Garnison et Miss. de Loreto
Coronados
I. del Carmen
de Leau Verte
de Monserreat
I Catalana
de Santa Cruz
I. S. Joseph
I. del Espiritu Santo
de S. Lorenzo
Francisco
S. Jean
S. Charles
I. S. Ildefonse
Baie de Comondu
Miss. de la Puris Conception
Miss. de San Joseph de Comondu
The Briars
Roc jaune
Beau roches
B. de S. Chrysologue
l'Assomption
Miss. de Guadalupe
R. Malaga
M. de Ste Rosalie
S. Michel
Las Virgines ou l'on decouvrit des Vaisseaux sans ancres
Galapagos
I. de S. Marc
IIs Tortuquitas
Tortuga I.
Cap Lorenzo
Aiguade
Miss. de S. Jean Baptiste commencé
M. de S. Ignace
M. de los Dolores du Nord commencée
M. de S. M.
S. Jean Baptiste
St Barnabé
la Trinité
S. Charles
S. Anne
C. des Vierges
Tribus d'infidelles inconnues
Aiguade de S. Raphael
B.t de l'Ange
S. Jean et S. Paul
los Remedios
I. de Salipuedes
P. de Ste Sabine
Baie de St Jean Bapte
I. de St Etienne
I. de St Laurent
I. de St Gabriel
I. de St Augustin
Nazareno
Caborca
Batequi
S. Diego de Pulquin
S. Antoine de Aquilva
S. Louis de Bacapa
S. Edouard
Sedge
3 petites Sources
S. Marcel
S. Raphael
la Merci
Eau Cachée
Eau de la Lune
Sables
Les trois Rois
Marias Islands
Bagiopas
M. de S. Juan Gaulberto
la Tinaja
S. Francois
S. Serafin
S. Bonifacio
S. Catherine
S. Angelo
Santiago de Quadalupe
S. Simon de Tucsani
S. Mathias de Tulo Magoridag
La Tota
S. Paul 1699
St Pierre
S. Denys 1700
Hautes montagnes decouvertes de la riviere Gila en 1699
Rio Azul
Rio Salado
Asseneges R.
Alchedomas
Moqui
NIJOR
Aiguade
S. Philip de Jesus
S. Bonaventure
Aiguade
S. Firmin
Aiguade
S. Isabelle
Visitation de S. Stanislas
Aiguade
Aiguade
Aiguade

HISTOIRE
NATURELLE ET CIVILE
DE LA
CALIFORNIE.

PREMIERE PARTIE.

Description de la Californie, & Histoire des Peuples qui l'habitent.

SECTION I.

Du Nom, de la Situation, & de l'Etendue de la Californie.

LE Pays dont je vais donner la description est distingué dans les Cartes par trois différens noms, de *Californie*, de *Nouvelle-Albion*, & d'*Iles Ca-*

rolines : mais le plus ancien eſt celui de Californie, que l'on trouve dans Bernard Diaz del Caſtillo, Officier, qui avoit ſervi ſous le fameux Cortez dans la conquête du Mexique, & qui a donné l'hiſtoire de cette célèbre expédition. Il eſt cependant bon d'obſerver que cet Officier reſtraint le nom de Californie à une ſeule baie. Celui de Nouvelle-Albion lui a été donné en mémoire du fameux Amiral Anglois, François Drake, lequel, dans le ſecond voyage qu'il fit autour du monde en 1577, aborda dans ce pays. Ce nom de Nouvelle-Albion ſignifie la même choſe que Nouvelle-Angleterre, & c'eſt celui que les Anciens donnoient à cette Iſle que nous appellons aujourd'hui Angleterre. Le nom d'*Iſles Carolines* ne lui a été donné qu'environ un ſiècle après, en l'honneur de Charles II Roi d'Eſpagne, par l'ordre duquel on tenta la conquête de la Californie, que l'on croyoit être une île, & des pays adjacents, avec des forces proportionnées à la grandeur de cette entrepriſe. C'eſt celui que lui donnent

le Pere *Henri Scherera*, Jéſuite Allemand, dans ſon nouvel Atlas. M. de Fer, dans un petit Atlas des Domaines d'Eſpagne, qu'il préſenta à Philippe V à ſon avénement au trône, & d'autres Géographes dans leurs Atlas & dans leurs Cartes particulières: mais cette fameuſe expédition ayant échoué, ce nom n'a point prévalu dans le public.

Ce Pays eſt aujourd'hui connu ſous le nom de Californie, qu'on lui donna la première fois qu'on le découvrit. Quelques uns l'emploient au pluriel, & l'appellent les Californies, dans le deſſein vraiſemblablement d'y comprendre cette partie, qu'ils regardent comme la plus grande île du monde, de même qu'une multitude de petites îles qui l'environnent: mais aujourd'hui que l'on ſçait que ce pays n'eſt point iſolé, mais contigu au continent de l'Amérique, comme je le prouverai tantôt, la propriété exige qu'on emploie ce nom au ſingulier, à l'exemple de l'Hiſtorien militaire dont j'ai parlé ci-deſſus.

Je voudrois, pour ſatisfaire le Lec-

teur, pouvoir lui donner l'étymologie & la vraie origine d'un nom, dont la ſingularité du ſon, jointe aux malheurs qu'éprouvèrent les premiers qui firent la découverte de ce Pays, & à l'idée des richeſſes immenſes que l'on croit qu'il renferme dans ſon ſein, a excité la curioſité des Européens & des habitans de la Nouvelle-Eſpagne. Mais les Miſſionnaires n'ont pu trouver dans les différens Dialectes des nationnaux la moindre trace qui prouve qu'on ait donné ce nom au pays, non plus qu'à aucun des havres, baies qui s'y trouvent, pas même à la moindre des contrées qui le compoſent. Je ne ſaurois non plus ſouſcrire à l'étymologie de quelques Ecrivains, leſquels ſuppoſent que ce nom lui fut donné par les Eſpagnols, à cauſe des chaleurs exceſſives qu'ils reſſentirent la première fois qu'ils y débarquèrent, & qui l'appellèrent Californie, d'un nom compoſé de deux mots latins, *Calida Fornax*, fournaiſe ardente. Je ne crois pas que nos Avanturiers ſe piquaſſent de Littérature; & quoique Del Caſtillo nous repréſente Cortez

comme un très-bon Humaniſte & un excellent Poète, qui avoit pris ſes degrés de Bachelier en Droit, on ne voit nulle part que ni lui ni ſes Capitaines aient ſuivi cette méthode dans les noms qu'ils donnèrent aux pays dont ils avoient fait la conquête. Je croirois plutôt que ce nom a dû ſon origine à quelque accident, & peut-être à quelques mots Indiens dont les Eſpagnols ne comprenoient point le ſens, comme cela eſt arrivé, ſuivant un ſçavant Américain, au nom du Pérou, &, comme je le montrerai tantôt, à celui qu'on a donné à la nation de *Gaycura*.

Paſſons maintenant du nom à la ſituation. Pour la mieux connoître, je ſuppoſe l'Amérique diviſée en deux parties, dont l'une eſt méridionale, & l'autre ſeptentrionale. La première s'étend depuis l'Iſthme de Panama, juſqu'au Cap Horn; elle eſt poſſédée par Sa Majeſté Catholique, & diviſée en deux Vices-Royautés, qui ſont le Pérou & Santa-Fé; l'autre commence au même Iſthme, & s'étend juſqu'au pôle arctique. Dans celle-ci,

toutes les poſſeſſions Eſpagnoles ſont compriſes dans la ſeule Vice-Royauté du Mexique, laquelle eſt diviſée dans les quatre Audiences ſuivantes : ſçavoir, Saint-Domingue, le Mexique, Guadalaxara & Guatimala. On peut joindre à ces Audiences celle des Iſles Philippines, dont le Gouvernement dépend de la Vice-Royauté de la Nouvelle-Eſpagne, quoiqu'elles ſoient ſituées dans l'Aſie, près des côtes de la Chine.

Je ne parlerai que de la ſeule Audience de Guadalaxara, dont dépendent tous les pays ſitués au nord de la province de ce nom, comme auſſi quelques contrées occidentales du Mexique, c'eſt-à-dire, toutes les provinces ſeptentrionales de cette partie de l'Amérique, dont l'une eſt la Californie, qui fait le ſujet de ce Traité.

Le fameux Géographe Jean Blaeu *

---

* *Joannes Blaeu America, quæ eſt Geographiæ Blavianæ pars quinta, liber unus, volumen undecimum.* (Amſtelodami. 1662) pag. 70.

" *California communiter dicitur, quidquid terrarum* „ *Novæ-Hiſpaniæ, atque Novæ-Galleciæ ad occidentem*

& pluſieurs autres avec lui, comprennent ſous le nom de Californie, ces pays immenſes qui ſont à l'Occident de la Nouvelle Eſpagne & de la Nouvelle Galice, leſquels ſont ſitués entre les parties ſeptentrionales de l'Amérique méridionale, & le Détroit d'Anian; de manière que ſous le nom de Californie, ils comprennent le Nouveau-Mexique, les Apaches, &c. mais il s'en faut de beaucoup que la Californie ſoit auſſi étendue. Cette Province, à proprement parler, eſt une péninſule dans la partie la plus ſeptentrionale de l'Amérique, découverte par les Eſpagnols dans l'océan Pacifique ou la mer du Sud, ou une longue pointe de terre qui ſort des côtes ſeptentrionales de l'Amérique & s'avance vers le ſud-eſt juſqu'au delà du Tropique, étant arroſée des deux côtés par la mer Pacifique; de ſorte que ſa pointe méridionale eſt dans la Zône-torride, & à peu-près à l'oppoſite de

„ *objicitur, quæ ſanè latiſſimè patent, & ad extremos*
„ *Americæ meridionalis terminos & fretum, quod vul-*
„ *gò Anian vocant, pertinent.*

la Province de Guadalaxara, dont elle dépend. Dans cette pointe, ſe trouvent le fameux Cap de Saint-Lucas, & celui de la Porſia, leſquels forment la baie de Saint-Barnabé. La côte occidentale de la Californie s'étend vers le nord, & eſt arroſée par l'océan Pacifique, dont j'ai parlé ci-deſſus, juſqu'au vingt-deuxiéme dégré où ſe trouve le Cap-blanc de Saint-Sébaſtien : la côte orientale ou intérieure de la Californie, ſelon l'examen qu'on en a fait, s'étend l'eſpace de dix degrés juſqu'au Rio Colorado. Entre ces deux côtes, eſt la péninſule à laquelle on donne le nom de Californie ; & le bras de mer compris entre la côte orientale de la péninſule & le continent, eſt appellé le Golfe ou la Baie de Californie, lequel, dans quelques endroits, a ſoixante, dans d'autres cinquante, & dans d'autres quarante lieues de large, comme entre le Cap Saint-Lucas. A l'égard du Rio Colorado, il ſe jette dans ce Golfe dans l'endroit où les deux côtes ſe joignent, comme nous l'obſerverons plus particuliérement ci-après.

On voit donc que la Californie eſt une partie de l'Amérique Septentrionale, laquelle eſt baignée à l'orient par le Golfe de même nom, & à l'occident par la mer du Sud, & compriſe entre les trois limites dont on a parlé, ſçavoir le Cap de Saint-Lucas, le Rio Colorado, & le Cap-Blanc de Saint-Sébaſtien.

Lorſque je dis que le Cap de Saint-Sébaſtien ſert de limite à la côte occidentale de la Californie, on ne doit pas croire qu'elle finiſſe là; elle s'étend plus avant vers le nord: mais comme on ne connoît que peu ou point la côte au-delà de ce Cap, ni la mer qui eſt à l'occident, ni les pays immenſes qui ſont à l'orient, plutôt que de donner au Lecteur des connoiſſances incertaines & de l'amuſer inutilement, j'ai jugé à propos d'aſſigner une limite fixe, laquelle n'eſt autre que le Cap dont je viens de parler.

On n'auroit plus rien à deſirer ſur ſa ſituation géographique, ſi l'on ſçavoit au juſte les latitudes & les longitudes des trois limites ſuſdites. Mais peu de gens, à l'exception des Jé-

ſuites, ont demeuré aſſez de tems dans la Californie pour faire ces ſortes d'obſervations, leſquelles, pour être exactes, ſurtout par rapport aux longitudes, demandent du tems, des inſtrumens & du loiſir. Il y a eu, & il y a encore quantité de Miſſionnaires en état de les faire avec une préciſion capable de contenter la curioſité de notre ſiècle; mais ceux-ci, indépendamment de leurs occupations, ſont dépourvus d'inſtrumens de Mathématiques, ce qui leur eſt commun avec bien d'autres qui habitent des pays moins iſolés du commerce des hommes. C'eſt-là une circonſtance que pluſieurs Miſſionnaires élevés dans le ſein des Arts & des Sciences, ont offerte en ſacrifice à Dieu dans cette ſolitude; & c'eſt injuſtement qu'on leur reproche une choſe qui ſert à relever leur mérite, d'autant plus qu'ils ſont en droit de ſe plaindre de notre ignorance, vu que ce ſont les Européens eux-mêmes qui crient le plus, qui ſont cauſe qu'ils n'ont pas fait ce qu'ils étoient en état de faire. Peut-être viendra-t-il un tems plus heureux, où nous n'aurons plus

lieu de faire de pareilles plaintes; il faut remettre jusqu'alors à fixer ces limites, car j'avouerai que je ne puis rien avancer de certain là-dessus. Cependant, la crainte de quelque erreur légère ne m'empêchera pas de dire ici ce qui me paroît propre à rectifier celles dans lesquelles on est tombé. Pour cet effet, je vais rapporter les découvertes les plus modernes qui sont parvenues à ma connoissance; je ne dirai rien des anciennes, leur autorité ayant été invalidée par les dernieres observations.

Les latitudes étant plus aisées à déterminer, la plupart des Géographes & des Navigateurs, en cela d'accord avec les relations particulières, conviennent que le Cap de Saint-Lucas, est situé au 22e degré 32 minutes de latitude septentrionale, le Rio Colorado au 32e degré 30 minutes, & le Cap-blanc de Saint-Sébastien au 43e deg. 30 minutes de la même latitude. Quelques-uns, à la vérité, diffèrent entre eux au sujet des latitudes de ces trois endroits, & il seroit à souhaiter que l'on fit là-dessus des observations avec cette

exactitude que le ſujet mérite ; car il y a une différence étonnante dans les longitudes qu'on aſſigne à ces trois points. Un ſavant Miſſionnaire de la Californie dit dans ſa relation, que le Cap de Saint-Lucas eſt au 145e degré de longitude occidentale du méridien de l'île de Fer, ce qui revient au 215e degré de longitude orientale, en comptant ſelon la manière ordinaire. On ne doit pas douter que ce ne ſoit une erreur du Copiſte ; car la pointe la plus orientale de la Sibérie étant au 205e degré de longitude orientale, à compter du même Méridien *, il s'enſuivroit que la différence entre le Méridien de ladite pointe de la Sibérie, & celui du Cap de Saint-Lucas, eſt de 10 degrés, ce qui eſt entiérement incroyable, ou, pour mieux dire, impoſſible. D'un autre côté, on place Mexico & Acapulco, qui ſont à peu-près ſous le même Méridien, au 274e degré, à compter du Méridien ordinai-

* C'eſt la longitude aſſignée audit Cap par le Capitaine Beerings, que Pierre le Grand envoya pour découvrir un paſſage d'Aſie en Amérique.

re, comme on peut le voir dans la Carte de Dom George Juan, fameux Officier de Marine, qui place *Acapulco* au 105e degré de longitude occidentale, à compter du Méridien de l'Obſervatoire de Paris, ce qui revient au 275e degré de longitude, à compter du premier Méridien. Selon lui, Mexico & Acapulco ne ſont tout au plus qu'à 60 degrés de longitude du Cap de Saint-Lucas, ce qui eſt une erreur viſible. Le Pere Euſebe-François Kino, qui joignoit à un ſéjour de trente ans dans ces contrées, une profonde connoiſſance des Mathématiques, place l'embouchure du Rio Colorado au 250e degré de longitude. C'eſt celle que Dom Joſeph-Antonio de Villa Senor y Sanchez aſſigne en général à la Californie; mais il paroît, en la comparant avec la latitude qu'il marque, qu'il veut parler du voiſinage du Cap de Saint-Lucas. M. de Fer place la riviere, qu'il appelle la grande riviere de Corail, au 250e degré. Je crois qu'il veut parler du Rio Colorado. Le même Géographe place le Cap de Saint-Lucas au 254e degré de lon-

gitude, & le Cap Mendocino au 233e.

Le Capitaine Woods Rogers place le Cap de Saint-Lucas au 114e degré de longitude occidentale du Méridien de Londres, ce qui revient au 134e degré pris du Méridien ordinaire. L'Amiral Anſon trouva ſur un vaiſſeau, nommé l'Acapulco, qu'il prit aux Eſpagnols, une Carte de la Mer du Sud, dans laquelle le Cap de Saint-Lucas étoit placé au 23 degré de longitude Orientale, en prenant pour premier Méridien celui qui paſſe par l'embouchure de la riviere de Saint-Bernardin, dans les Iſles Philippines; le port d'Acapulco au 134e degré du même Méridien, d'où il s'enſuivroit qu'il n'y a que 12 degré de difference entre Acapulco & Saint-Lucas, & que le Cap qui porte ce dernier nom, eſt au 263e degré de longitude. M. d'Anville differe de 10 degrés dans la longitude du Rio Colorado, qu'il place, d'après le P. Kino, au 109e degré de longitude occidentale du Méridien de l'île de Fer, c'eſt-à-dire, au 260e degré de longitude, ſuivant la méthode ordinaire de compter. Le même Géographe place le Cap

de Saint-Lucas entre le 94ᵉ & le 95ᵉ degré de la même longitude occidentale, ce qui revient à-peu-près à 265 & 266 degrés de longitude, à compter du même Méridien. M. Henri Ellis, Gentilhomme Anglois, un des Avanturiers qui partirent dernièrement de Londres, pour aller chercher un paſſage au nord dans la mer du Sud, par la baie d'Hudſon, place le Cap-blanc près de Mendocino, au 124ᵉ degré de longitude occidentale de Londres, ce qui revient à 144 de longitude ordinaire. M. Bellin, Ingénieur de la Marine de France, place le Cap Saint-Lucas au 265ᵉ degré de longitude, le Cap Mendocino au 245ᵉ, & le Rio Colorado au 260. Enfin, Don George Juan, dont j'ai déja parlé, dans quelques tables de longitude & de latitude des côtes de l'Amérique, qu'il a dreſſées lui-même ſur les meilleures Cartes de la mer du Sud, dont ſe ſe vent les Pilotes Eſpagnols, & qu'il a eu la bonté de me communiquer, place le Cap de Saint-Lucas au 263ᵉ degré 50 minutes de longitude ordinaire; le Cap Mendocino au 249ᵉ

degré 49 minutes, & le Rio Colorado au 251e degré 49 minutes. Laquelle de ces opinions embraſſerons-nous? C'eſt là, ſans doute, ce qui a occaſionné la prudente réſerve du Pere Ferdinand Gonzague, lequel en 1746, leva le plan de la côte orientale de la Californie juſqu'au Rio Colorado, pour déterminer au juſte ſa ſituation, & décider la diſpute qui s'eſt élevée au ſujet de ſa jonction avec le continent, mais ſans fixer les longitudes dans ſes Cartes. Je me ſuis néanmoins écarté de ſon exemple dans celle que je donne, les ayant fixées, après avoir mûrement peſé les faits & les obſervations ſur leſquelles elles ſont fondées; & je me flatte, quand même elles ſeroient fauſſes, qu'elles pourront ſervir à faire les corrections dont les nouvelles obſervations feront ſentir la néceſſité.

SECTION

SECTION II.

Description du Golfe de Californie, de ſes Côtes & de ſes Iſles.

LES Jéſuites ont toujours deſiré, du moment qu'ils ſont entrés dans la Californie, de reconnoître exactement & dans le dernier détail la côte extérieure ou occidentale de cette péninſule, qui eſt baignée par l'océan Pacifique, ou la mer du Sud. Mais juſqu'ici une infinité d'inconvéniens & de difficultés les ont empêchés d'exécuter ce deſſein louable, excepté dans quelques endroits, ainſi qu'on le verra dans ſon lieu. Longtems avant l'arrivée des Jéſuites, on avoit fait pluſieurs découvertes ſur cette côte, dont la plus exacte eſt celle que fit en 1602 le Général Sébaſtien Vizcaino, par ordre de Philippe III. Un Carme Déchaux, appellé Antoine de l'Aſcenſion, qui avoit accompagné ce Général, nous a donné une relation de ce voyage, dont Jean de Torquemada

a fait un extrait fidèle, lequel eſt trop long pour être inſéré ici, mais trop important pour l'omettre, ce qui fait que j'en donnerai une copie à la fin de cet Ouvrage, où les curieux pourront s'inſtruire à loiſir de ce que nous avons de plus certain touchant cette Côte. Pour éviter les répétitions, je ne m'arrêterai point à en faire la deſcription, & je paſſerai à celle de la Mer ou du Golfe de Californie, & des côtes contiguës entre leſquelles elle eſt enfermée.

Ce Golfe eſt un bras de la mer Pacifique, compris entre le Cap de Corrientes d'un côté, & le Cap de Saint-Lucas de l'autre, c'eſt-à-dire, entre les deux côtes de la Nouvelle-Eſpagne & de la Californie, juſqu'à l'embouchure du Rio Colorado. Il reſſemble parfaitement à la mer Adriatique, qui eſt une branche de la Méditerranée, formée par la côte d'Italie, & celle de la Dalmatie en Grèce. Les premiers qui l'ont découvert l'ont appelé mer Vermeille, & mer Rouge, (*Mar Roxo*) parce qu'elle reſſemble par ſa forme, & quelquefois par ſa

couleur & ſon apparence au Golfe d'Arabie, qui s'étend depuis Suez entre les côtes d'Afrique & d'Aſie, & que le paſſage des Iſraélites a rendu extrêmement célèbre. On l'a auſſi appelée mer de Cortez, pour ſatisfaire le deſir que le Conquérant du Mexique avoit d'immortaliſer ſes entrepriſes. Les Miſſionnaires qui ſont venus depuis, lui ont donné le nom de Golfe de Laurete, (*Seno Lauritano*) en l'honneur de Notre-Dame de Laurette, la protectrice & la Patrone de cette Miſſion. Ils l'ont encore appelée mer d'Orient, parce qu'elle eſt à l'orient de la Californie, comme au contraire ils ont donné le nom de mer de Ponent, ou de mer Occidentale à l'océan Pacifique, lequel, eu égard au Golfe du Mexique, eſt ſitué au nord; on l'appelle généralement aujourd'hui (*Mer du Sud.*)

Il s'en faut deux degrés que le Cap de Corrientes ait la même latitude que celui de Saint-Lucas; cependant, comme, à commencer de ce Cap, la côte de la Nouvelle-Eſpagne prend une direction différente, on dit en

général que le Golfe commence à ces deux Caps, l'embouchure de la mer de Californie étant compriſe entre eux deux. Le Cap de Corrientes, ſuivant Don George Juan, eſt ſitué au 268e degré 10 minutes de longitude orientale, à compter du Méridien de l'île de Fer, & au 20e degré 20 minutes de latitude ſeptentrionale. Au nord de ce Cap, ſur la côte de la Nouvelle-Eſpagne, indépendamment de quelques endroits peu conſidérables, ſe trouvent la baie de Valle de Vanderas, qui n'en eſt pas fort éloignée, & à-peu-près au 22e dégré de latitude ſeptentrionale, le port de Matanchel, au-deſſus duquel eſt l'embouchure de la rivière de Saint-Jacques, près de laquelle il y a quelques petites îles. Vingt lieues à l'oueſt de l'entrée de la baie de Californie, on trouve quatre petites îles, appellées Saint-Jean & les Trois-Maries. Il y a le long de la même côte quatre rivières, ſçavoir, Saint-Pierre, Acaponeta, qui eſt auſſi le nom d'une ville ſituée au 22e degré 10 minutes de latitude ſeptentrionale, Cannas, qui ſépare le Royau-

me de la Nouvelle-Galice de la Province de Cinaloa, & le Diocèſe de Durango de celui de Guadalaxara, & la Chiametla dans la Province du même nom, laquelle fait face à l'île de Sainte-Eliſabeth. Viennent enſuite les rivières de Maſatlan, avec les îles du même nom, & celles de Galice, qui forment le Havre de Saint-Sébaſtien; & dans la mer, l'île de Los-Bendos. On trouve ſur le prolongement de la même côte Punta-Negra, qui avance bien avant dans la mer, & les rivières de Piaſtla, Elota, Tavala & Culiacan, laquelle donne ſon nom à une ville & une Province ſituée par le 25e degré de latitude ſeptentrionale, comme le fait celle de Cinaola, à-peu-près par le 26e. A peu de diſtance de là, dans la mer, eſt un gros rocher, ou plutôt une petite île. Vis-à vis de la côte, ſe trouvent la baie de Sainte Marie, la rivière & le port d'Ahome, par le 26 degré 30 minutes de latitude, la rivière Puerte, la plus grande qu'il y ait dans ces Provinces, les Eſteros & le Port de Saint-Lucas, lequel eſt formé par une île; & un peu au-delà, à-peu-

près par le 28e degré en face de la montagne de la Mine, celui de Los-Frayles, & la rivière Mayo, qui se jette dans le Havre de Sainte-Croix.

De l'autre côté de la rivière Mayo, commence la Province d'Ostimuri, dont la longueur jusqu'à la rivière Chico est de quarante lieues, laquelle comprend une partie de la Pimeria-Baxa. A l'est sont, la baie de Sainte-Croix, les Criques de Saint-Martin & de Saint-Barthelemi, & la Punta de Lobos. Environ au 29e degré, la rivière Yaqui ou de Saint-Ignace se jette dans la mer, & forme le port d'Yaqui entre les Villages de Belen & de Raun, lequel, à cause de sa commodité, est extrêmement fréquenté par les barques de la Californie. C'est à cette rivière que commence la Province de Sonora, laquelle s'étend bien avant dans le pays. Ce côté du continent est le dernier que les Espagnols ont conquis, & que les Jésuites ont converti. On trouve, en suivant la côte, le port de Saint-François-Xavier, la baie de Saint-Joseph de Los-Guaymas, & la rivière de Sonora, qui donne son nom à la Province.

Depuis cet endroit juſqu'à Caborca, qui eſt éloigné de 90 lieues de la rivière d'Yaqui, la côte, à cauſe de ſa ſtérilité & de la quantité de rochers dont elle eſt remplie, paroit un vrai déſert. Elle eſt habitée par quelques Indiens Seris & Tepocas, leſquels ſont tous Idolâtres, ou très-peu inſtruits dans le Chriſtianiſme. Elle contient la grande baie de Saint Jean-Baptiſte, près de laquelle eſt l'île de Saint-Auguſtin, & plus loin à l'occident, celle de Saint-Etienne. Plus avant vers le nord eſt l'île de Saint-Pierre, près de la côte des Seris. On trouve un peu plus loin la petite rivière qui arroſe la Miſſion de la Conception de Caborca, dont l'étendue eſt d'environ deux lieues, à compter du rivage de la mer. C'eſt le dernier établiſſement Chrétien qu'on ait formé dans la Province de Pimeria Alta dans le Gouvernement de Sonora, & il eſt ſitué au 31e degré de latitude ſeptentrionale. Les Indiens s'étant revoltés en 1751, la détruiſirent, & maſſacrèrent deux Jéſuites qui y étoient. Le Père Euſebe-François Kino découvrit un peu au-

delà de cette rivière un Port, auquel il donna le nom de Sainte-Sabine ; & près du rivage, une petite Isle d'environ trois lieues de longueur, à laquelle il donna celui de Sainte-Agnès. Plusieurs Geographes, tant anciens que modernes, placent sur la partie restante de la côte, à compter du 31 degré, les rivieres Coral, Tizon, de Sainte-Claire, d'Amgouche, des Perles, & de Lajas, les Basfonds & d'autres Caps & Havres. Mais le Père Kino, qui a parcouru plusieurs fois ce pays, & qui étoit très-exact dans ses observations, n'a rien trouvé depuis la rivière de Caborca jusqu'au Rio Colorado qui valût la peine d'être inséré dans ses Cartes, à l'exception du petit ruisseau de Sainte Claire, qui se jette dans la mer. Ayant traversé les montagnes de ce nom, que le même Religieux appelle de Carrizal & de Saint-Marcel, lesquelles sont situées au 31e degré 30 minutes de latitude, il s'en faut si fort qu'il ait rencontré les rivieres dont on vient de parler, qu'il n'en a mis qu'une dans sa Carte depuis Sainte-Claire jusqu'au

qu'au Rio Colorado, qu'il appelle les *Tres-Ojitos* ou les Trois-petits-yeux, laquelle n'eſt pas fort éloignée du ſuſdit ruiſſeau de Sainte-Claire. On peut donc aſſurer, d'après les cartes & les relations du Père Kino, qu'à commencer du ruiſſeau de Sainte-Claire, le giſſement de la côte change & ſe porte directement de l'eſt à l'oueſt l'eſpace d'un demi-degré, d'où elle regagne enſuite le nord. Le reſte de la côte n'eſt plus qu'un amas de ſable ſtérile juſqu'au Rio Colorado, qui, comme je l'ai obſervé ci-deſſus, ſe jette dans la mer par le 32e degré 30 minutes de latitude ſeptentrionale. Il ne peut y avoir au-delà aucune des rivières ſuſdites, vu que c'eſt-là que finit le golfe, & que la côte orientale de la Californie & celle du continent de la Nouvelle-Eſpagne ſe joignent pour former la rivière dont on vient de parler.

Il n'y en a point d'auſſi grande dans toute l'étendue de la Vice-Royauté du Mexique. Son embouchure a environ une lieue de largeur, & on y trouve trois petites îles, leſquelles reſſerrant

ſes eaux, augmentent la rapidité de ſon cours. Suivant les relations du Père Kino, qui dès le commencement de la miſſion de Pimeria-Alta, laquelle fut fondée à la fin du dernier ſiècle & au commencement de celui-ci, & qui a fait pluſieurs voyages ſur le Rio Colorado; ſuivant le rapport du Père Jacques Sedelmayer, Miſſionnaire de Caborca & de Tubutama, qui a parcouru pluſieurs fois cette riviere en 1744, & notamment au mois d'Octobre de l'an 1748, le Rio Colorado coule directement du nord au ſud depuis le 34ᵉ degré, & ſe jette dans le golfe de Californie. Il reçoit vers le 35ᵉ degré la grande riviere Gila, laquelle ſe porte directement au nord-eſt & au ſud-oueſt, juſques environ le 34ᵉ degré, ce qui eſt auſſi le cours du Colorado, où ces deux rivières ſe joignent, leurs rives étant habitées juſques-là par la nation des Alchedomas. Le cours de la Gila, à commencer du pays des Apaches, ſe porte vers l'eſt & l'oueſt, & groſſit avant de ſe joindre au Colorado par la rivière de l'Aſſomption, c'eſt le nom que le Père Sedelmayer a donné

à une autre grande rivière différente de la Gila, dans laquelle ſe jettent deux autres plus petites, dont l'une eſt appellée Rio Salado, & l'autre Rio Verde. La rivière Gila eſt éloignée d'environ 100 lieues des dernières Miſſions de Sonora & de Pimeria, & par conſéquent d'environ 600 N. du Mexique.

Il ne me reſte plus qu'à donner la deſcription du golfe du côté de la Californie, & de ſa côte occidentale. Le golfe commence à la baie de Saint-Barnabé, laquelle eſt formée par deux caps, dont celui qui eſt au midi porte le nom de Saint-Lucas, & l'intérieur celui de la Perſévérance (*de la Porſia*); c'eſt dans cette baie que ſe jette la petite rivière qui traverſe la Miſſion de Saint Joſeph de Los Coras. En dedans du golfe eſt la baie de Las Palmas, & au deſſus une autre appellée Serralvo, en face de laquelle eſt une île ſituée au milieu de la mer. A commencer de cet endroit, la côte ſe porte au nord en inclinant vers l'oueſt juſqu'à la hauteur de Sainte-Croix & de l'île du Roſaire, où elle gît directement à l'oueſt. Tirant enſuite du nord au ſud, elle forme une pointe

dans le golfe, laquelle se porte du sud-oueſt au nord-eſt, vis-à-vis de laquelle eſt l'île du Saint-Eſprit. Ce cap forme la baie ſpacieuſe de la Paz, ſituée au 23e degré 30 minutes de latitude ſeptentrionale, dans laquelle eſt le port de Pitchilingues, près duquel ſont quantité de petites îles. Ce fut dans cette baie que débarqua l'Amiral Don Iſidore d'Otondo y Antillon dans ſon premier voyage en Californie, & il y ſéjourna quatre mois, juſqu'au 31 de Mars 1683. Il remonta enſuite environ 60 lieues au nord, nommément juſqu'à la baie de Los Dolores, appellée *de Apate* dans la langue du pays, vis-à-vis de laquelle ſont l'île de Saint-Joſeph, & d'autres appellées Las Animas, San-Diego, Santa-Cruz, Montalvan & Catalana. Immédiatement après, la côte forme la baie de Saint-Charles, laquelle eſt entièrement entourée de petites îles. Au de-là de la côte de Malibat, eſt la baie de Lorète, ci-devant appellée de Saint-Denys, & dans la langue du pays *Concho*; dans laquelle, comme je l'ai obſervé ci-deſſus, fut fondée la première miſſion dans la Californie, ſous la pro-

tection de Notre-Dame de Lorète. Elle eſt ſituée au 26e degré de latitude ſeptentrionale. On trouve dans cette baie les petites îles de Montſerrat & de Saint-Martial, comme auſſi celle du Carmel, qui eſt la plus grande & la plus avancée dans le golfe. Entre cette île & la côte de Ligui, eſt l'île de Los Danzantes, & plus avant, celle de Saint-Coſme, de Saint-Damien, & de Los Coronados.

A quelque diſtance de ces îles & de celle de la Meſtiza, la mer forme la petite baie de Saint-Bruno, dans laquelle ſont pluſieurs îles appellées San-Juanico, où l'Amiral Otondo établit ſon camp. Au de-là d'une pointe de terre qui avance dans la mer, à qui ſa figure a fait donner le nom de Pulpito, commence la baie de Comondu, vis-à-vis de laquelle eſt l'île de Saint Ildephonſe. A commencer de cet endroit, la mer ſe portant directement au nord, & faiſant un retour du nord au ſud, forme une autre pointe de terre qui reſſemble à celle de la Paz dont j'ai parlé ci-deſſus, mais plus étroite, entre laquelle & la côte eſt la baie de la Con-

ception, dont l'entrée eſt formée par un amas de petites îles, & qui eſt ſituée environ au 27e degré de latitude. Environ à deux lieues de cette baie, la rivière Mulége ſe jette dans le golfe de Californie, & un peu au deſſus eſt le cap de Saint-Marc. L'île de la Tortue eſt ſituée vis-à-vis de ce cap dans le milieu du détroit, au midi ſont celles qu'on appelle las Tortuguillas, ou les petites Tortues ; & au nord, celles des Galapagos ou Colimaçons. Depuis cet endroit la côte s'étend en inclinant un peu vers le nord juſqu'au cap des Vierges, ainſi appellé d'une chaîne de montagnes qui eſt auprès, parmi leſquelles on a découvert en 1746 pluſieurs volcans. Au deſſus de ce cap, la côte incline davantage vers le couchant. A une petite diſtance de là eſt le port de Sainte-Anne, & trois lieues plus loin celui de Saint-Charles au 28e degré de latitude ſeptentrionale. C'eſt-là que le Père Ferdinand Conzague ſe rendit le 9e de Juin 1746, par ordre du Pere Chriſtophe Scobar, Provincial de la Nouvelle-Eſpagne, avec quatre canots, pour reconnoître le reſte de la

côte juſqu'au Rio Colorado. Au deſſus des ports de la Trinité, de Saint-Barnabé, de Saint-Jean, du cap & de la baie de Saint-Michel de la Pepena, eſt le cap de Saint-Gabriel de Las Almejas, lequel eſt tellement redouté par les Marins, qu'ils lui ont donné le ſobriquet de *Punta de ſal ſi puedes*, ſauve-t-en ſi tu peux. La latitude de ce cap eſt de 29 degrés 30 minutes N. Il y a au-deſſus de ce promontoire une infinité d'îles appellées *Iſlas de ſal-ſi puedes*, parce qu'elles rendent la navigation extrêmement dangereuſe. L'endroit le plus remarquable de la côte eſt la baie de Saint-Raphaël, entre laquelle & Saint-Gabriel eſt l'île de Saint-Laurent, indépendamment de pluſieurs autres plus petites. Au deſſus eſt la baie de Las Animas; & celle de Los Angeles, d'où la côte s'étend juſqu'à Saint-Jean & Saint-Paul, qui, avec la grande île de l'Ange-Gardien, forme le canal des Baleines, ainſi appellé de la quantité de baleines qui s'y rendent. Au de-là des baies de Saint-Louis de Gonzague & de la Viſitation, la côte gît directement au N. & enſuite au S. juſqu'à la baie de

Saint-Philippe-de-Jeſus, formant dans les intervalles les ports de Sainte-Eliſabeth & de Saint-Firmin; depuis Saint-Firmin & Saint-Bonaventure elle eſt couverte de marais, & ſon giſſement eſt ſud-oueſt & nord-eſt, ou entre le nord & l'eſt, depuis l'embouchure du Colorado, juſqu'à l'extrémité du golfe de Californie, comme je l'ai remarqué ci-deſſus.

SECTION III.

Deſcription de la Californie, dans laquelle il eſt parlé de la nature de ſon terrein.

ON peut avancer hardiment que juſqu'au commencement de ce ſiècle, aucun Européen n'avoit pénétré dans l'intérieur de la Californie, & par conſéquent que tout ce qu'on en a dit, n'eſt fondé que ſur le peu d'obſervations qu'on a faites ſur la côte. Cependant le deſir de ſoulager en quelque ſorte, par des récits extraordinaires & ſurprenans, le chagrin que cauſoit le mauvais ſuccès des expéditions qu'on avoit faites pour la conquérir, joint à l'envie que les faiſeurs de relations ont de captiver l'attention de leurs auditeurs, en leur racontant les prodiges & les merveilles dont ils ont été témoins oculaires, a fait que pluſieurs, après être retournés ignominieuſement de ces expéditions, ont cherché à pallier leur défaite, & à flatter le public par le

récit de quantité de fables, que chacun s'eſt efforcé d'embellir du mieux qu'il a pu, pour ſe faire écouter plus favorablement. Les derniers venus ſe ſont crus obligés d'ajouter aux relations de ceux qui les avoient précédés, certaines circonſtances qu'ils ont crues capables de faire plus d'impreſſion ; & ils les ont d'autant moins épargnées, qu'ils ſçavoient que peu de gens étoient en état de les démentir.

Les Jéſuites eux-mêmes, lors de leur première arrivée dans cette péninſule, n'ont pu en donner une relation exacte & authentique. Il leur a fallu pluſieurs années pour pénétrer dans l'intérieur du pays, & pour le reconnoître à loiſir, afin de pouvoir en faire un récit fidèle. Quelles erreurs ne commettroit pas un homme qui voudroit décrire l'Eſpagne d'après les obſervations qu'il auroit faites ſur une partie de ſes côtes ? Je ne répéterai donc point les fables des premiers voïageurs, & je ne communiquerai au Lecteur que ce dont on eſt parfaitement aſſuré par les relations des voyageurs modernes.

La longueur de la Californie depuis le cap de Saint-Lucas juſqu'aux provinces qui la bornent au nord, & dont on a fait la conquête, eſt de près de 300 lieues; cela excepté, il n'y a environ qu'un diſtrict d'une lieue que l'on connoiſſe, & dont on ait donné la deſcription, encore s'en faut-il beaucoup qu'elle ſoit exacte.

Sa largeur eſt moindre à proportion que ſa longueur. Elle n'eſt au cap de Saint-Lucas que de dix lieues, dans quelques endroits de 20, dans d'autres de 30, dans d'autres de 40 d'une mer à l'autre, ſelon que les deux côtes ſont plus ou moins ſinueuſes. L'étendue du pays étant telle que je viens de le dire, il doit naturellement y avoir de la différence dans la température de l'air, & les qualités du ſol. On peut dire en général que l'air y eſt extrêmement chaud & ſec, & le terrein ſtérile, inégal, déſert, entiérement couvert de montagnes, de rochers & de ſables, dénué d'eau, & par conſéquent peu propre pour l'agriculture, les plantations & les paturages. Entrons dans un plus grand détail. Dans l'eſpace de 20 à 30

lieues, à compter du cap de Saint-Lucas, l'air eſt plus tempéré, le terrein moins ſtérile & moins inégal, & les rivières plus fréquentes que dans les autres cantons. De là juſqu'à la garniſon de Lorète, qui eſt à peu près le centre de la partie conquiſe, la chaleur en général eſt exceſſive, le terrein montagneux, ſec & ſtérile. Dans la partie reſtante du pays conquis juſqu'aux miſſions les plus éloignées, l'air eſt plus tempéré, de manière que dans quelques ſaiſons de l'année, l'eau ſe gêle; mais le pays eſt d'ailleurs également ſauvage. Depuis le 28e degré juſqu'à l'endroit où l'on a pouſſé la découverte de la côte de la péninſule, le terrein n'eſt ni ſi inégal, ni ſi rempli de rochers; mais il n'en eſt pas plus fertile. Cependant le Père Kino, qui traverſa le Rio Colorado entre le 34e & le 35e degré, & reconnut avec ſoin les pays ſitués à l'occident de cette rivière, entre le canal de Sainte-Barbe, Puerto de Monte Rey, & le Cap Mendocino, nous aſſure qu'on y trouve des plaines extrêmement fertiles, entrecoupées de belles foréts, quantité d'eau & de pa-

turages, au point qu'on peut y faire tels établiſſemens que l'on veut. Ce récit eſt confirmé par ce que le Général Vizcaino rapporte de la côte de ce diſtrict, & plus récemment encore par ce que le Pere Taraval a obſervé lui-même ſur la côte de Saint-Xavier & dans les îles de Los Dolores qui ſont vis-à-vis, leſquelles forment le canal de Sainte-Barbe dont j'ai parlé ci-deſſus. Tous deux conviennent que ces côtes, ſoit qu'on ait égard à l'air ou à leur fertilité, ne reſſemblent en rien aux autres cantons de la Californie.

A juger par ces autorités de la Californie, dans l'eſpace d'environ 300 lieues qu'on a découvertes, on ne doit point s'en former une idée fort avantageuſe. Cependant, quoique le pays en général ſoit inégal, montagneux & ſtérile, & l'air deſagréable & malſain, on trouve néanmoins vers les côtes pluſieurs cantons ſuſceptibles de culture, & propres à produire tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Les vapeurs qui s'élevent de la mer, tempèrent la chaleur de l'atmoſphère; les montagnes fourniſſent quantité de courans

d'eau, ſans leſquels les recoltes manqueroient ſouvent, à cauſe que les pluies y ſont rares & fort incertaines. Enfin on y trouve des plaines propres au labourage & au pâturage. On trouve dans le centre même de la Californie des vallées & des côteaux dont le terrein eſt paſſablement bon, & quantité de ſources dont l'eau ſert également pour la boiſſon & l'arroſage. C'eſt dans ces cantons que les pauvres Californiens ont leurs habitations, & que ſont les *Cabeceras* * des miſſions, & les villages qui en dépendent.

On a toujours eu pour maxime de bâtir ces *Cabeceras* près des ruiſſeaux & des rivières, pour engager les Indiens à vivre dans les villes, & les habituer à une vie chrétienne & ſociale. Mais le long de la côte intérieure, depuis le Cap de Saint-Lucas, juſqu'au Rio Colorado, il n'y a que deux petits ruiſſeaux, dont l'un paſſe à travers la Miſ-

* C'eſt le nom que l'on donne à la principale Ville où le Miſſionnaire fait ſa réſidence ordinaire, & d'où il étend ſes ſoins ſur pluſieurs petits villages qui en dépendent.

ſion de Saint-Joſeph del Cabo, & ſe jette dans la baie de Saint-Barnabé ; & dont le ſecond eſt le Muleje, qui arroſe celle de Sainte-Roſalie, & ſe jette dans le golfe de Californie, par le 27e degré de latitude. Les autres miſſions ſont auprès de quelques ſources, qui pour l'ordinaire ne ſe rendent point à la mer, ſi ce n'eſt dans les tems des grandes pluies. Il y en a d'autres qui ne tombent point dans le golfe, mais dans la Mer-pacifique ſur la côte occidentale ; mais comme on n'a point d'obſervations exactes ſur ce ſujet, je ne dirai rien de plus de ces rivières, de peur d'avancer des fauſſetés.

M. de Fer, & d'autres Géographes modernes, placent ſur cette côte, & dans la latitude de 26 dégrés près du cap de Sainte-Apollonie, le port de Saint-Martin, celui du Nouvel-An, & la rivière de Saint-Thomé, avec cette particularité qu'on les découvrit en 1648. C'eſt l'ere des expéditions de l'Amiral Otondo, dans leſquelles le Père Kino accompagna cet Officier ; & quoique je n'aye jamais lu dans la relation qu'on en a donnée, qu'Otondo

ait jamais mis pied à terre pour visiter ces Ports de la côte orientale & le golfe, cependant je connois trop la curiosité du Père Kino, & la part qu'il a eue aux affaires de la Californie, pour croire qu'il ait pu se tromper dans aucune circonstance relative à cette découverte. Ce Père, tant dans sa grande carte manuscrite, que dans celle qu'on a imprimée en petit papier, place la source de la rivière de Saint-Thomé entre le 26 & 27e degré de latitude septentrionale, lui fait traverser toute la péninsule, & la fait décharger dans la mer du sud au 26e degré, formant à son embouchure un grand havre, qu'il appelle le Port du Nouve-lAn (*Puerto de Anno-Nuevo*), lequel fut découvert en 1685. Il y a des deux côtés de la rivière des villages habités par des Chrétiens, comme cela paroît par leur nom, Saint-Jacques, les Saints-Innocens, Saint-Jean, Saint-Etienne, les Rois, la Veille-de-la-Nativité, la Thébaïde & Saint-Nicolas; cependant je ne trouve point qu'il soit fait mention de cette découverte dans les relations de ce tems-là, à quoi j'ajouterai

que

que dans les ſuivantes, il n'eſt pas dit un mot de cette rivière, de ces établiſſemens, ni de ces havres, quoiqu'on y parle des plus petits ruiſſeaux. Ces raiſons, jointes à quantités d'autres, font que je n'oſe prononcer définitivement. Comme je trouve les mêmes difficultés touchant cette côte extérieure, au défaut d'informations plus exactes & plus récentes, je renvoie le Lecteur à la relation du Général Vizcaino qui eſt à la fin de cet ouvrage.

SECTION IV.

Des Quadrupedes, Oiſeaux, Inſectes, Poiſſons, Coquillages, Arbres, Fruits, Plantes, Minéraux & Perles que l'on trouve dans la Californie & dans ſes mers.

J'Eſpère que le Lecteur, en liſant ce titre, n'exigera point de moi une hiſtoire complette des animaux, des végétaux & des minéraux qui ſe trouvent dans la Californie. Je ſçai parfaitement que l'Hiſtoire Naturelle a été de tout tems l'étude favorite des Sçavans; je n'ignore point l'application qu'ils donnent à la Phyſique expérimentale non plus que la protection que lui accordent les Princes Européens, témoins les cabinets de curioſités, les bibliothèques, les jardins, les laboratoires, les théâtres, les académies, & la quantité de livres qu'on trouve chez toutes les Nations policées. Je ſçai la ſatisfaction qu'éprouve un curieux lorſqu'il rencontre quelque nouveauté

dans cette ſcience, lors ſur-tout qu'elle vient d'un pays éloigné & peu connu. Je ſçai qu'on ne doit rien omettre de ce qui concerne l'Hiſtoire Naturelle, vu que rien n'eſt plus agréable aux gens de goût ; or de là vient peut être que l'Etre Suprême a inſpiré ce goût aux hommes, pour les porter à rechercher les merveilles de ſa toute-puiſſance, ſçachant avec quelle ardeur ils cherchent à expliquer les phénomènes de la nature. Peut-être auſſi a-t-elle eu deſſein, en leur inſpirant ce deſir de contempler les œuvres de ſes mains, de leur faire acquerir quelque idée de ſa grandeur. Je vois avec admiration les peines que quantité d'étrangers ſe ſont données pour éclaircir l'Hiſtoire Naturelle des Colonies que leurs Nations ont dans l'Amérique. Je mets de ce nombre M. Hans Sloame *, Préſident

* *Catalogus plantarum, quæ in inſula Jamaïca ſponte proveniunt vel vulgò coluntur, cum earumdem ſynonimis & locis natalibus, adjectis aliis quibuſdam, quæ in inſulis Maderæ, Barbadoes, Neves, Sancti Chriſtophori naſcuntur, ſeu prodromus Hiſtoriæ Naturalis Jamaïcæ, Londini, 1695. in fol.* Voyage to the Iſlands

de la Société Royale d'Angleterre ; Mademoiſelle Marie-Sybille Merian, qui fit un voyage d'Hollande à Surinam pour acquerir une connoiſſance parfaite des inſectes de ce pays ; Laet & Brig, Hollandois ; Jocelin & Walker, Anglois ; Lerio, François Piſon, Markgrave & Rochefort, Hollandois ; Ligon, Anglois ; Cornuto, Italien au ſervice de France ; Banniſter, Anglois ; Vernon & Crieg, de la même nation ; Labat, Dominicain François ; Cateſby & Clayton, Anglois ; Barriere, Lafitau & Charlevoix, François, & quantité d'autres dont on trouve les noms dans les Bibliothèques Botaniques de Seguier & de Linnæus. Je ne dois point oublier le ſoin avec lequel les Eſpagnols ont cultivé cette étude, même dans le tems des Maures, lequel a augmenté depuis qu'on eut pris la coutume de dicter les ouvrages de Pline dans les écoles. Il y avoit une émulation par-

---

of Madera, Barbadoes, Nevis, St. Chriſtophori and Jamaïca, With the Natural Hiſtory of theſe countries, &c. London 1707. *en deux volumes* in-fol. *enrichis de 274 planches gravées en taille-douce*

mi les Sçavans à qui enrichiroit cet Auteur d'un plus grand nombre de notes. De ce nombre ſont Nunnius, Stran, Gomez, de Caſtro, Ponce de Léon. Rien n'a plus contribué à la perfection de cette ſcience, que les écrits de Laguna, Valles, Herrera, le Prior, Deza, Rios, Salinas, Val de Cebro, Funes, Velez, Vargus, Villafane, Barba, & quantité d'autres dont il eſt parlé avec éloge dans la Bibliothèque Eſpagnole. Je n'ignore point la préciſion avec laquelle Monardes & Oviedo, & ſurtout le Pere Joſeph d'Acoſta, ont traité des productions de l'Amérique. Le Père Feyjoo appélle à juſte titre ce dernier le *Pline* de l'Amérique. Je ne dois point oublier le fameux François Hernandez, lequel, de même qu'Acoſta, fut à l'Amérique par ordre de Philippe II. & qui a légué à la Bibliothèque de l'Eſcurial dix-ſept gros volumes de deſcriptions, dont le Père Claude Clement porte le témoignage ſuivant : * « *Qui omnes libri & commen-*

* *Bibliotheca Eſcurialis deſcriptio : Appendix ad Tractatum Muſai, ſive Bibliotheca inſtructio, &c, Lugduni*, 1635, in-quarto.

» *tarii, ſi prout affecti ſunt, ita forent* » *perfecti & abſoluti, Philippus ſecundus* » *& Franciſcus Hernandez, haudqua-* » *quam Alexandro, & Ariſtoteli, in hac* » *parte concederent.* » Il ne nous reſte de cet ouvrage que les extraits qu'en ont donné le Père Ximenès & Nardo Recco, Médecin de Philippe IV. Je vois encore avec plaiſir l'applaudiſſement général avec lequel le public a reçu les éclairciſſemens ſur l'Hiſtoire Naturelle des poſſeſſions que nous avons dans l'Amérique ; de même que ceux des Pères Feuillée * & Plumier † ; que Louis XIV envoya à ſes dépens dans l'Amérique. On peut y joindre la deſcription des plantes des îles Philippines par le Père Camello, celle de la rivière d'Oronoque par le Père Gumilla ; dans ſon excellent Ouvrage inti-

* Religieux Minime fort ſçavant dans les Mathématiques & la Botanique, lequel a donné l'Hiſtoire des Plantes Médicinales du Pérou & du Chili. On l'a imprimé à Paris en 1714. *in*-4°. La ſuite a paru en 1715.

† Deſcription des Plantes de l'Amérique, *in-fol. Nova Plantarum Americanarum genera*, Paris 1703.

tulé, *Orenoco illuſtrado* * ; & enfin celles que l'on trouve dans la relation du voyage du Pérou par Don George Juan & Don Antoine de Vuoa, aſſociés avec les Académiciens de France, pour déterminer la vraie figure de la terre. En un mot, je ſçai avec quelle impatience les Sçavans attendent les obſervations de M. de Juſſieu, que le Roi de France a envoyé avec les Académiciens dont je viens de parler, & qui a ſéjourné pluſieurs années à l'Amérique, dans la ſeule vue d'éclaircir l'hiſtoire naturelle de ce pays. Je n'ignore point toutes ces particularités, & ſi je les rapporte, c'eſt bien moins pour me mettre à couvert des reproches des Sçavans, que pour exciter les gens d'eſprit qui ſont en Eſpagne à faire ceſſer les plaintes de Linnæus. ¶ J'en dis autant de ceux qui ſont

---

* Cet Ouvrage a été traduit par M. Eidous, & imprimé à Marſeille.

¶ *Linn. Biblioth. Botanica, part. viii. Floriſſæ*, §. *viij. Hiſp. pag. 96. Hiſpanicæ Floræ nulla nobis innotuerunt, adeoque plantæ iſtæ rariſſimæ in locis Hiſpaniæ fertiliſſimis minùs delectæ ſunt. Dolendum eſt, quòd in locis Europeæ cultioribus, tanta exiſtat noſtro tempore*

à l'Amérique, & je ſouhaiterois qu'ils vouluſſent s'appliquer avec plus d'ardeur qu'ils n'ont fait juſqu'ici à cette ſcience curieuſe. On peut faire à mon égard les mêmes plaintes que fait le ſçavant Muratori dans ſa Notice du Paragay ; car faute d'inſtructions plus exactes & plus détaillées, je me borne à donner ici une idée générale du ſujet dont le titre fait mention.

On trouve aujourd'hui dans la Californie toutes les eſpèces d'animaux domeſtiques que l'on connoît en Eſpagne & dans le Mexique ; les Miſſionnaires y ayant tranſporté de la Nouvelle-Eſpagne des chevaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des moutons, des pourceaux, des chèvres, & même des chiens & des chats, qui y réuſſiſſent à merveille. Il y a dans la Californie deux eſpèces de bêtes fauves qu'on ne connoît ni dans l'Ancienne ni dans la Nouvelle-Eſpagne. La première eſt celle que les Californiens appellent

---

barbaries Botanices ! Pauciſſimas iſtas plantas, quæ nobis in Hiſpania & Portugalia conſtant, debemus curioſis claſſ. vij. Tournefortio & paucis aliis.

Taye

Taye dans la langue Monqui. Cet animal eſt à peu près de la groſſeur d'un veau d'un an & demi, & lui reſſemble parfaitement par ſa figure, à l'exception la tête, qui eſt faite comme celle d'un daim ; ſes cornes ſont fort groſſes, & contournées comme celles du belier. Il a les ſabots larges, ronds & fendus comme ceux du bœuf, la peau tachetée comme le daim, mais le poil plus fin & la queue fort courte. Sa chair eſt fort bonne à manger, & il y a des gens qui la trouvent exquiſe. Le ſecond ne diffère du mouton qu'en ce qu'il eſt plus gros & plus ramaſſé. Il y en a de deux couleurs, de blancs & de noirs, dont la laine eſt fort belle. Leur chair eſt ſavoureuſe, & ils vont par bandes dans les forêts & les montagnes. Il y a dans le pays quantité de daims, de lievres, de lapins & de chèvres ſauvages, malgré la quantité que les Indiens en tuent; mais les Cayotes y ſont rares. C'eſt ainſi qu'on appelle dans le Mexique & dans la Nouvelle Eſpagne une eſpèce de chien ſauvage, lequel reſſemble à certains égards au renard d'Eſpagne, ſurtout pour la ruſe & la fineſſe, quoi-

que ſa figure ſoit très-différente. Il y a auſſi dans le pays quelques léopards auxquels on donne le nom de Lions dans le Royaume du Mexique. Il y a quelques années que des Indiens tuèrent un loup, que tous leurs compatriotes aſſurèrent être le premier qu'on eût vu dans le pays, ce qui prouve qu'ils y ſont rares; car s'il y en avoit, les Indiens ne manqueroient pas de les voir, étant continuellement à la chaſſe dans les forêts. On trouve fréquemment dans les montagnes des chèvres, des chats & des chiens ſauvages. Le Pere Torquemada obſerve qu'il y a près de Monte-Rey de très-gros ours, un animal approchant du buffle, & un autre entiérement différent du tigre, comme on en jugera par la deſcription que voici: il eſt à peu près de la groſſeur d'un bouvillon, mais fait comme un cerf; ſon poil reſſemble à celui du pélican, & a un pied & demi de long; il a le cou fort long, & des cornes faites comme le bois d'un cerf; ſa queue a trois pieds de long ſur un pied & demi de large; il a les pieds fendus comme le bœuf. Ce même Pere rapporte

qu'on trouve dans la baie de Saint-Barnabé, près du cap de Saint-Lucas, des tigres, dont les Indiens apportèrent quelques peaux aux Espagnols

Ce qu'il y a de plus curieux dans ce genre dans la Californie, est une espèce d'animal qui ressemble parfaitement au Castor, si tant est que ce n'en soit pas une espèce. Le Pere Sigismond Taraval en vit plusieurs dans le voyage qu'il fit en 1733 à l'île de Los Dolores dans un endroit appellé Saint-André, à quatre journées & demie de la Mission de Saint-Ignace. Leur bande étoit si nombreuse, que les Matelots en tuèrent une vingtaine à coups de bâtons. Ce Pere envoya la peau de quelques-uns au Mexique. Il croit que ces animaux sont amphibies comme le Castor; mais il ne dit rien de l'industrie avec laquelle ceux du Canada construisent leurs logemens le long des rivières.

A l'égard des serpens & des insectes terrestres, outre les espèces communes, on y trouve celles qui abondent ordinairement dans les pays chauds, comme différentes espèces de vipères, de lézards, de scorpions, d'araignées,

de ſcolopendres, de grillons, de fourmis, auxquelles certaines relations ajoutent les tarantules, ſans nous dire ſi leur morſure cauſe les mêmes ſymptômes que celle des tarantules de la Calabre. Enfin, quoique la chaleur ſoit exceſſive dans la Californie, on n'y trouve point, meme dans les endroits les plus humides, ces ſortes d'inſectes malfaiſans, tels que les punaiſes, les niguas, * & quantité d'autres qui ſont communs & particuliers à l'Amérique.

Il y a dans la Californie une variété infinie d'oiſeaux. On y trouve des tourterelles, des hérons, des cailles, des phaiſans, des oies, des canards & des pigeons. Les oiſeaux de proie ſont les vautours, les éperviers, les faucons, les oſſifragues, les ducs, les corbeaux, les corneilles, qu'on appelle dans la

* Ce ſont des petits inſectes qui ſe tiennent dans la pouſſière, qui ſautent comme les puces, & s'inſinuent dans les pieds & les jambes de ceux qui ne portent point de chauſſure, & s'y multiplient tellement, qu'on ne peut les en tirer ni les détruire ſans cautériſer ou inciſer la partie.

Nouvelle-Eſpagne en langue Mexicaine, *Zopilotes*, indépendamment d'une autre eſpèce nommée *Auras*, leſquelles contribuent à tenir les villes propres, mangeant dès le point du jour les charognes qu'on a jettées dans les rues. A l'égard des oiſeaux de nuit, on y trouve des hiboux, des chouettes, & quantité d'autres de plus petite eſpèce qu'on ne voit point ailleurs, & donc il n'eſt point fait mention dans aucun Naturaliſte; ce qui ne doit point ſurprendre, vu que les Jéſuites eux-mêmes ne nous en ont donné, ni la deſcription, ni le nom. Il y a quantité d'oiſeaux de chant dans la Californie, ſurtout de l'eſpèce de ceux qu'on trouve dans la Vieille & dans la Nouvelle Eſpagne, comme des alouettes, des roſſignols, &c. dont la plupart ont un très-beau plumage. Le Pere Torquemada dit que près du havre de Monte-Rey il y a des outardes, des pans, des oies, des grives, des cailles, des perdrix, des merles, des bergeronettes, des grues, des vautours, & d'autres oiſeaux qui reſſemblent à des coqs d'Inde. Ces derniers ſont ſi gros, que la

diſtance d'une aîle à l'autre eſt de dix-ſept palmes. Il ajoûte qu'il y a auſſi des cormorans, des mouettes, &c. Le meme Auteur dit avoir vu dans l'île de l'Aſſomption une eſpèce particulière de mouette, dont je vais donner la deſcription d'après le Frère Antoine de l'Aſſomption, d'autant qu'elle eſt commune dans pluſieurs contrées de la Californie. « Ces mouettes vivent de » pélamides & d'autres petits poiſſons. » Elles ſont de la groſſeur d'une oie ; » elles ont le bec long d'un pied, les » jambes auſſi longues que celles de la » cogne, & le bec & les pattes faites » comme celles de l'oie. Leur jabot eſt » fort gros, & reſſemble à ces bouteilles » de cuir dont on ſe ſert au Pérou pour » porter de l'eau ; c'eſt dans cette po- » che qu'elles mettent la nourriture » dont leurs petits ont beſoin. L'ami- » tié que ces oiſeaux ont les uns pour » les autres eſt quelque choſe d'éton- « nant ; ils ſe ſecourent entre eux de » meme que s'ils avoient l'uſage de la » raiſon. S'il arrive que quelqu'un d'eux » ſoit malade, foible, impotent, & » hors d'état de pouvoir chercher ſa

» nourriture, les autres ont ſoin de lui » en apporter : c'eſt de quoi j'ai été » moi-même témoin dans l'île de Saint- » Roch, où je trouvai par hazard une » de ces mouettes attachée avec un » cordon & avec une aîle caſſée, & » tout-au-tour quantité de petites pé- » lamides que ſes camarades lui avoient » apportées. C'eſt-là un ſtratagême » dont ſe ſervent les Indiens pour avoir » du poiſſon. Ils ſe tiennent cachés » pour ne point épouvanter les oi- » ſeaux qui apportent ces proviſions, » & s'en emparent lorſqu'il y en a une » quantité ſuffiſante. » Telles ſont les voies myſtérieuſes qu'emploie la Providence pour ſubvenir aux beſoins de ſes créatures.

Comme l'air & les qualités du terrein ne ſont point uniformes dans toutes les contrées de la Californie, il eſt aiſé de ſentir qu'il doit y avoir beaucoup de variété dans la production des arbres & des plantes. La pointe de la péninſule vers le cap de Saint-Lucas, eſt plus unie, plus fertile & plus tempérée qu'aucune autre ; auſſi les bois y ſont-ils plus fréquens. Dans les au-

tres parties, même juſqu'aux miſſions les plus éloignées qui ſont ſur la côte orientale, on n'a point encore découvert du bois aſſez fort pour faire des ſolives; & celui que l'on trouve dans quelques Egliſes & dans d'autres bâtimens, eſt venu par mer de Cinaloa. Ce n'eſt que dans le territoire de Guadaloupe que l'on trouve du merrein, & c'eſt de celui-là qu'on s'eſt ſervi pour conſtruire la chaloupe appellée le Triomphe de la Croix, pour pouſſer les découvertes dans le golfe, comme on le verra dans la ſuite. Le Pere Toroquemada & le P. de l'Aſcenſion diſent cependant, qu'il y a dans la baie de la Magdeleine ſur la côte extétieure, une piéce de terrein près de la mer, plantée de gros arbres dont les Indiens ſe ſervent pour conſtruire leurs barques. Les montagnes répandues dans ce vaſte pays, ſont entiérement dépouillées de verdure, de même que la *Sierra Pintatada*, ou tout au plus couvertes de petits buiſſons, d'églantiers & de petits arbriſſeaux, ce qui n'empêche pas qu'on n'y trouve d'excellens fruits, dont les uns ſont communs en Europe, &

d'autres particuliers à l'Amérique. Il eſt cependant beaucoup plus abondant le long des côtes, à cauſe de l'eau qu'on y trouve, ſur-tout ſur les bords des lacs & des rivières. Il croît auſſi quelques ſaules & quelques palmiers ſur les bords des rivières, ſurtout vers le Cap de Saint-Lucas.

Entre les plantes & les arbriſſeaux dont la Californie abonde, celui qui tient le premier rang eſt le *Pitahaya*, qui eſt une eſpèce de hêtre dont le fruit fait la principale nourriture des habitans. Cet arbre n'eſt point connu en Europe, & diffère de tous les autres qui ſont au monde. Ses branches ſont canelées, verticales, & forment un très-beau bouquet; elles n'ont point de feuilles, & le fruit naît des tiges. Ce fruit eſt fait comme un maron d'Inde & armé de piquans; mais ſa chair reſſemble à celle de la figue, avec cette différence qu'elle eſt plus molle & plus ſucculente. Il y en a de blanc, de rouge & de jaune, mais d'un goût très-exquis. Il y en a de doux, & d'autres qui ſont acides. Comme le *Pitahaya* eſt plein de ſuc, il ſe plaît dans les terreins

ſecs : mais ſa principale qualité eſt d'être un ſpécifique contre le mal de *Loanda*. On trouve auſſi dans la Californie quantité de *Junas* rouges, qu'on appelle dans la Nouvelle-Eſpagne *Junas Japonas* ; c'eſt une eſpèce particulière de figue. Le Pere de l'Aſcenſion dit qu'il y a quantité d'arbres dans la baie de Saint Barnabé, comme des figuiers, des lentiſques, des Pitahayas & des pruniers, qui, au lieu de réſine ou de gomme, donnent quantité d'encens très-fin & très odoriférant. Je ne ſçaurois dire quel goût ont ces prunes ; tout ce que j'en ſçai, eſt que ceux qui ont été dans la Californie, en font très-grand cas. Ce n'eſt point ſeulement dans cette baie que ces pruniers abondent, on en trouve beaucoup dans d'autres cantons, près de la côte occidentale, & les Indiens ont ſoin d'en ramaſſer le fruit. Ces pruniers, de même que les autres arbres, rendent une ſi grande quantité d'encens, qu'on le mêle avec du ſuif pour ſuiver les vaiſſeaux. Les montagnes & les forêts produiſent le *Mezcal* ; & ſuivant le Pere Torquemada, le *Maquey*, dont les racines cui-

tes dans l'eau, font la principale baſe du *Mexcalli*, eſpèce d'aliment que les naturels du pays préſentèrent aux Eſpagnols lors de leur arrivée dans la baie de Saint-François. On y trouve auſſi des vignes ſauvages & quantité d'herbes & de petites plantes, entr'autres la *Pita*, dont les Indiens tirent du fil pour faire leurs filets & pour d'autres uſages. Il y a différentes herbes qu'ils employent pour faire des aſſiettes & des baquêts, en quoi ils réuſſiſſent admirablement. Les habitans du Rio Colorado font avec les mêmes herbes des eſpèces de petites manes, appellées *Coritas*, qui contiennent pour l'ordinaire environ deux boiſſeaux de maïz. Ils s'en ſervent pour tranſporter leurs effets d'un rivage à l'autre, ſans que l'eau les endommage le moins du monde; ils ſe jettent à la nage, & les pouſſent devant eux. Il y a d'autres herbes qui leur ſervent de nourriture, dont on trouve trois eſpèces dans la Nouvelle Eſpagne. La première eſt la *Yuca*, qui eſt une groſſe racine charnue, qu'ils coupent par rouelles & dont ils expriment le ſuc, après quoi ils en font des

gâteaux, qui leur tiennent lieu de pain. La seconde est le *Camotes*, qui est très-douce & très-bonne à manger. La troisième, le *Gicamas*, qui l'emporte pour le goût sur celle du Mexique. Il n'y a presque point d'herbe ni de racine dont ils ne tirent parti. Le Pere François-Marie Picolo, un des premiers Missionnaires qui furent dans le pays, rapporte qu'il y a plus de quatorze différentes espèces de graines dont ils font usage. En voici trois qu'il nomme, le haricot rouge, la graine de chanvre & l'alpiste. Outre ces arbres & ces racines, il y en a d'autres que les Missionnaires y ont transplantées du continent, & dont la plûpart ont très-bien réussi, surtout dans les endroits où il y a de l'eau; de manière que les bords des rivières, des canaux & des abreuvoirs, sont entourés d'oliviers, de figuiers & de vignes, & ces dernières ont si bien réussi dans quelques endroits, qu'elles donnent un vin aussi bon que le meilleur qu'on ait en Europe. Le Pere Jean de Ugarte, dont j'aurai souvent occasion de parler dans la suite, y a transporté presque tous les arbres

fruitiers qui croiſſent dans la Nouvelle Eſpagne, & les ayant plantés dans un terrein bien préparé ſur la côte de Saint-Michel, avec la précaution de les arroſer tous les jours, ils ſont tous bien venus. Le froment, le maiz, les faſeoles, les melons, les pois chiches, les légumes & les herbes potagères, ont également réuſſi partout où l'on a pu les ſemer & les cultiver. Les Peres Kino & Jean de Torquemada rapportent que dans les pays qu'on n'a point encore réduits, & qui ſont ſitués entre le Rio Colorado & les côtes de Monte-Rey, juſqu'au cap Mendozino, il y a quantité de gros arbres, comme ieuſes, pins & peupliers blancs & noirs.

Aucun voyageur n'a encore parlé de ſes mineraux; mais quelques perſonnes intelligentes ſe fondant ſur l'apparence extérieure du terrein, ſont perſuadées qu'il y a dans la Sierra Pintada & dans d'autres cantons quantité de métaux, & même des mines d'or & d'argent. Le Capitaine Woods Rogers dit que quelques-uns de ſes gens apperçurent ſur la côte de la Californie pluſieurs groſſes pierres peſantes & reluiſ-

ſantes, qu'ils jugèrent renfermer quelque métal précieux ; mais qu'ils n'eurent ni le tems de les aller chercher, ni celui de les tranſporter à bord pour les examiner. En effet, ce qui donne lieu de croire qu'il doit y avoir des mines dans la Californie, eſt qu'il s'en trouve quantité ſur la côte oppoſée de Sonora & de Pimeria : car en 1730, on découvrit une veine ſur une éminence peu éloignée de la garniſon de Pimeria, dont on tira ſans beaucoup de peine une quantité d'argent qui ſurprit les habitans de la Nouvelle-Eſpagne, de ſorte que l'on donna quelque tems, ſi c'étoit une mine ou un tréſor que les Indiens y avoient cachés. On en a découvert quelques autres qui contenoient des veines d'autres métaux. On y trouve auſſi du ſel de roche auſſi blanc que du cryſtal, dont on a envoyé quelques morceaux à Mexico.

Quoique le terrein de la Californie ſoit généralement ſtérile, cependant le voiſinage de la mer fait qu'on n'y manque de rien ; l'Océan Pacifique & le golfe de Californie étant extrêmement poiſſonneux. Le Pere Antoine de l'Af-

cenſion, parlant de la baie de Saint-Lucas, dit, « qu'avec les filets qu'il y » avoit à bord de chaque vaiſſeau, il » n'y avoit point de jour qu'on ne prit » quantité de différens poiſſons, tous » ſains & très-bons à manger; ſurtout » des ſaumons, des turbots, des chiens » de mer, des pélamides, des groſſes » huitres, des raies, des maquereaux, » des barbeaux, des bonites, des ſoles, » des écreviſſes de mer, & des huitres » à perle. » Parlant de la baie de Saint-François qui eſt ſur la côte occidentale, il ajoute: « Il y a une ſi grande » quantité de poiſſon dans cet endroit, » qu'avec un filet que le Chef d'Eſca- » dre avoit à bord, on en prenoit plus » par jour, que l'équipage n'en pouvoit » manger. Ces poiſſons étoient tous » d'eſpèce différente, comme cancres, » huitres, bremides, maquereaux, mer- » lus, barbeaux, raies, &c. » Il parle dans un autre endroit de la quantité prodigieuſe de ſardines que l'Ebe laiſſe ſur le ſable, & qui l'emportent de beaucoup pour la delicateſſe ſur celles de Laredo en Eſpagne, qui étoit dans ce tems-là fameux à cauſe de ce poiſ-

fon. Le golfe n'eſt pas moins poiſſonneux, & indépendamment des eſpèces ſuſdites, on y trouve des thons, des anchois, &c. Il n'y a point de petits ruiſſeaux dans cette péninſule où l'on ne trouve des barbeaux & des écreviſſes. Mais le poiſſon le plus renommé des deux mers eſt la baleine, ce qui a induit les anciens Coſmographes à appeller la Californie *Punta de Balenas*, le cap des Baleines. Ce poiſſon eſt ſi abondant le long des deux côtes, qu'il a donné ſon nom à un bras du golfe, & à une baie qui eſt dans la mer du Sud.

Parlons maintenant des eſpèces amphibies & teſtacées. Il y en a peu des premières, à l'exception des caſtors, dont j'ai déja dit quelque choſe, ſi tant eſt que c'en ſoit, & des loups marins, auxquels quelques-uns donnent le nom de lions marins. Ces derniers fréquentent certains rivages, de même que les îles déſertes de l'une & l'autre mer.

Le poiſſon le plus remarquable parmi l'eſpèce teſtacée, eſt la tortue, & la mer en jette un ſi grand nombre ſur le rivage, qu'il en eſt quelquefois entiérement

tièrement couvert. On trouve ſur la côte du Sud certains coquillages, dont la beauté ſurpaſſe tout ce qu'on a jamais vu dans ce genre. Ils ont un éclat ſupérieur à celui de la plus belle nacre de perle, & vus à travers d'un vernis tranſparent, ils ſont d'un bleu auſſi vif que le lapis-lazuli. Bien des gens ſont perſuadés que ſi l'on en apportoit en Europe, ils feroient tomber dans peu l'aigue marine. Ils ſont univalves, & par conſéquent différens de ceux dans leſquels on trouve les perles, ces derniers étant bivalves comme nos huitres. On les appelle *madres perlas*, & on les trouve dans la Californie, ou plutôt, comme dit le Père Piccolo, tout le long de la côte, ſurtout ſur celle des îles adjacentes, où ils forment un ſi grand nombre de bancs, qu'on peut les compter par milliers.

Cette abondance de perles a rendu la Californie ſi fameuſe depuis deux ſiécles, que quantité de perſonnes avides de ce tréſor s'y ſont tranſportées, ont viſité les recoins les plus cachés du golfe, & s'y rendent tous les jours dans l'unique vue de s'enrichir par ce trafic,

Les huitres dans lesquels elles sont enfermées, forment dans le golfe quantité de bancs qu'on appelle communément *Hostias*. La mer de Californie, dit le Père Torquemada, contient plusieurs riches pêcheries de perles, les couches d'huitres ne sont qu'à trois ou quatre brasses de profondeur, & on les voit aussi distinctement que si elles étoient sur la surface de l'eau. Il ajoute que les Indiens les jettoient autrefois dans le feu pour les ouvrir, & en manger la chair, ce qui faisoit périr les perles ; mais qu'ils ont changé de conduite depuis qu'ils se sont apperçus de l'empressement avec lequel les étrangers les recherchoient, & qu'ils les ramassent & les conservent aujourd'hui avec beaucoup de soin. Plusieurs Nations se mêlent de cette pêche ; & comme le golfe a peu de profondeur, elle est plus facile & moins dangereuse que sur les côtes du Malabar & des autres contrées des Indes orientales, du moins si l'on en croit les relations qu'on en a données. Quantité de personnes s'y rendent du continent de la Nouvelle-Espagne, de la

Nouvelle-Galice, de Culiacan, de Cinaloa, & de Sonora, ce qui a donné lieu à plusieurs violences dont on a porté des plaintes au Gouvernement, & elles ne cesseront jamais tant que les hommes se laisseront dominer par la cupidité des richesses.

Le Pere Piccolo rapporte que dans les mois d'Avril, Mai & Juin, il tomba avec la rosée une espèce de manne, laquelle s'épaissit & se fige sur les feuilles des arbres. Il dit en avoir gouté, & qu'il l'a trouvée aussi douce que le sucre, dont elle ne diffère que par la blancheur. Ce bon Religieux parle ici conformément à l'opinion du vulgaire, qui s'imagine que la manne tombe du ciel: mais tous les Botanistes conviennent aujourd'hui que ce n'est qu'un suc qui suinte des plantes, de même que les gommes, l'encens, le baume, la résine, &c. Il n'est pas étonnant que les arbres de la Californie donnent de la manne, puiqu'on en trouve quantité dans plusieurs Provinces d'Espagne, qui ne le céde en rien à celle de Calabre & de Sicile. On ne la connoissoit point autrefois; mais sur les représen-

tations que le Collége Royal des Médecins de Madrid fit en 1752, le Roi donna ordre à deux de ſes membres de l'examiner avec ſoin, & d'en faire leur rapport. Ces deux membres étoient Don Joſeph Minuart & Don Chriſtophe Velez. * Le premier fut envoyé dans les montagnes d'Avila, & le ſecond aux *Pedroches*, ou ſept villes de Cordoue, ſituées dans les montagnes de l'Andalouſie, avec ordre, pour mieux s'aſſurer de ſes vertus, d'en donner aux malades qui étoient dans les hôpitaux. Ils ont trouvé que l'Eſpagne ſeule produit aſſez de manne pour en fournir à tout le reſte du monde; car indépendamment des lieux dont on vient de parler, où on la recueille dans la canicule, on en trouve auſſi dans les mon-

* Ce ſçavant Botaniſte eſt mort à Madrid en 1753, au grand regret de ceux qui cultivent l'étude des plantes. Ses vertus morales, la profondeur de ſon ſçavoir, & ſon expérience conſommée dans toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle, avoient engagé pluſieurs Sçavans à cultiver ſa correſpondance, & il méritoit ſans contredit une plus longue vie.

tagnes des Aſturies, de Galice, de Cuença, d'Arragon & de Catalogne, où on l'appelle *Mangla*, où elle n'avoit ſervi juſqu'ici qu'aux abeilles, qui l'emploient pour faire leurs rayons.

SECTION V.

Des différentes Nations de la Californie, & des Langues qui y ſont en uſage.

LE mot de Nation généralement parlant, a une toute autre ſignification dans l'Amérique qu'en Europe, où on ne l'emploie pas toujours dans le même ſens. On l'applique en Europe à ceux qui habitent une certaine étendue de pays, ou qui vivent ſous le meme gouvernement, ſoit que leur langage ſoit le même ou non. Dans l'Amérique, n'y ayant parmi les Indiens qui n'ont point encore été conquis, ni diſtinction, ni limites de Province, ni démarcation, dans les deux Empires du Mexique & du Pérou, tous ceux qui parlent la même langue, paſſent pour une même nation, ſoit qu'ils vivent enſemble, ou qu'ils ſoient diſperſés dans différens cantons. Dans le cas même où les idiomes diffèrent, comme cette différence eſt petite, les

langues n'étant que de ſimples dialectes d'une autre, il ne laiſſent pas que de s'entendre entr'eux. Lors au contraire que leurs langues ſont ſi différentes, qu'ils ne peuvent s'entendre les uns les autres, on dit alors qu'ils ſont de différentes nations. Quelquefois cependant les nations ne tirent point leur nom de la langue qu'elles parlent, mais de la contrée qu'elles habitent, ou de quelque autre circonſtance ſemblable.

A l'égard des Nations qui habitent la Californie, on n'eſt pas moins partagé ſur leur origine, que ſur les langues qu'elles parlent. Quelques Miſſionnaires prétendent qu'on parle ſix différentes langues dans cette péninſule; d'autres diſent qu'il n'y en a que cinq. Mais le Père Taraval & quelques autres n'en comptent que trois. Cette différence vient de ce que les uns ont jugé les langues différentes, au lieu que les autres, après les avoir examinées avec plus de ſoin, ont trouvé qu'elles n'étoient que des dialectes de la même langue, & que leur différence étoit trop petite, pour mériter la peine qu'on les diſtinguât.

Parmi cette foule d'opinions que cela a occasionné dans les narrations, je crois devoir donner la préférence à celle du Père Taraval, vu qu'il connoît parfaitement le pays, & qu'il a été témoin oculaire des faits qu'il avance. Les langues que l'on parle dans la Californie, dit ce judicieux Missionnaire, sont au nombre de trois, celle de Cochimies, de Perieues & de Lorète. On a formé de la dernière deux dialectes, sçavoir, celui de Guaycura & d'Uchiti. Cette variation est néanmoins si grande, qu'une personne qui ignore les trois langues, seroit portée à croire qu'il y en a jusqu'à cinq. Les Indiens entendent les trois langues de Lorète, de Guaycura & d'Uchiti, & se servent des mêmes mots pour designer les mêmes choses; mais le nombre n'en est pas fort grand. Ceux qui tiennent que ces trois variations ont été formées de deux langues, concluent qu'il doit y en avoir eu quatre. Les principales Nations de la péninsule qu'on a découverte jusqu'ici, parlent les trois langues susdites, & sont divisées en trois parties presque égales entr'elles. La première

mière vers le midi, depuis le cap de Saint-Lucas, jusques un peu au-dessus du port de la Paz, est habitée par la nation des Pericues; la seconde, depuis la Paz, jusqu'au-delà de la garnison de Lorète, par celle des Monquis; & la troisième, depuis Lorète au nord, par celle de Cochimies. On observera cependant que dans le territoire d'une nation ou langue, il y a pour l'ordinaire des établissemens d'autres langues & d'autres nations, & que ces nations générales sont soudivisées en tribus ou en familles. La même langue a aussi différens noms, & les établissemens, de même que les petites nations, comme je l'ai observé ci-dessus, prennent ordinairement leur nom, non point de la langue qu'elles parlent, mais d'autres circonstances.

Pour procéder avec clarté, & éviter autant qu'il est possible l'erreur & la confusion où l'on pourroit tomber dans une matière aussi embrouillée, il est bon de remarquer que dans la mission de Loretto-Concho, qui est le siége de la garnison royale, & la capitale de toutes les missions, on emploie certains

mots particuliers pour désigner les nations de la péninsule, relativement aux districts où elles habitent. On appelle les Indiens qui sont au midi de ce territoire *Edu*, *Eduu* ou *Edues*, quoiqu'ils s'appellent entr'eux du nom général de *Monqui*, ou *Monquis :* ils appellent *Laymones* les peuples qui habitent plus au nord. Ces trois noms ayant pris leur origine dans la capitale, sont parfaitement connus dans toute la Californie. Mais comme différentes personnes se servent tantôt d'un nom, & tantôt d'un autre, & qu'il peut aisément en résulter de la confusion, il convient d'observer, que les *Edues* sont les mêmes que les *Pericuees* du midi, quoique l'on comprenne sous le nom d'*Edues*, non seulement ces derniers, mais encore quelques branches du nom général de *Loretto*, ou des *Monquis*. Les *Laymones* sont les mêmes que les *Cochimies* septentrionaux ; ce qui n'empêche point qu'on ne donne le même nom à quelques établissemens de la même nation méditerranée de *Monqui* ou de *Loretto*.

La nation des *Pericues* ou des *Edues*

que j'ai dit habiter la partie méridionale de la Californie, vers le cap de Saint-Lucas, eſt ſubdiviſée en pluſieurs tribus, dont la plus nombreuſe eſt celle des *Coras*, qui étoit originairement le nom d'une ſeule *rancherie*, & que l'on a donné depuis à quelques villages, de même qu'à la rivière qui ſe jette dans la baie de Saint-Barnabé. La nation de *Loretto* n'a point de nom propre dans la langue Indienne, qui embraſſe toute ſon étendue, & de là vient que pour la déſigner en général, on emploie le nom de la principale de ſes branches, ou diſtricts, ſçavoir, les *Monquis*. Mais indépendamment de celles-ci, il y en a d'autres qui tirent leurs noms de la différence de leur dialecte, des contrées qu'elles habitent, & d'autres incidens. Les plus remarquables entre celles-ci, ſont les *Uchiti*, qui habitent dans le voiſinage de la baie de *la Pas*, & les *Guaycuras*, qui s'étendent depuis *la Paz*, le long de la côte du golfe, juſqu'aux frontières de *Loretto*. Les *Monquis* eux-mêmes ſont diviſés en *Ligues*, *Diduis*, & autres branches plus petites. Ceux qui penſent

que le *Guaycura* & l'*Uchiti* ſont deux langues différentes, de celles de *Monquis*, ſont encore perſuadé que ces ſont des nations différentes, & non point des branches de la même. Cependant j'aime mieux m'en tenir au ſentiment du Père Taraval, qui les conſidère comme une nation & une langue générale. La plus nombreuſe de toutes ces nations eſt celle des *Cochimies* ou *Laymones ;* & en effet, on ne connoît point encore l'étendue de ſa langue. Cette nation eſt pareillement diviſée en pluſieurs branches, qui ont leurs petites variations dans l'idiome, la terminaiſon, & la prononciation. On obſerve la même choſe dans la miſſion la plus ſeptentrionale, dédiée à Saint-Ignace, ſur tout le reſte de la côte juſqu'au Rio Colorado, ſur la côte occidentale oppoſée, dans le canton qui porte le nom de Saint-Xavier, & dans l'île de Los Dolores.

Ce ſont-là toutes les nations qu'on a réduites juſqu'ici ; mais la nation & la langue des Cochimies paroît s'étendre au-delà de la dernière miſſion de Saint-Ignace. Outre ces nations qu'on a converties, on en a découvert d'autres

dans le continent de Pimeria, que je ne dois point paſſer ſous ſilence, vu qu'elles appartiennent à la Californie. Le Père Kino rapporte que dans le voyage qu'il fit de Pimeria au Colorado, qu'il paſſa dans l'endroit où il reçoit la Gila, il trouva le long de ſes bords du côté de la Californie, les nations ſuivantes; ſçavoir, les Bagiopas, les Heabonomas, les Iguanas, & les Cutguanes ou Cueganas. Il place dans ſa carte les Bagiopas près de l'embouchure du Colorado, & les Heabonomas un peu au-deſſus, ſur le bord oriental de cette rivière, vis-à-vis les Yumas & les Quiquimas, qui habitent ſa rive occidentale. Le même Père a trouvé un peu au-deſſus du confluent du Gila & du Colorado, à l'oueſt du premier & à l'eſt du dernier, la nation des Alchedomas, leſquels habitent la rive occidentale du Colorado, & forment des rancheries grandes, nombreuſes & bien peuplées; il s'en trouve auſſi ſur les rives contiguës du Gila. Il ajoute, qu'un Cocomaricopane l'aſſura, que de l'autre côté du Rio Colorado, vers la Californie, il y avoit une autre na-

tion, appellée Cuculatos, mais si inconnue, qu'il lui fut impossible d'en rien apprendre. Les autres nations qui habitent les contrées situées entre le Rio Colorado, Monte Rey, le cap Mendozino & le reste du pays, le long de ces côtes, sont entièrement inconnues, de manière qu'on ne peut en rien dire avec certitude.

Les Californiens ressemblent à toutes les autres nations qu'on a découvertes jusqu'ici par la conformation de leurs corps. Ils ont le visage assez agréable, s'ils ne le défiguroient par le fard & les couleurs qu'ils y mettent, & s'ils ne se perçoient les narines & les oreilles. Il est vrai qu'ils ont le teint plus noir & plus bazanné que les Indiens de la Nouvelle-Espagne; mais ils sont en général robustes, vigoureux & bien constitués. Il ne paroît pas que les Californiens ayent connu l'usage de l'écriture, cet art merveilleux qui nous met à même de converser avec les Anciens, & de conserver le souvenir des événemens passés. Il n'y a pas une nation de l'Amérique qui ait eu la moindre idée de cette belle invention. Il faut cependant avouer que les Péruviens ont eu quel-

que choſe d'approchant dans leurs *quipos* ou cordons de différentes couleurs, dont ils ſe ſervoient avec une ſagacité ſurprenante, pour conſerver leurs traditions & leurs antiquités, & pour d'autres uſages néceſſaires dans la ſociété. On peut voir une deſcription particulière de ces *quipos* dans Acoſta, Garcilaſſo & Martin Murua, dont le manuſcrit, ſi eſtimé par Don Nicolas Antoine, exiſte encore dans la bibliothèque des Jéſuites à Alcala de Henarès en Eſpagne, & dont on trouve des copies dans d'autres endroits.

Rien ne prouve mieux le génie admirable des Mexicains que les ſymboles & les hiéroglyphes dont ils ſe ſervoient pour repréſenter les événemens, & pour conſerver la connoiſſance de leur religion, de leurs loix, de leur hiſtoire, & même les droits des familles particulières. On ne peut voir ſans étonnement leur chronologie, leurs cycles & leurs calculs. Ceux qui ſeront curieux de les connoître, peuvent conſulter Gomara, Dias del Caſtillo, Acoſta, Herrera, Torquemada, Solis, Bétancourt, & preſque tous ceux qui

ont traité des affaires des Mexicains, particulièrement le Père Kircher, Gemelli Careri, Purchas & les autres Auteurs étrangers.

Si les Californiens euſſent connu l'écriture, il nous eût été aiſé de ſçavoir ſi les fondateurs des Nations Américaines ont paſſé d'Aſie dans le continent ou non, & ſi cela eſt arrivé avant ou depuis l'invention des lettres en Aſie & en Europe. Nous aurions pu de même former des conjectures raiſonnables ſur la nation qui peupla la première ce vaſte continent.

Les Californiens ſont plus voiſins de l'Aſie qu'aucun autre peuple de l'Amérique qu'on ait découvert juſqu'ici. Nous connoiſſons la façon d'écrire de toutes les nations Orientales. Nous diſtinguons aiſément l'écriture des Japonois, des Chinois, des Tartares Chinois, des Tartares Moungales, & des autres nations juſqu'à la baie de Kamſchathka, comme on peut le voir dans la ſçavante diſſertation qu'a donné M. Bayer dans les Mémoires de l'Académie Impériale de Petersbourg. Quelle découverte ne ſeroit-ce pas, ſi l'on

trouvoit quelqu'un de ces caractères, ou tel autre approchant parmi les Indiens Américains qui confinent avec l'Asie ? Si les Californiens ont possédé jadis quelque invention pour perpétuer leur mémoire, ils l'ont entièrement perdue, & l'on ne trouve aujourd'hui parmi eux que quelques traditions orales, obscures & incertaines, d'autant plus fausses, qu'elles sont plus anciennes. Ils ignorent jusqu'aux pays d'où ils sont sortis; de manière que les Edues ou Pericues, les Cochimies ou Laymones, ne sçavent autre chose sinon que leurs ancêtres sont sortis du nord; ce qu'il est aisé de sçavoir sans eux, la Californie étant isolée de tous les côtés, excepté au nord, où elle tient au continent. D'ailleurs, il n'est pas possible que les premiers fondateurs s'y soient rendus par mer; ils ignorent le tems dans lequel ils sont venus dans le pays; en un mot, leur stupidité & leur ignorance sont telles, qu'ils paroissent n'avoir jamais eu aucun moyen de distinguer les années, ni les intervalles des tems, comme le faisoient les Mexicains avec leurs cycles de cinquante

années. Ils paroiſſent un peu plus inſtruits du motif qui obligea leurs ancêtres à quitter le pays du Nord pour venir s'établir dans la Californie. Ce fut, ſi l'on en croit leur tradition, une querelle qui s'éleva dans un feſtin, où ſe trouvèrent les chefs de différentes nations. Elle fut ſuivie d'une bataille ſanglante, enſuite de laquelle les vaincus s'enfuirent vers le ſud, où les vainqueurs les ayant pourſuivis, ils furent obligés de ſe retirer dans les bois & les montagnes de cette péninſule.

D'autres diſent que cette querelle n'eut lieu qu'entre deux chefs, qu'elle diviſa la nation en deux factions oppoſées, & qu'après une bataille ſanglante, l'une obligea l'autre à chercher ſa ſûreté dans les montagnes & les îles. C'eſt-là tout ce que les Miſſionnaires ont pu apprendre touchant l'origine & l'émigration des Californiens; ſur quoi il eſt bon d'obſerver combien ces peuples ſont exempts de la vanité de pluſieurs nations policées, leſquelles affectent de tirer leur origine de pays extrêmement lointains, & de rapporter quantité d'hiſtoires pompeuſes pour

faire honneur à leurs ancêtres. Il paroît en effet étrange, qu'ils se disent descendre de gens qu'une force supérieure obligea de quitter leur pays natal, lorsqu'il leur étoit si facile d'attribuer leur origine aux plus fameux conquérans. Nous avons cependant deux exemples illustres de la même candeur chez les Anciens. Rome & Carthage se vantoient de devoir leur origine à des gens qui avoient été chassés de leur pays; la première aux Troyens, & la seconde à des Tyriens fugitifs. Quoiqu'il en soit, la conjecture la plus probable est que ces nations, de même que toutes les autres de l'Amérique, y ont passé de l'Asie après la dispersion des nations & la confusion des langues. On peut en même-tems assurer qu'on n'a pu trouver jusqu'ici chez aucune des nations Américaines qui sont de côté & d'autre de la Ligne équinoxiale, un seul monument clair & authentique qui prouve qu'ils soient venus d'Asie, ni qu'ils ayent passé de ce continent dans l'Amérique, ainsi qu'on le suppose communément. On n'a pas même trouvé dans les contrées les plus reculées de

l'Asie où les Russes ont pénétré jusqu'ici le moindre vestige, ni la moindre tradition, que les peuples qui les habitent ayent jamais eu aucun commerce avec les Américains, ni qu'ils les ayent connus.

SECTION VI.

Du caractère & des mœurs des Californiens, & de leur Gouvernement civil & militaire.

IL ſuffit de dire à ceux qui connoiſſent les nations de l'Amérique, & qui ont étudié leur génie & leur caractère, que les anciens habitans de la Californie n'en diffèrent en rien, ſi l'on en excepte celles du Mexique & du Pérou, qui ayant cultivé leur raiſon par l'union & le commerce qu'elles ont eu entr'elles, ſe ſont auſſi diſtinguées par leurs loix, leur police, leur conduite militaire, &c. auſſi-bien que par les bons offices qu'elles ſe ſont rendus dans diverſes occaſions. Toutes les autres nations de l'Amérique ont à peu près la même capacité, la même diſpoſition & les mêmes mœurs. Les marques caractériſtiques des Californiens, de même que de tous les autres Indiens, ſont la ſtupidité & l'inſenſibilité, le défaut de connoiſſance & de réflexion,

l'inconſtance, l'impétuoſité, un appétit aveugle, une pareſſe exceſſive qui leur fait abhorrer la fatigue & le travail ; l'amour du plaiſir & des amuſemens, quelque inſipides & brutaux qu'ils ſoient ; la puſillanimité & le découragement, en un mot, le défaut total & abſolu de tout ce qui conſtitue l'homme, & le rend raiſonnable, inventif, traitable & utile à lui-même & à la ſociété. Il n'eſt pas aiſé aux Européens qui ne ſont pas ſortis de leurs pays, de ſe former une juſte idée des peuples dont je parle. On auroit de la peine à trouver dans le recoin le moins fréquenté du globe, une nation auſſi ſtupide, auſſi bornée, auſſi foible d'eſprit & de corps que les malheureux Californiens. Leur intelligence ne va pas au-delà de ce qu'ils voient : les idées abſtraites, les raiſonnemens les moins compliqués ſont hors de leur portée, de manière qu'ils ne perfectionnent preſque jamais leurs premières idées, encore ſont-elles fauſſes & imparfaites. On a beau leur faire ſentir les avantages qu'ils peuvent ſe procurer en agiſſant de telle ou telle façon,

ou en s'abſtenant de ce qui les flatte, on ne gagne rien ſur eux; ils ne peuvent comprendre le rapport qu'il y a entre les moyens & les fins; ils ne ſçavent ce que c'eſt que d'agir pour ſe procurer un bien, ni pour ſe garantir d'un mal dont ils ſont menacés. Leur inſenſibilité pour les objets corporels étant telle que je viens de dire, il eſt aiſé de concevoir quels peuvent être leurs ſentimens par rapport aux châtimens & aux récompenſes futures. Ils n'ont qu'une foible connoiſſance des vertus & des vices, de ſorte que c'eſt ſans réflexion qu'ils jugent de la bonté & de la méchanceté des choſes. Quoiqu'ils jouiſſent de la lumière de la raiſon naturelle, & de cette grâce divine que Dieu accorde à tous les hommes ſans diſtinction, cependant l'une eſt ſi foible, & l'autre ſi peu écoutée, que ſans aucun égard pour la bienſéance, ils ne ſe propoſent d'autre but dans leurs actions que le plaiſir & le profit.

Leur volonté eſt proportionnée à leurs facultés, & toutes leurs paſſions n'agiſſent que dans une ſphère très-bornée. Ils n'ont abſolument point d'am-

bition, & ils ſont infiniment plus jaloux de paſſer pour robuſtes que pour vaillans. Ils ne connoiſſent ni l'honneur, ni la réputation, ni les titres, ni les poſtes, ni les diſtinctions de ſupériorité, de manière que l'ambition, ce puiſſant reſſort des actions humaines, qui cauſe tant de biens apparens, & tant de maux réels dans le monde, n'a aucun pouvoir ſur eux. Ils n'ont tout au plus qu'un peu d'émulation; ils ſont extrêmement ſenſibles aux éloges & aux récompenſes qu'on donne à leurs camarades, c'eſt la ſeule choſe qui les aiguillonne, & qui ſoit capable de les tirer de leur pareſſe naturelle. Ils ſont également exempts d'avarice, cette paſſion deſtructive qui cauſe tant de maux chez les nations policées. Leurs deſirs ſe bornent à vivre du jour à la journée, & ils ſe mettent très peu en peine du lendemain. Tous leurs meubles ſe réduiſent aux inſtrumens dont ils ont beſoin pour la guerre, la chaſſe & la pêche. Enfin quelle ambition & quelle cupidité peut-on trouver chez des peuples qui n'ont ni maiſons, ni champs, ni domaines en propre, chez qui tout eſt commun,

&

& où chaun ne connoît d'autre droit que celui de cueillir les premières les productions de la terre dont il a beſoin pour ſon uſage.

Cette diſpoſition d'eſprit les rend non ſeulement pareſſeux, indolens, inactifs & ennemis du travail, mais leur fait encore ſaiſir avec empreſſement le premier objet qui ſe préſente devant eux, pour peu qu'il leur plaiſe, ou que d'autres le trouvent à leur gré. Ils regardent avec indifférence les ſervices qu'on leur rend, & n'en conſervent aucune reconnoiſſance. Ils ſe mettent en colère pour le moindre ſujet, & s'appaiſent aiſément pour peu qu'on leur tienne tête, ſans exiger la moindre ſatisfaction de l'injure qu'on leur a faite; car quoiqu'ils paroiſſent faire grand cas du courage, on peut dire qu'ils n'en ont pas la moindre idée. Leur colère ne dure qu'autant qu'ils ne trouvent point de la réſiſtance; la moindre choſe les appaiſe, & lorſqu'ils commencent une fois à céder, il n'y a point de baſſeſſe que la crainte ne leur faſſe commettre. Remportent-ils quelque avantage, leur ennemi fléchit-il,

ils deviennent d'un orgueil insupportable. En un mot, on peut les comparer à des enfans dans qui la raison n'est point encore développée. C'est proprement une nation chez qui personne ne parvient jamais à l'âge viril. Il n'est pas jusqu'à leurs passions qui ne se ressentent de la foiblesse de leur raison. Celle qui domine le plus chez eux est l'amour des divertissemens, des plaisirs, des fêtes, du jeu, de la danse & des divertissemens nocturnes dans lesquels ils passent leurs malheureux jours. Il est vrai qu'on ne voit pas chez eux ces sortes de vices qui règnent communément chez les autres Américains. Ils ignorent entièrement l'usage des liqueurs fortes; & s'il leur arrive de s'enyvrer dans leurs fêtes, ce n'est qu'avec la fumée du tabac sauvage. Ils ne connoissent ni le vol, ni les querelles, & il règne une union & une harmonie parmi les divers membres qui composent la même chambrée. Ils ne sont méchans qu'envers leurs ennemis. L'opiniâtreté, la dureté & la cruauté ne trouvent jamais accès dans leurs cœurs, rien n'égale leur douceur & leur doci-

lité, & de-là vient qu'on les porte auſſi aiſément au bien qu'au mal.

Leur gouvernement eſt proportionné aux limites étroites de leur capacité, n'y ayant chez eux, comme je l'ai déja obſervé, ni partage des terres, ni des poſſeſſions, il s'enſuit qu'il ne doit y avoir ni d'immeubles auxquels on puiſſe ſuccéder, ni de droits patrimoniaux auxquels on ait droit de prétendre; auſſi ignore-t-on chez eux ce que c'eſt qu'uſurpation. Chaque nation ou langue eſt compoſée de pluſieurs chambrées plus ou moins nombreuſes, ſelon le plus ou le moins de fertilité du ſol; & chaque chambrée d'une ou pluſieurs familles que les liens du ſang uniſſent entr'elles. La première fois que les Miſſionnaires arrivèrent chez eux, ni les chambrées, ni les nations n'avoient point de chef ou de ſupérieur auquel elles obéiſſent, ni dont elles reconnuſſent l'autorité par des hommages extérieurs, ni par aucune eſpèce de tribut que ce pût être. Chaque famille ſe gouvernoit à ſa fantaiſie, & les enfans n'obéiſſoient à leurs parens, qu'autant de tems qu'ils avoient be-

ſoin de leurs ſecours. Les ſorciers & les devins, dont j'aurai occaſion de parler dans la ſuite, avoient à la vérité une eſpèce de ſupériorité ſur eux, mais elle ne duroit qu'autant que duroient les fêtes, les maladies ou les autres incidens qui avoient excité leur crainte ou leur ſuperſtition. Il eſt vrai cependant que les Miſſionnaires trouvèrent dans ces chambrées & même chez ces nations une, deux, ou un plus grand nombre de perſonnes qui dirigeoient les recoltes, la pêche & les expéditions militaires, dans les cas où il s'élevoit des querelles entre ces chambrées ou nations. Le ſang, ni la naiſſance, ni l'âge, ni les ſuffrages, ni l'élection n'influoient en rien ſur la conceſſion de cette dignité. Elle étoit l'effet naturel du beſoin où l'on étoit de conſulter des perſonnes expérimentées dans les cas preſſans où l'on ſe trouvoit, & il étoit naturel que l'on déférât le commandement à celui qui ſe diſtinguoit par ſa bravoure, ſon expérience, ſon eſprit ou ſon éloquence; mais cette autorité étoit limitée ſous le caprice de ceux qui jugeoient

à propos de s'y ſoumettre, ſans qu'ils ſçuſſent bien ſouvent en quoi elle conſiſtoit. Ce Chef ou Cacique les conduiſoit à la chaſſe & à la pêche ; envoyoit des meſſagers dans les Etats voiſins, & en recevoit à ſon tour; les informoit des dangers qui les menaçoient; les excitoit à ſe vanger des injures réelles ou imaginaires que les autres nations ou chambrées leur avoient faites, & ſe mettoit à leur tête dans les guerres, les ravages & les déprédations qu'ils jugeoient à propos de commettre. Ces cas exceptés, chacun avoit la liberté d'agir comme bon lui ſembloit.

L'habillement dans toute la péninſule, depuis le cap de Saint-Lucas, juſqu'à la dernière Miſſion de Saint-Ignace, étoit uniforme, tous les mâles, tant les enfans que les adultes allant nuds en tout tems. Mais nonobſtant cette nudité, il ne laiſſoit pas d'y avoir quelque diverſité dans les ornemens dont chaque nation faiſoit uſage. Les Edues qui habitent vers le cap de Saint-Lucas, ornoient leurs têtes avec des rangs de perles qu'ils treſſoient avec leurs cheveux, & qu'ils entremê-

loient de petites plumes, de manière qu'à les voir de loin, on eut pris cet ornement pour une vraie perruque. Ceux de Loretto portoient au tour du corps une ceinture de prix, & ſur le front un roſeau artiſtement travaillé, auquel quelques-uns ajoutoient une cravatte ornée de figures de nacre de perles, & quelquefois de petits fruits ronds comme des grains de chapelet, qui leur pendoient ſur la poitrine en forme de roſaire, dont ils avoient ſans doute pris l'idée la première fois que les Jéſuites arrivèrent dans le pays. Ils en portoient auſſi au tour des bras en guiſe de bracelets. Les Cochimies qui habitent vers le nord, portoient ordinairement leurs cheveux fort courts, à l'exception d'un petit nombre qui en laiſſoient croître quelques toufes de toute leur longueur. S'ils n'uſoient point de perles comme ceux du midi, ils y ſuppléoient par un ornement plus riche, lequel conſiſtoit en une eſpèce de diadême ou de couronne faite de pluſieurs bandes de nacre de perle. Pour cela faire, ils commençoient par détacher la mere perle

de la coquille, & après l'avoir polie des deux côtés, ils la fendoient avec un caillou par piéces de ſix à huit lignes de long, ſur deux ou trois de large. Ils les perçoient à chaque extrémité, pour pouvoir leur faire prendre une figure circulaire proportionnée au contour de la tête, après quoi ils y attachoient les petites bandes de nacre, leſquelles pendoient de tous côtés. Les Edues méridionaux portoient anciennement cette eſpèce de diadême, avec cette différence qu'ils emploioient pour les faire des petits coquillages blancs & ronds approchant des perles, ce qui formoient un fort beau coup-d'œil. C'eſt-là probablement ce qui a cauſé l'erreur de François Drake, qui, au rapport du Père Eſquerer, s'imagina que les Indiens lui avoient offert la couronne & le ſceptre de la Californie.

Quoique les femmes, ſuivant le rapport du Père Ferdinand Conzague, allaſſent nues dans quelques cantons, & que cette coutume eût prévalu dans la baie de Los Angeles, entre la dernière Miſſion de Saint-Ignace & le Rio Colorado, elles ne laiſſoient pas que d'ob-

ſerver cette bienſéance, qui eſt ſi néceſſaire pour la conſervation de leur vertu, au point qu'il n'y avoit aucune de leurs filles qui ne fût couverte. Lors de l'établiſſement de la garniſon de Loretto, elles parurent fort ſcandaliſées de voir la nudité des filles des ſoldats Eſpagnols. Celles qui obſervoient le plus de décence dans leur habillement, étoient les femmes des Edues, qui habitent dans les environs du cap de Saint-Lucas. Il croît dans ce diſtrict une eſpèce de palmier différent de celui qui porte la date. C'eſt de lui que les Indiennes tirent la matière dont elles ont beſoin pour faire leurs jupes. Elles battent ſes feuilles, comme nous faiſons le lin, pour en ſéparer le fil, & quoiqu'il ſoit moins fin que celui du lin ordinaire, il eſt du moins plus ſouple & plus doux que celui du chanvre. Leur habillement eſt compoſé de trois piéces, dont deux forment une jupe qui leur deſcend de la ceinture juſqu'aux pieds, & la troiſiéme, une eſpèce de mantelet qui leur couvre les épaules & le reſte du corps. Ces piéces ne ſont point tiſſues, mais les fils ſont attachés

chés par le haut, & tombent le long du corps en forme de franges épaiſſes & ſerrées. Il eſt vrai qu'elles ſont une eſpèce de toile avec ce fil de palmier, mais elles ne s'en ſervent que pour en faire des ſacs à mettre leur utenſiles. Les femmes indiennes qui habitent dans les environs du cap de Saint-Lucas, laiſſent croître leurs cheveux, & les portent flotans ſur leurs épaules; mais leur coiſure eſt la même que celle des autres Californiennes. Elle conſiſte dans une eſpèce de réſeau fait avec le fil de palmier dont je viens de parler, & à ſon défaut, de mezcal & autres plantes ſemblables. Ces réſaux ſont ſi artiſtement faits, que les ſoldats de la garniſon ne font point difficulté de s'en ſervir. Elles font auſſi des colliers de nacre de perle, entremélée de petits coquillages, de morceaux de jonc, de perles & de noyaux de fruits, qui leur deſcendent juſqu'à la ceinture, de même que des braſſelets. Ce ſont là les inventions que l'amour de la parure & le deſir de plaire ont ſuggérées aux habitans groſſiers de ce coin du monde.

Les femmes des contrées ſeptentrio-

nales ſont habillées différemment & à moins de frais, n'étant couvertes que depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Elles portent pardevant une eſpèce de jupon fait de petits brins de joncs environ de la groſſeur d'un fil, qu'elles lient enſemble avec du fil de mezcal. Cette eſpèce de jupon, ſi tant eſt qu'on puiſſe lui donner ce nom, cache les parties que la pudeur défend de montrer, mais ne les garantit point des injures de l'air. Au défaut de jonc, elles ſe ſervent d'un tablier fait de fil de mezcal, mais dont la piéce de derrière eſt faite de peau de daim, ou de telle autre bête que leurs maris ont tuée. Il y a quelques endroits où elles ſe couvrent avec des mantelets de peau de loup marin, de lièvre, de renard, ou telle autre bête fauve. Une des plus grandes fêtes des Cochimies ſuivant le Père François-Marie Piccolo, étoit le jour auquel ils diſtribuoient annuellement ces peaux à leurs femmes. Toutes les chambrées voiſines ſe rendoient dans un endroit marqué, & y élevoient avec des buiſſons & des branches d'arbres un berceau ſpacieux, au devant duquel on pratiquoit une

carrière ſpacieuſe pour la courſe. Ils apportoient dans cet endroit les peaux de toutes les bêtes qu'ils avoient tuées dans le courant de l'année, & les étendoient par terre en guiſe de tapis. Il n'y avoit que les Caciques & les Chefs qui entraſſent dans le berceau, & le feſtin qui conſiſtoit en venaiſon, poiſſon & fruit, fini, ils s'enyvroient avec du cimarron ou tabac ſauvage. Un magicien, vêtu de ſes habits de cérémonie, ſe plaçoit à l'entrée du berceau, & faiſoit à haute voix l'éloge des chaſſeurs. Cependant les autres Indiens couroient çà & là comme de vrais fanatiques ſur les peaux, tandis que les femmes, qui aſſiſtoient à la cérémonie, chantoient & danſoient de toutes leurs forces. Cela continuoit juſqu'à ce que l'Orateur & les coureurs fuſſent hors d'haleine. Les Caciques ſortoient enſuite du berceau, diſtribuoient aux femmes les fourrures dont elles avoient beſoin pour ſe vêtir dans le courant de l'année, & cette diſtribution étoit célébrée par de nouvelles réjouiſſances. Cette fête étoit fondée ſur ce que ces pauvres femmes ne connoiſſoient

d'autre parure que la peau d'une bête fauve, quoiqu'elle suffit à peine pour couvrir leur nudité, autant que la modestie l'exige.

Les hommes de leur côté connoissoient si peu cette vertu, qu'ils regardoient les principes qui les obligeoient à se couvrir, comme ignominieux & deshonorans; & de-là vient que dans les différentes missions & les différens établissemens que l'on fit dans la Californie, les Indiens refusoient les vêtemens que les Religieux & les Soldats leur offroient, ou les jettoient ensuite comme inutiles. Ils avoient des habits une idée si différente du reste des hommes, qu'au rapport du Père Jean-Marie de Salva-Tierra, lorsqu'il leur proposa de se couvrir, du moins avec la bienséance que la pudeur exige, ils regardèrent sa proposition comme un affront, ne croyant point que leur nudité eût rien d'indécent. Voyoient-ils quelqu'un de leurs camarades vêtu, ils se mocquoient de lui, & éclatoient de rire, comme nous le ferions en voiant un singe en habit d'officier. Il rapporte à ce sujet une histoire assez divertissan-

te. Un Miſſionnaire nouvellement arrivé dans ſa miſſion, habilla deux petits enfans qu'il avoit pris chez lui pour leur apprendre la langue du pays, & pour ſervir dans la ſuite de cathécumènes. Il prit lui-même la peine de faire leurs habits, de les couper & de les coudre. La première fois qu'ils ſortirent, on les hua ſi fort, que ces pauvres enfans, honteux de ſe voir la riſée de leurs compatriotes, quittèrent leurs habits, & les pendirent à un arbre. Mais craignant de deſobliger le Père, & d'être réprimandés, ils trouvèrent l'expédient d'aller tout nuds pendant le jour lorſqu'ils alloient voir leur parens, & de reprendre leurs habits le ſoir, lorſqu'ils retournoient à la Miſſion.

Les maiſons des Californiens répondent à leurs habits. Celles qui compoſent leurs *rancherias*, ne ſont que de miſérables huttes conſtruites près des ruiſſeaux, qui ſont fort rares dans ce pays. Ils les tranſportent d'un lieu à un autre, auſſi ſouvent qu'ils ſont obligés de chercher leur ſubſiſtance. S'arrêtent-ils dans quelque endroit, ils ſe mettent ſous les arbres pour ſe garantir de

l'ardeur du ſoleil pendant le jour & de la froideur de la nuit, & des injures de l'air. Dans le fort de l'hiver, ils ſe logent dans des cavernes ſouterreines, qu'ils creuſent eux-mêmes, ou que la nature a pratiquées dans les montagnes. Les Indiens qui habitent dans les environs du cap de Saint-Lucas, conſtruiſent avec des branches d'arbres des huttes pareilles à celles de nos bergers, ce qu'ils ont vraiſemblablement appris des marins, qui ſont ſouvent obligés de mouiller près du cap. Dans d'autres cantons, leurs maiſons conſiſtent dans un petit eſpace quarré entourré d'une muraille de pierres ſéches d'un pied & demi de hauteur, lequel n'a d'autre couverture que le firmament, de manière que nos tombeaux paſſeroient chez eux pour des palais. Ces maiſons ſont ſi ſerrées, qu'ils ne peuvent s'étendre de leur long pour dormir, & qu'ils ſont obligés de s'accroupir. Il eſt vrai pourtant que dans leurs *Cabeceras*, quelques-uns, pour plaire aux Miſſionnaires, ont bâti des maiſons, ſi l'on peut les appeller ainſi, de briques crues couvertes de jonc;

mais peu y logent, & l'on ne peut les obliger à le faire, rien ne leur faisant plus de peine que de vivre à couvert; preuve évidente que la plus grande partie de ce qu'on appelle commodités de la vie, dépend purement du caprice, de l'exemple & de la coutume.

Il est vrai qu'ils n'ont pas besoin de grands appartemens pour mettre leurs meubles, ni les attirails d'une garderobe qui occupe chez nous la plus grande partie de nos maisons. Les Indiens ont si peu de meubles & si peu d'utensiles, que lorsqu'ils sont obligés de déménager, ils les portent tous sur leurs épaules. Ils consistent simplement en un bateau, un dard, un plat, une tasse faite comme le fond d'un grand chapeau, un os qui leur sert d'outil pour la creuser, un petit morceau de bois pourri pour allumer du feu, un filet de pite, dans lequel ils mettent leurs fruits & leurs semences, une espèce de bourse ou de poche attachée au bout d'une espèce de fourche, qu'ils portent sur leurs épaules, dans laquelle ils mettent leurs enfans, enfin dans un arc & des flèches, à quoi ceux qui se pi-

quent d'élégance ajoutent une coquille qui leur ſert de taſſe. Ceux qui vivent près des côtes, ont auſſi des filets pour la pêche. Voilà les meubles que portent les femmes lorſqu'elles paſſent d'un endroit dans un autre; les hommes ne portent que leurs arcs & leurs flèches, & ce qui en dépend, ſçavoir, des cailloux & des plumes pour les flèches, & des cordes pour les arcs. Pour ne rien perdre, & en même-tems pour n'être point incommodées dans leurs marches, elles ſe percent les oreilles, & y pendent un gros étui, où elles mettent tout ce qu'elles portent. Les hommes portent avec eux un petit morceau de bois pour allumer du feu, de même que leurs bâteaux, mais ce ſont les femmes qui ont ſoin de les radouber. Ces bateaux ſont faits d'écorce d'arbre, & les Européens ne peuvent ſe laſſer de les admirer, tant ils ſont artiſtement conſtruits. Ils s'en ſervent quelquefois pour y mettre de l'eau, & quelquefois pour faire rôtir leurs fruits & leurs grains; mais ils ſont obligés de les remuer ſans ceſſe, pour empêcher qu'ils ne ſe brûlent. Leurs taſſes, leurs coupes, leurs pots, leur ſervent également

pour boire & pour manger ; il n'eſt pas même juſqu'aux bonnets des femmes qui ne leur ſervent au même uſage. Il paroît étonnant qu'ils n'aient jamais ſongé à ſe ſervir de terre glaiſe pour fabriquer ces uteníiles, en la faiſant durcir au ſoleil ou au feu ; ils ne l'ont fait qu'après qu'on le leur a appris. Ce ſont les hommes qui font les filets pour pêcher, pour cueillir le fruit, pour porter les enfans, & même ceux dont les femmes ſe ſervent. Ils ſont ſi artiſtement faits, leurs couleurs ſont ſi variées, qu'il n'eſt pas pas aiſé de les décrire. Je puis aſſurer, dit le Père Taraval, que j'ai vu quantité de filets en Europe & dans la Nouvelle Eſpagne, mais qu'il n'y en a point qui ſoient comparables à ceux des Indiens pour la blancheur, le mélange des couleurs, la force & le travail, & la quantité de figures qu'ils repréſentent. Ils en ſont redevables à leurs femmes. Ce ſont elles qui filent le fil qu'elles tirent des plantes, parmi lequel il y en a d'une eſpèce plus groſſière, que les palmiers & les mezcales leur fourniſſent. Elles emploient le plus fin pour faire des réſeaux pour la tête, & elles le mêlent

pour tous les autres, de même que pour les ceintures ou filets dont se sert la nation de Loretto.

Les Edues ou Pericues méridionaux admettoient la pluralité des femmes. C'étoient elles qui pourvoyoient à la subsistance de la famille, & qui avoient soin d'apporter à leurs maris le plus de fruit qu'elles pouvoient pour les tenir en bonne humeur, & se les affectionner; car s'il arrivoit qu'ils en renvoyassent quelqu'une, personne ne vouloit s'en charger; de manière que plus un homme avoit de femmes, plus il étoit sûr d'être bien soigné, & c'est vraisemblablement ce qui a contribué à perpétuer cette coutume brutale. La nation de Loretto étoit plus modérée; leurs chefs n'avoient jamais plus de deux femmes, les autres se bornoient à une. L'adultère passoit chez eux pour un crime irrémissible, excepté dans deux occasions; sçavoir, dans leurs fêtes & dans leurs luttes, où le vainqueur avoit la permission de jouir de la femme de son antagoniste. Les Cochimies du nord n'ont jamais connu ces excès; & un Missionnaire, parlant de ce district,

dit, que nonobſtant la liberté, effrénée de ces Indiens, on ne connoît chez eux ni débauche, ni adultère, ce qu'il attribue à la vie miſérable qu'ils mènent dans les montagnes, & à la privation où ils ſont des commodités de la vie. La manière dont ſe négocioient les mariages chez la nation de Loretto, étoit de préſenter à la fille qu'on recherchoit une cruche appellée dans le langage du pays *olo*, faite de fil de mezcale; & ſi elle l'acceptoit, c'étoit une marque qu'elle conſentoit à épouſer celui qui lui faiſoit ce préſent. Elle lui en faiſoit un à ſon tour d'une coife de réſeau, & ces préſens réciproques confirmoient le mariage. Chez les autres nations, on le concluoit à la fin d'un bal, auquel l'amant invitoit toute ſa parenté; mais malgré la ſolemnité de ce contrat, le moindre prétexte ſuffiſoit pour l'annuller, même chez les nations parmi leſquelles la polygamie étoit défendue. C'étoit la coutume chez les Californiens, de même que chez les habitans du Bréſil, que les femmes auſſitôt après avoir accouché, fuſſent ſe baigner avec leurs enfans dans le pre-

mier ruiſſeau, allaſſent chercher du bois & du fruit dans les forets, & fiſſent toutes les autres fonctions du ménage, tandis que le mari reſtoit étendu de ſon long dans ſa cahutte, ou au pied d'un arbre, feignant d'etre malade, & cette farce continuoit pendant trois ou quatre jours. Il arrivoit ſouvent que les mères, qui n'avoient pas le moyen de nourrir leurs enfans, les détruiſoient; & ce fut pour faire ceſſer cette coutume barbare, que le Père Salva-Tierra ordonna qu'on donneroit double pitance aux nouvelles accouchées. C'étoit auſſi une coutume établie parmi eux, de même que parmi les Juifs, que la veuve épouſât le frère, ou le plus proche parent de ſon mari.

La récolte du Pirahava eſt chez eux ce qu'eſt chez nous la vendange, & ils la célèbrent avec les mêmes réjouiſſances. Le Père Salva-Tierra dit, que pendant les trois mois qu'elle dure, les Indiens ſont auſſi fous que les Européens pendant leur carnaval. Ils perdent le peu de raiſon qu'ils ont, & ſe livrent entièrement à la bonne chère, à la danſe, s'invitant réciproquement, & repré-

ſentant des farces & des comédies qui durent toute la nuit, & qui, toutes mauvaiſes qu'elles ſont, ne laiſſent pas de divertir extrêmement les ſpectateurs. On choiſit les acteurs ſelon leurs talens, & ils s'acquittent admirablement bien de leurs rôles. Leurs danſes, à ce que dit ce Religieux, ſont très-variées, & ils les exécutent avec autant d'agilité que de grâce. Nous célébrons la fête de la Noël avec autant de joie que de dévotion, en préſence de pluſieurs centaines de cathécumènes, & de plus de cent enfans qui exécutent leurs danſes. Elles diffèrent de celles des autres nations qui habitent l'autre côte, étant compoſées de plus de trente perſonnes qui repréſentent quelque partie eſſentielle de leur diſcipline militaire, de leur péche, de leurs voyages, de leur ſépulture, de leur chaſſe, de leur mariage, &c. Un enfant de trois ou quatre ans eſt auſſi flaté d'avoir bien joué ſon rôle, que pourroit l'être un jeune homme formé; ce qui eſt une particularité que nous n'avons pu nous empêcher d'admirer.

Comme l'exercice perfectionne pour

l'ordinaire les talens naturels, ils n'eſt pas étonnant que les Indiens excellent dans la danſe, vu qu'elle fait leur unique occupation en tems de paix. Ils danſent à leurs noces, après une bonne pêche, ou une bonne chaſſe, lorſqu'il leur naît un enfant, lorſqu'ils ont une recolte abondante, lorſqu'ils remportent quelque victoire ſur leurs ennemis, & dans telle autre occaſion ſemblable, ſans examiner ſi elle en vaut la peine ou non. Ils s'invitent réciproquement à ces fêtes, ils s'envoient même ſouvent des cartels, dans leſquels ils ſe défient à la lutte, au ſaut, à la courſe, à tirer de l'arc, à faire eſſai de leurs forces, & ces ſortes de divertiſſemens durent ſouvent des jours, des nuits, des ſemaines & des mois entiers en tems de paix. Mais ces ſortes de fêtes ſont ſouvent troublées par des guerres, des ſéditions, & des inimitiés qui s'élèvent parmi les nations & les *Rancherias*. Leur but dans ces ſortes d'émotions, n'eſt point d'acquérir de la réputation, ni d'étendre leurs limites, mais de ſe vanger des injures & des affronts qu'on leur a faits. Elles naiſſent auſſi quelque-

fois de cauſes plus eſſentielles, comme lorſqu'une *Rancheria* ou une nation va pêcher, chaſſer, ou cueillir du fruit dans un endroit dont la preſcription leur a aſſuré la jouiſſance. Leur vengeance ſe borne à commettre les mêmes hoſtilités, à cauſer le même dommage à l'aggreſſeur, où à ſon défaut à ſes parens & à ſes amis. La cauſe devient alors commune, & dans le cas où ils ne ſe ſentent pas aſſez forts pour livrer bataille à leurs ennemis, ils s'adreſſent à d'autres *Rancherias*, avec leſquelles ils ſont unis d'amitié. Ils déclarent la guerre avec grand bruit, ordonnant à tout le monde de ſe pourvoir de quantité de roſeaux & de cailloux; ils font même enſorte que cette déclaration parviennent aux oreilles de leurs ennemis, dans la vue de les effrayer & de les vaincre plus aiſément. Ils vont au combat en pouſſant un grand cri, & ſe mêlent ſans obſerver aucune diſcipline, ſe contentant de renforcer la première ligne, lorſque ceux qui la compoſent viennent à plier, ou par laſſitude ou faute d'armes. Leurs flèches ſont faites de roſeaux armés de cailloux; mais elles

ne ſont point empoiſonnées, ce que j'attribue bien moins à leur généroſité qu'au défaut de poiſon, le pays ne produiſant aucune herbe vénimeuſe. Dans le fort de la mêlée, ils ſe ſervent d'épées de bois dont la pointe eſt durcie au feu, & qui ne ſont pas de moins grande exécution que les nôtres. S'ils viennent à remporter la victoire, ils en ſont moins redevables à leur bonne conduite, à leur courage & à leur adreſſe, qu'au ſoin qu'ils ont de vaincre leur timidité naturelle, & d'abbattre le courage de leur ennemi. C'eſt ainſi que leurs querelles particulières dégénèrent en des guerres générales qui font périr quantité de perſonnes des deux partis, & qui ont détruit pluſieurs *Rancherias* dans les contrées méridionales. Celles de Loretto & du nord ne ſont point à l'abri de ces troubles, mais elles ne portent jamais leur vengeance à cet excès, ſurtout les dernières qui ont généralement plus d'eſprit & de ſentimens. Elles ſont auſſi plus douces & plus ſociables, moins opiniâtres & moins vindicatives que le reſte de leurs compatriotes.

SECTION VII.

SECTION VII.

De la Religion des anciens Californiens.

IL n'y a point de ſujet plus intéreſſant, & qui demande à être traité avec plus d'attention & d'exactitude, que celui de la religion des anciens Californiens. On peut voir l'uſage que l'on peut faire de ces ſortes recherches dans le ſçavant Traité de la Démonſtration évangelique de M. Huet, dans lequel il rapporte avec une érudition étonnante les différentes ſectes anciennes & modernes qui ont eu cours chez toutes les nations du monde, pour rehauſſer par leur obſcurité, l'éclat de la Religion chrétienne. J'ajouterai encore qu'un portrait exact & fidèle des ténèbres dans leſquelles ces Indiens ſont plongés, ſervira d'autant mieux à faire ſentir la grandeur de la bonté divine, laquelle paroît dans le ſoin qu'elle a eu de les attirer dans le giron de l'Egliſe, & de les conduire dans la voie du ſalut, en les tirant de l'ignorance où ils

étoient de la religion, laquelle étoit accompagnée de quantité de maux temporels. Le lecteur sera encore par là en état de comparer ces relations avec celles qu'on a déja données des religions & des sectes, non seulement des Mexicains, des Péruviens, & des autres peuples de l'Amérique, mais encore de la plupart des nations Asiatiques, telles que les Japonois, les Chinois, les Tartares, les Coréens, les Manchées, les habitans de Kamschatka & de Jacukt. C'est-là cependant un sujet sur lequel on ne peut se promettre de satisfaire entièrement le lecteur, & qui, quelque attention qu'on y donne, restera toujours exposé à quantité de doutes & d'incertitudes.

Toutes les relations conviennent qu'on n'a trouvé jusqu'ici aucune trace d'idolâtrie chez les Californiens. Ils ne rendoient aucun hommage aux créatures, ils n'avoient aucune idole, ni aucune image de fausses divinités qui fussent les objets de leur culte. Ils ne connoissoient rien de pareil, ni fêtes, ni prières, ni vœux, ni expiations, ils ne s'adressoient ni en public ni en par-

ticulier à la Divinité, dont ils n'avoient aucune idée ; en un mot, ils ne différoient en rien à cet égard des Indiens qui habitent la côte opposée de Cinaloa, chez qui, au rapport du Père Rivas, on ne trouvoit aucun culte, ni la moindre trace de religion. On leur attribue cependant certains dogmes, qui ont de quoi surprendre le lecteur. Ils avoient non seulement une idée de l'unité & de la nature de Dieu, en tant que pur esprit, comme aussi des êtres spirituels, mais encore quelques foibles lueurs de la Trinité, de la génération éternelle du Verbe, & quantité d'autres articles de la Religion Chrétienne, mêlés de quantité d'absurdités. Ils avoient là-dessus des idées si claires, que quelques Missionnaires n'ont pu s'empêcher de croire qu'ils étoient originairement descendus de quelque peuple Chrétien. Il est vrai que toutes ces nations ne s'accordoient point unanimement sur ces articles ; & pour que le lecteur puisse s'en former une idée nette, je vais rapporter ici à la lettre quelques fragmens des relations que j'ai en main.

Voici ce qu'un Miſſionnaire dit de la religion des Edues ou Péricues méridionaux. Il y a, diſent-ils, dans le ciel un Maître extrêmement puiſſant, appellé *Niparaya*, qui a créé le ciel & la terre, qui pourvoit à la ſubſiſtance de toutes les créatures, qui a créé les arbres & tout ce que nous voyons, & qui fait tout ce que bon lui ſemble. Nous ne pouvons le voir, parce qu'il n'a point un corps ſemblable au nôtre. Ce *Niparaya* a une femme appellée *Anayicoyondi*, & quoiqu'il n'en uſe point, parce qu'il n'eſt point corporel, il n'a pas laſſé que d'en avoir trois fils. L'un s'appelle *Quaayayp*, c'eſt-à dire, homme; & *Anaycoyondi* en accoucha dans les montagnes d'*Acaragui*, ou, ſelon d'autres, ſur certaines montagnes rouges qui ſe trouvent ſur la route de San-Jago de Los Coras, qu'ils appellent *Cunimmici*. *Quaayayp* établit ſa demeure avec les Indiens méridionaux, à deſſein de les inſtruire. Il étoit très-puiſſant, & avoit grand nombre de gens à ſa ſuite, qu'il amena avec lui ſur la terre. A la fin les Indiens le tuèrent par animoſité, & lui mirent une

couronne d'épine sur la tête. Il est mort jusqu'aujourd'hui, mais il conserve toute sa beauté, la corruption n'ayant point eu de prise sur lui. Il rend continuellement du sang, il ne parle point; parce qu'il est mort, mais il a une chouette qui lui parle. Ils disent encore que le ciel est infiniment plus peuplé que la terre, & qu'il y eut autrefois de grandes guerres parmi les hommes qui l'habitent. Qu'une personne très-puissante, que quelques Sçavans appellent *Wac*, & d'autres *Tuparan*, se révolta contre *Niparaya*, & osa lui livrer bataille à la tête du parti qu'il avoit formé; mais qu'ayant été totalement défait, *Niparaya* dépouilla *Wac* ou *Tuparan* de toute sa puissance, lui ota ses Pytahayas & ses autres provisions, le chassa du ciel, & le confina avec ses adhérens dans une grande caverne souterreine, qu'il donna en garde aux baleines, pour les empêcher de sortir. Ils ajoutent que *Niparaya* n'aime pas que les hommes se battent, & que ceux qui meurent d'un coup de flèche ou d'épée, ne vont point au ciel. Qu'au contraire *Wac-Tuparan* aime à voir tous les hommes

en guerre les uns contre les autres ; parce que tous ceux qui ſont tués dans la bataille, vont dans ſa caverne. Il y a deux partis chez les Indiens. Ceux qui ſuivent *Niparaya* ſont ſenſés, prudens, dociles, faciles à convaincre, & écoutent volontiers les vérités chrétiennes, lorſqu'on leur fait voir le rapport qu'elles ont avec leurs dogmes. Il n'en eſt pas de même des ſectateurs de *Wac-Tuparan*. Ce ſont des gens méchans, adonnés à la magie, dont le nombre malheureuſement n'eſt que trop grand. Ils ont pluſieurs opinions particulières & tout-à-fait abſurdes ; entr'autres, que les étoiles ſont des morceaux de métal enflammé, que la lune a été créée par *Cucunumic*, les étoiles par *Purutabui*, &c. Tels ſont les dogmes des *Edues* & des *Péricues*. A l'égard de ceux de la nation de Loretto, qui eſt un aſſemblage de Laymones, de Monquies, de Vehities & de Guacures, qui vivent, comme j'ai dit, dans le milieu de la Californie, les voici tels qu'ils ſont rapportés dans le fragment ſuivant. Ils n'ont dans leur langue aucun mot pour ſignifier le ciel, & ils le diſtin-

guent par le nom nom général *Notu*, qui ſignifie haut, élevé. Ils diſent que le Chef des eſprits qu'ils appellent *Gumongo*, fait ſa demeure dans la partie ſeptentrionale du ciel, d'où il envoie aux hommes la peſte & les maladies. Que dans les premiers tems, il envoia ſur la terre un autre eſprit, qu'ils appellent *Guyiaguai*, lequel ne fut pas plutôt arrivé qu'ils commença à ſemer des pitahayas, (c'eſt le fruit dont on fait le plus d'uſage dans la Californie) qu'il fit des criques le long de la côte du golfe, & qu'étant arrivé à une groſſe pierre qui ſe trouve dans celle qui eſt auprès de Loretto, appellée par les Eſpagnols Puerto-Eſcondido, il s'y arrêta quelque tems. Que les autres eſprits inférieurs qui lui étoient ſoumis, lui apportoient à manger des pitahayas, & des poiſſons qu'ils prenoient dans la crique. Que *Guyiaguai* s'occupoit à faire des habits pour ſes prêtres, qu'ils appellent dans leur langue *Dicuinochos*, des cuirs qu'ils lui offroient. Qu'au bout de quelque tems, *Guyiaguai* continua ſa viſite, ſemant des pitahayas, & faiſant des criques le long de la côte

de Loretto, & que pour en conſerver la mémoire, il laiſſa une table peinte, dont les *Dieuinochos* ou prêtres ſe ſervoient dans leurs feſtins. Ils ajoutent que le ſoleil, la lune & les étoiles du matin & du ſoir, ſont des hommes & des femmes qui ſe plongent tous les ſoirs dans l'océan occidental, & qui reparoiſſent tous les matins du côté de l'orient, après l'avoir traverſé à la nage: que les autres étoiles ſont des lumières produites dans le ciel par cet eſprit viſiteur, & ceux qui l'accompagnent; & que quoiqu'elles s'éteignent en traverſant la mer, il revient les allumer du côté de l'orient. Il ſeroit ennuyeux d'entrer dans un plus long détail de ces abſurdités, dont des Prêtres ſtupides ou mal intentionnés ont imbu ce malheureux peuple.

La nation des Cochimies eſt non-ſeulement la plus nombreuſe & la plus étendue, mais encore la plus ſpirituelle, la moins brutale & la moins extravagante dans ſes dogmes. Les peuples qui la compoſent ſont extrêmement civils & exacts obſervateurs de leur parole. Ils croient, dit un Miſſionnaire, qu'il

qu'il y a dans le ciel un Dieu, dont le nom dans leur langue ſignifie, *celui qui eſt vivant*; qui ſans être marié, a eu un fils auquel ils donnent deux noms, dont l'un ſignifie la fin ou la *perfection de la terre*, & l'autre, *le léger*. Il y en a, diſent-ils, un autre dont le nom eſt, *celui qui fait les dieux*; & quoiqu'ils donnent ce nom à tous les trois, cependant lorſqu'on leur demande combien il y a de Dieux, ils répondent qu'il n'y en a qu'un, qui a créé le ciel & la terre, les animaux, les arbres, les fruits, de même que l'homme & la femme. Ils ont auſſi quelque notion des mauvais eſprits, & ils diſent que le grand Dieu, ſçavoir, celui qui eſt vivant, créa certains êtres inviſibles, leſquels ſe révoltèrent contre lui, & qui ſont ſes ennemis, auſſi bien que ceux des hommes: ils leur donnent les noms de menteurs, de fourbes & de ſéducteurs. Ils ajoutent que lorſque les hommes meurent, ces eſprits ont ſoin de les enterrer, pour qu'ils ne voient point le Dieu vivant. Ce ſont là, entr'autres, les dogmes des Cochimies, que je voudrois pouvoir rapporter au long, per-

suadé que je suis que les Indiens convertis ne prétendent point en imposer aux Missionnaires, lorsqu'ils leur disent qu'avant leur conversion, ils avoient à peu près les mêmes opinions qu'on vient de voir. Je voudrois aussi pouvoir rapporter les mêmes mots dont ils se servent & dans leur vraie signification, afin qu'on pût juger s'il est contre la vraisemblance que la tempête ou tel autre accident ait jetté sur les côtes de la Californie, quelques Européens ou habitans des Philippines, dont il ne reste plus aucun souvenir chez les Indiens, lesquels se trouvant parmi des barbares, ayent taché de les instruire des mystères de la Religion Chrétienne, qu'ils ont défiguré par succession de tems, jusqu'à l'arrivée des Missionnaires. Il y a plus de deux cens ans que les Européens connoissent les côtes de la Californie; les habitans du Mexique ont passé de la côte occidentale de la Nouvelle-Espagne dans son golfe pour y pêcher des perles; & d'autres se sont rendus sur le côte occidentale par la mer du Sud. Il peut donc se faire que plusieurs accidens, tel que la crainte

du châtiment, un renverſement de fortune, ayent obligé quelques-uns d'entr'eux à s'établir chez les Indiens. On ſçait que quelques vaiſſeaux ont laiſſé des mulâtres & des Métis au cap Saint-Lucas. Le Père Jean de Torquemada rapporte que les Californiens ne témoignèrent aucune ſurpriſe, lorſqu'ils virent des Nègres, vu qu'il y en avoit chez eux, qui deſcendoient de ceux qu'un vaiſſeau des Philippines y avoit laiſſé. Il rapporte encore l'aventure du Pilote Morera, lequel ayant été laiſſé à terre près du cap Mendozino, par François Drake, arriva quelques années après chez la garniſon de Sombrerète. Les anciennes relations ſont remplies de pareils faits ; & pas plus loin qu'en 1741, les Ruſſes furent obligés de laiſſer ſur la même côte de l'Amérique, & dans un endroit plus éloigné, une partie de l'équipage d'un vaiſſeau qu'ils avoient envoyé à la découverte. *

Tout cela donne lieu de croire que quelques Européens, à qui le même

* Voy. *Part. IV. Append.* 7. *de cet Ouvrage.*

malheur étoit arrivé, n'ont pas été assez heureux que d'arriver dans un lieu habité par des Européens ; & qu'après avoir longtems erré sur la côte parmi ces peuples barbares, ils ont été contraints de passer le reste de leurs jours avec eux. En effet, quelle autorité n'a pas un Européen un peu éclairé, parmi des peuples aussi stupides ! mais en attendant que je puisse produire des faits suffisans pour éclaircir ces points, je vais passer à d'autres matières moins douteuses & moins incertaines.

Leurs Edues ou Prêtres étoient tels qu'on pouvoit l'attendre de cette ombre ou imitation de religion. Ces Edues s'appelloient du nom de leurs deux sectes, *Tuparan* & *Niparaya* : ceux de Loretto les appelloient *Dicuinochos*, & les Cochimies, Vamas ou Guasmas. On les appelle souvent dans les relations *magiciens* ou *sorciers*, & c'est aussi par ces noms que je les distinguerai dans la suite. On ne doit cependant pas croire que ces pauvres gens eussent aucun commerce avec les esprits apostats, ni qu'ils reçussent d'eux aucune instruction, quoiqu'ils le prétendissent,

& qu'ils vinſſent à bout de le perſuader, non ſeulement aux Indiens, mais encore aux Européens. Perſonne n'ignore la ſotte crédulité que les Européens ont eue autrefois pour les oracles du paganiſme. Les Miſſionnaires les plus clairvoians aſſurent, d'après des preuves claires & convaincantes, que c'étoient des impoſteurs & des fourbes, qui prétendoient avoir commerce avec ces eſprits, dont on a vu que les Californiens croyoient l'exiſtence, ou même avec le démon, pour ſe faire reſpecter du ſimple peuple, emploiant pour cet effet quantité de geſtes, de cérémonies & de rites myſtérieux. L'intérêt ſeul les guidoit, les Indiens s'imaginant qu'il ſuffiroit pour réuſſir dans leurs entrepriſes, ou pour éviter les malheurs dont ils étoient menacés, de leur donner les prémices de leurs fruits, de même que l'élite du poiſſon & du gibier qu'ils prenoient à la pêche ou à la chaſſe. C'étoit-là un principe que les magiciens avoient ſoin de leur inculquer, les menaçant de maladies, de malheurs, de famine, au cas qu'ils y manquaſſent, & leur promettant au

contraire toute ſorte d'affluence & de proſpérité, s'ils étoient aſſez ſimples pour leur donner ce qu'ils demandoient. Car ils ſe vantoient d'avoir le ſçavoir & la puiſſance néceſſaires pour accomplir leurs promeſſes, au moyen de l'amitié & du commerce qu'ils entretenoient avec les eſprits inviſibles. Ce qui augmentoit encore leur autorité, étoit qu'ils étoient les ſeuls Médecins dont ils puſſent eſpérer du ſoulagement dans leurs maladies & leurs infirmités; & quels que fuſſent leurs remèdes, ils les adminiſtroient toujours avec beaucoup d'oſtentation & de cérémonie. En voici un entr'autres, dont l'effet fortuit contribuoit beaucoup à augmenter la réputation du Médecin. Ils appliquoient ſur la partie malade le *chacuaco*, ou un tube fait d'une pierre noire & fort dure, auquel ils appliquoient la bouche, ſuçant, ou ſoufflant dedans le plus fort qu'ils pouvoient pour attirer la maladie au dehors & la diſſiper. Ils rempliſſoient quelquefois ce tube de *cimarron* ou de tabac ſauvage allumé, ſelon l'exigence des cas, & ſouvent ils guériſſoient

à l'aide de ce caustique, sans qu'il fût besoin d'emploier d'autre remède. Ces Magiciens usoient encore de diverses supercheries, & s'arrogeoient un pouvoir illimité, & il ne leur étoit pas difficile d'en imposer à un peuple, dont la timidité & la superstition alloient de pair avec sa stupidité & son ignorance.

Les Indiens de la nation de Loretto avoient des écoles & des Professeurs publics qui instruisoient la jeunesse des opinions dont je viens de parler, & d'autres puérilités semblables, qu'il leur recommandoient comme des vérités de la dernière importance. Ils les menoient dans des cavernes & autres lieux & solitaires éloignés des forêts, où ils leur montroient à former certaines figures sur des tablettes; & lorsqu'ils sçavoient les faire, ils leur en montroient d'autres plus composées, à l'imitation de ce qu'on pratique dans nos écoles d'écriture. On fut plusieurs années à découvrir ce secret; mais le P. Jean-Marie de Salva-Tierra s'étant apperçu que tous les enfans de la garnison de Loretto disparoissoient vers le tems de la récolte des pitahayas, il en

engagea un à le lui révéler, non sans uſer d'artifice; car malgré la ſtupidité dans laquelle on les élève, ils ſçavent parfaitement l'art de diſſimuler, & il n'eſt pas aiſé de leur faire dire ce qu'ils ont réſolu de taire.

Mais l'autorité des Prêtres Californiens ne ſe manifeſte dans aucune occaſion avec plus d'éclat, que dans les fêtes publiques que célébroit la nation entière, ou une ſeule *rancheria*, ou une famille particulière. Ils n'ont aucun ſacrifice, ni aucune autre cérémonie par où l'on puiſſe juger qu'ils adorent les divinités, ou ces eſprits dons ils ont une idée confuſe; tout ſe réduit chez eux à manger, boire, danſer, cauſer & rire. Cependant la préſence de leurs prêtres ſanctifie ces fêtes, & les leur fait regarder comme des ſolemnités religieuſes; en effet ils y jouent le principal rôle, ſe revêtant de leur habit de cérémonie, dont ils ne ſe ſervent que dans des occaſions extraordinaires. Cet habit conſiſte dans une longue tunique, qui les couvre depuis la tête juſqu'aux pieds, & qui eſt entièrement faite de cheveux d'hom-

me. Ils ont ſur la tête un panache de plumes de faucon, & portent à la main un grand éventail fait des plus groſſes plumes. Au défaut de ces plumes, les Edues méridionaux ornent, ou plutôt défigurent leur tête avec des queues de bêtes fauves, auxquelles les Cochimies ajoutent deux nerfs de la jambe de ces mêmes animaux, dont l'un leur ſert de collier, & l'autre de ceinture. Pour rendre cet habillement encore plus ridicule, ils ſe peignent le corps de rouge, de noir & autres couleurs ſemblables, par où le lecteur peut aiſément juger de leur figure. Ces Prêtres ouvrent la fête par fumer le *chacuaco*, ce qu'ils continuent de faire juſqu'à ce que la fumée du tabac les ait enivrés, & rendus furieux. Dans cet état, ils ſe mettent à prêcher ſur leurs dogmes, & cela avec des geſtes & un ton de voix qui inſpirent la terreur. Ils ſe diſent inſpirés par les eſprits que la nation reconnoît, & lui annoncent en leur nom tout ce que le caprice ou l'intérêt leur ſuggère. Pour donner plus de poids à leur miſſion, ils prétendent tantôt être ces mêmes eſprits auxquels

ils croient, tantôt avoir été dans le ciel pour converser avec eux, & pour prouver ce qu'ils avancent, ils montrent la chair d'une bête fauve, un morceau de peau, ou une plante avec laquelle ils disent pouvoir faire mourir qui bon leur semble. Ils portent ordinairement avec eux certaines petites tablettes de bois de Mesquite, ou d'un autre bois dur appelé ongle de chat (*Uña de Gato*), parfaitement bien ouvrées, sur lesquelles sont peintes plusieurs figures grotesques, qu'ils assurent avoir été copiées d'après celles que l'Esprit visiteur leur a laissées en s'en retournant au ciel; lesquelles sont les mêmes que les Professeurs de Loretto enseignoient aux enfans à tracer dans leurs écoles. Pendant que ces fanatiques prêchent, les autres se livrent à la danse & à la bonne chère, & après s'être bien repus & s'être bien échauffés à danser, les hommes & les femmes se mêlent ensemble, & satisfont leurs appétits brutaux, sans égard pour la raison, la pudeur, ni la modestie.

Ces sortes de fetes n'étoient point d'obligation, & ils les célébroient sou-

vent ſans aucun motif. Il n'en étoit pas de même de celles qu'ils célébroient dans le tems de la récolte des pitahayas, après une victoire, lors de la diſtribution du poiſſon & des peaux de bêtes fauves. Ces dernières étoient d'une néceſſité indiſpenſable, auſſi ne négligeoient-ils rien pour les rendre plus ſolemnelles. Mais la plus célèbre de toutes leurs fêtes étoit celle qu'ils célébroient, lorſqu'ils perçoient le nez & les oreilles à leurs enfans. Les hommes & les femmes s'y rendoient de toutes parts, les deux ſexes étant dans l'uſage de porter des pendans de perles à leurs nez & à leurs oreilles. Comme cette opération ne pouvoit ſe faire ſans que les enfans criaſſent, les parens, pour étouffer la ſympathie que leurs cris excitoient en eux, avoient ſoin de crier encore plus fort qu'eux. Leurs Prêtres ou leurs impoſteurs ne manquoient pas dans cette occaſion de ſe prévaloir de l'autorité qu'ils avoient ſur ces pauvres Indiens, louant le courage & la bravoure des uns, taxant les autres de poltrons & de lâches, ſelon que le leur dictoient leurs paſſions par-

ticulières, leur enjoignant même certaines pénitences dont la plus ordinaire étoit le jeûne & l'abstinence, leur ordonnant de ne point manger pendant un certain tems de tel ou tel fruit, poisson ou gibier. Quelquefois la sentence s'étendoit sur une *rancheria* entière, & alors il falloit qu'ils jeûnassent alternativement, ou que chacun s'abstînt de certains mets particuliers, de manière que le jeûne devenoit général. Ce n'étoit pas-là le seul châtiment qu'il leur infligeoient. Ils leur ordonnoient encore de pratiquer des chemins sur les plus hautes montagnes, pour que l'esprit visiteur descendit plus à son aise, comme aussi de former des tas de pierres de distance en distance, pour qu'il pût se reposer. Mais ce qu'on ne peut lire sans horreur, est que ces imposteurs inhumains leur ordonnoient quelquefois de se jetter dans des précipices; & quoiqu'ils ne pussent le faire sans se mettre en pièces, tel étoit cependant l'aveuglement de ces pauvres créatures, que leurs ordres étoient presque toujours exécutés, ou de gré ou de force. In-

dépendamment de ce que je viens de dire, il n'y avoit rien que ces Magiciens ne missent à contribution, au moyen de deux sortes de tributs ; & on les payoit avec la plus exacte ponctualité : il levoient le premier sur l'élite de leurs fruits, de leur chasse & de leur pêche. Le second, sur leurs cheveux, dont ils faisoient leurs habits de cérémonie, qu'ils commettoient en garde à un particulier, qui les enfermoit dans un lieu à part. Les enfans payoient ce tribut, en reconnoissance de l'instruction qu'ils leur donnoient ; les adultes qui avoient été malades, & qui guérissoient, pour les dédommager des soins qu'ils avoient d'eux, & lorsqu'ils venoient de mourir, pour les engager à ne point les oublier ; car les prêtres n'abandonnent jamais les Californiens; au contraire ils redoublent alors leurs soins, & les étendent même sur toute la rancheria ; mais lorsque la maladie empire au point que les herbes, les sucs, le *chicuaco*, & la *cimarron* ou tabac sauvage ne produisent plus aucun effet, ils assemblent tous les parens du malade, pour lui rendre la mort plus

amère, & la lui faire savourer à long trait. En premier lieu, si le malade a une fille ou une sœur, elles lui coupent le petit doigt de la main droite, se persuadant que le sang qu'il répand sauve le malade, ou du moins dissipe le chagrin que la famille auroit de sa mort, quoique dans le fond, cette opération ne serve qu'à l'augmenter. Viennent ensuite les visites de tous ceux qui composent la *rancheria*, lesquels, après lui avoir parlé, & voyant qu'il n'y a plus rien à espérer, poussent des hurlemens affreux, se couvrant le visage de leurs mains, ou de leurs cheveux, & se partageant par bandes, réitèrent cette cérémonie à plusieurs reprises, & cela en présence du mourant. Les femmes augmentent la confusion par les cris passionnés & les exclamations qu'elles jettent, exaltant le mérite & les bonnes qualités du malade, pour émouvoir la compassion des assistans. Ces hurlemens finis, le malade prie la compagnie de le sucer & de le souffler de la même manière que l'ont fait les Médecins, & chacun s'empresse de lui rendre ce dernier office, soufflant d'a-

bord ſur la partie affectée, & enſuite ſur tous les organes des ſens, le plus fortement qu'il peut, le malade jugeant de ſon affection par la force qu'il emploie, ou par les cris qu'il jette. Cependant les Médecins fourrent leurs mains dans la bouche du malade, pour lui arracher, diſent-ils, la mort par force; les femmes continuent de crier, & lui donnent quantité de coups pour le réveiller, tant qu'enfin le malade expire. Il n'eſt par plutôt mort, qu'on ſe diſpoſe à l'enterrer ou à le bruler (c'eſt pour eux la même choſe) dans un lieu convenable. Ils procédent auſſitôt à ſes funérailles ſans diſcontinuer de crier, & elles n'ont rien de particulier, ſinon qu'ils enterrent ou brûlent avec lui tous les utenſiles qui ont été à ſon uſage. Ils ſe mettent ſi peu en peine de s'aſſurer s'il eſt mort ou non, que le Père Salva-Tierra étant un jour auprès de Saint-Juan de Londo, & y entendant leurs lamentations & voiant le feu, accourut ſur la place, au moment même qu'ils venoient de jetter dans le feu un homme qui donnoit encore des ſignes de vie. Il le

retira sur le champ, & le guérit au bout de quelque tems, leur reprochant leur barbarie & leur inconsidération.

Voilà en peu de mots quelle étoit la religion des anciens Californiens. Elle étoit un peu différente dans les îles que forme le canal de Sainte-Barbe sur la côte occidentale, laquelle fut découverte par le Général Viscaino, de même que dans d'autres plus petites qui sont dans le voisinage, où le Père Taraval se rendit en 1738, & qu'il appella les Iles-des-Douleurs (*de Los Dolores*). Voici ce que l'Auteur en dit. Le Père Torquemada, parlant de l'île de Sainte-Catherine, rapporte ce qui suit. Il y a dans cette île plusieurs *rancherias* ou communautés, parmi lesquelles est un temple avec une grande cour de niveau, où ils font leurs sacrifices. Dans une autre où est l'autel, on trouve une grande enceinte circulaire, fermée d'une clôture faite de plumes de différens oiseaux, que je jugeai être celles de ceux qu'ils sacrifioient. Il y avoit au milieu une idole barbouillée de différentes couleurs,

leurs, laquelle repreſentoit quelque démon, ſelon la coutume des Indiens de la Nouvelle-Eſpagne, & qui tenoit dans ſa main la figure du ſoleil & de la lune. Les ſoldats trouvèrent dans cette enceinte deux corbeaux plus gros qu'à l'ordinaire, leſquels s'enfuirent à leur aſpect, & furent ſe percher ſur des rochers qui ſont dans le voiſinage. Ils les tuèrent à coups de fuſil, ce qui chagrina beaucoup l'Indien qui leur ſervoit de guide. J'appris qu'ils croyoient que le démon leur parloit par l'entremiſe de ces corbeaux, & que c'étoit la raiſon pour laquelle ils avoient tant de vénération pour eux. Quelque tems après, un Religieux qui alloit dans ce canton, vit ſur la côte quelques femmes Indiennes qui lavoient du poiſſon pour l'apprêter enſuite pour leurs familles, & qui ſe le laiſſoient enlever par les corbeaux, ſans oſer dire une ſeule parole, ni les chaſſer! Les Californiens ne pouvoient voir ſans horreur que les Eſpagnols tuaſſent ces oiſeaux reſpectables. Le Père Taraval, dans la relation manuſcrite du voyage & des découvertes qu'il fit en

1732, dit de l'île de la Trinité, que ſon Gouverneur étoit Prêtre, c'eſt-à-dire, ſorcier ou magicien, & avoit ſous lui pluſieurs prêtres qui lui étoient ſubordonnés ; de ſorte que chaque Communauté avoit ſon Officier civil & ſpirituel. Leur coîfure étoit ſi groteſque, qu'on ne pouvoit la voir ſans pitié & ſans rire. Voici quel étoit leur décalogue. Qu'ils ne mangeroient rien de leur première chaſſe, ni de leur première pêche, ſous peine d'être déclarés incapables de pêcher & de chaſſer dorénavant. 2. Qu'ils ne mangeroient point de certains poiſſons, 3. Non plus que certaines parties de gibier qui étoient les meilleures & les plus graſſes, diſant que cette graiſſe étoit celle des vieillards décédés, & que ceux qui la mangeoient, vieilliſſoient en peu de tems. Par ce moyen, les meilleurs morceaux étoient pour les Magiciens, leſquels étant la plûpart fort vieux, n'avoient rien à craindre ſur cet article. 4. Qu'ils ne cueilleroient point certains fruits, & ne pêcheroient point certains poiſſons (c'étoient les meilleurs) de crainte qu'ils ne nuiſiſſent à

leur santé ; mais les vieillards pouvoient en manger impunément. 5. Que s'ils prenoient quelque cerf ou quelque poisson d'une grosseur extraordinaire, ils ne le mangeroient point, & en feroient présent aux magiciens 6. Qu'ils ne regarderoient point les Pleïades, la vuede ces étoiles étant capable d'attirer sur eux toutes sortes de malheurs & de calamités. 7. Ni vers les îles du nord, sous peine de tomber malades & de mourir sans remèdes. 8. Qu'ils conserveroient le souvenir de leurs ancêtres, & célébreroient des fêtes en leur honneur. 9. Que dans les tems chauds, ils salueroient le soleil, lequel feroit prospérer leurs entreprises, & ne les incommoderoit ni à la chasse, ni à la pêche. 10. Qu'ils croiroient à leurs magiciens. Mais il s'en falloit beaucoup qu'ils le fissent ; & ils n'étoient pas plutôt de retour à la mission, qu'ils se mocquoient de ces absurdités. Leurs dogmes, répondoient à ces préceptes. Le démon, étoit leur principale divinité, & ils célébroient plusieurs fêtes en son honneur. Ce qui les portoit à le faire, étoit que les sor-

ciers leur avoient dit que c'étoit lui à qui ils étoient redevables des enfans qu'ils avoient & qu'ils pourroient avoir par la suite. Leur divinité exigeoit absolument ces fêtes. Ils en célébroient d'autres en l'honneur de leurs ancêtres, auxquels ils donnoient les mêmes noms qu'aux démons. Voici quelle étoit la force de cette apothéose ou canonisation. Ils représentoient le héros de la solemnité par plusieurs branches d'arbres, placées sur une éminence ; ils dansoient autour, & la canonisation étoit faite.

Leurs habits pontificaux dans ces sortes d'occasions, consistoient en une perruque aussi longue qu'un manteau d'Abbé, faite des cheveux des malades qu'ils avoient guéris; un collier fait d'un nerf de la jambe d'une bête fauve, & une ceinture de même. Ils portoient à la main un grand éventail de plumes de diverses couleurs, & un tube de pierre, pour sucer les malades, de la manière que j'ai dit ci-dessus. Toutes ces particularités, à l'exception des cheveux & du tube, différens entièrement des rits des Californiens

que j'ai décrits, & j'omets quantité d'autres choſes qui leur ſont communes.

Quoique les îles & les contrées dont il s'agit dans ces relations, aient peu de commerce entr'elles, elles ſont cependant à la vue les unes des autres; & cela étant, il eſt ſurprenant que ces peuples diffèrent ſi fort ſur un point auſſi eſſentiel que la Religion. C'eſt là cependant ce que diſent les relations que j'ai conſultées, & je ne les donne point pour des pièces d'une autorité inconteſtable.

Fin de la première Partie.

HISTOIRE
NATURELLE ET CIVILE
DE LA
CALIFORNIE.

SECONDE PARTIE

Hiſtoire de la Californie juſqu'à la première arrivée des Jéſuites.

SECTION I.

Premières relations de l'Océan Pacifique, ou de la Mer du Sud.

IL eſt étonnant que depuis tant de ſiècles que le monde exiſte, on n'ait pas mieux connu le globe que nous habitons, & qu'une partie des hommes

ait ignoré qu'il y en avoit d'autres qui faiſoient, comme eux, leur ſéjour ſur la terre. Le XVe. ſiècle eſt devenu fameux en Europe par le rétabliſſement des Arts & des Sciences, & ſurtout par la découverte du Nouveau-monde.

L'Eſpagne s'étant ſouſtraite à la domination des Maures, & les deux Royaumes de Caſtille & de Portugal ſe trouvant réunis, employèrent non ſeulement leurs armes victorieuſes dans l'Europe & dans l'Afrique, mais envoyèrent encore des flotes ſur l'océan, que l'on avoit tant redouté juſqu'alors. Les Indes orientales, dont les richeſſes faiſoient tant de bruit en Europe depuis l'antiquité la plus reculée, acquirent une nouvelle réputation dans ce ſiècle par le commerce qu'on y fit de ſes manufactures par la voie de Veniſe, de Gênes & de Florence. On commença à lire les anciens Géographes Grecs, les relations de Marc-Paul Venitien & des autres voyageurs, de même que celles de quelques nationaux qui vinrent en Europe, & on ajouta foi à leurs récits. Mais quoiqu'on eût des preuves plus ſolides de la richeſſe de ces contrées

trées dans les épices & les autres productions qu'on en apportoit, il étoit impossible aux Européens d'y commercer, & encore plus d'en faire la conquête, parce qu'ils en ignoroient le chemin par mer, de sorte qu'ils étoient obligés d'avoir recours aux Mahométans qui étoient les maîtres de tous les pays qui sont entre deux. Les Portugais, qui avec une hardiesse & une persévérance incroyables, étoient venus à bout de découvrir & de reconnoître la côte occidentale d'Afrique jusqu'en Guinée, & de-là jusqu'au cap de Bonne-Espérance, ne desespérèrent point de pénétrer par l'océan jusqu'aux Indes. Dans cette confiance, ils envoyèrent en 1487 plusieurs personnes par terre dans l'Orient, surtout chez le Prête-jean, qui passoit pour être Chrétien, & extrêmement puissant. Ils demandèrent même au Pape la concession de tous les pays qu'ils viendroient à découvrir dans l'océan, depuis le cap Boxador jusqu'aux Indes inclusivement.

Pendant que les Portugais étoient occupés à découvrir le chemin des In-

des par l'Orient, les Rois de Caſtille, qui s'étoient emparés de pluſieurs îles de l'ocean, & qui faiſoient valoir leurs prétentions ſur la Guinée, envoyèrent Chriſtophe Colomb pour découvrir de nouvelles terres vers l'occident, celui-ci leur ayant promis de trouver un chemin plus court aux Indes & aux îles des Epices. En effet, cet homme merveilleux, ſoit par la lecture des anciens Auteurs, ou par celle des écrits d'un Pilote dont on ignore le nom, découvrit ou conjectura qu'il devoit y avoir quelques contrées ou îles à l'occident des Canaries ou des Azores, mais ſans ſe douter que l'Inde fût auſſi éloigné des côtes d'Afrique & d'Eſpagne. Au contraire il conclut, d'après l'autorité des anciens Géographes & Philoſophes, que le globe terreſte eſt plus petit qu'il ne l'eſt effectivement; que le chemin d'Eſpagne à l'Inde n'étoit pas fort long, & qu'en le prenant, il arriveroit plutôt à Cathai & à l'île de Cipango, donc Marc-Paul, Vénitien, fait une deſcription ſi pompeuſe. En conſéquence, il fut offrir ſes ſervices aux Rois de Portugal & d'Angleterre, qui

les refuſerent. On peut voir ce fait, de même que ce qu'on dit des cartes de Paulo-Phyſico, Florentin, à qui il communiqua ſon deſſein, & qui l'engagea à le pourſuivre dans l'hiſtoire de ce grand homme, écrite par ſon fils Ferdinand Colomb, laquelle fait un honneur infini à ſon père. Colomb prit une autre route en 1492, & après avoir découvert les îles Lucayes, Cuba, Hiſpaniola, &c. il retourna en Eſpagne, & entra comblé de gloire dans le port de Lisbonne, le 4 Mars 1493. Quelques grands Seigneurs conſeillèrent à Jean III, qui régnoit alors, de faire mourir cet illuſtre Navigateur; mais il rejetta leur avis avec indignation, & lui conféra de très-grands honneurs. Cependant, s'imaginant que les îles qu'on venoit de découvrir, étoient compriſes dans la donation que le Pape lui avoit faite, il en fit ſes plaintes au Roi de Caſtille, & donna ordre qu'on y envoyât une flote. Le Roi de Caſtille trouva moyen de ſuſpendre cette réſolution, & ſur ces entrefaites, Iſabelle obtint un bref du Pape Alexandre VI, par lequel il accordoit aux

Royaumes de Caſtille & de Léon ; toutes les découvertes que feroient leurs ſujets. Ce même Pape, pour ne point deſobliger les Portugais, partagea le monde entre ces deux Royaumes, par une ligne de démarcation tirée du nord au ſud, 100 lieues à l'oueſt du Cap-verd & des Azores. Cet expédient n'ayant point ſatisfait le Roi de Portugal, leurs Majeſtés Catholiques, du conſentement du Pape, dans un traité fait à Tordeſillas en 1494, reculèrent la ligne de démarcation 270 lieues plus loin à l'oueſt dudit cap & des îles.

Ce traité conclu, l'Amiral Colomb, conjointement avec d'autres Eſpagnols, pouſſérent leurs découvertes, dont l'étendue & les richeſſes ne ſervirent qu'à enflammer la ſoif qu'on avoit des tréſors des Indes orientales, dont on publioit des merveilles dans toute l'Europe. Ce qui l'augmenta encore plus, fut l'arrivée de Vaſco de Gama à Liſbonne en 1499, lequel venoit de découvrir l'Inde, étant le premier qui eût oſé doubler le cap de Bonne-Eſpérance, par où il ouvrit le chemin

aux Indes orientales. Il courut dans ce tems-là un bruit en Espagne qu'il y avoit un détroit de communication entre le golfe du Mexique, & une vaste mer qui étoit au midi. Colomb assura leurs Majestés Catholiques qu'il ne négligeroit rien pour le découvrir, & en conséquence, il fit voile pour la quatrième fois pour l'occident en 1502, & reconnut les côtes depuis les îles de Los Guanacos & le golfe de Honduras, jusqu'au-delà du Porto-Bello, sans découvrir aucun détroit; & en effet il ne pouvoit en découvrir aucun, n'y ayant dans cet endroit qu'un isthme, qu'on a appellé depuis l'isthme de Panama. Quelques-uns disent que c'est à ce voyage que l'on doit la découverte de la mer du sud; mais d'autres prétendent qu'elle fut découverte trois ans auparavant par Vincent Yanez Pinzon, & Jean Diaz de Solis. Ferdinand Colomb, qui accompagna ce Religieux dans ce voyage, dément cette opinion, & ajoute que ce ne fut qu'en 1508 que Pinzon & Solis cotoyèrent ces contrées, & prétendirent les avoir découvertes, pour frustrer l'Amiral de la ré-

putation qu'il avoit acquiſe, changeant pour cet effet les noms qu'il avoit donnés à quelques pays. Quoi qu'il en ſoit, il faut convenir qu'avant ce quatriéme & dernier voyage, Colomb avoit quelque connoiſſance de la mer du ſud, & ce qui le prouve, eſt qu'il cherchoit un détroit; ce qui, malgré ſa mépriſe, ſuppoſe une mer. Son fils ne fait point difficulté de l'avouer; & il y a toute apparence que quelques Eſpagnols, dont il ne reſte aucun ſouvenir, ayant cotoyé quelque tems auparavant le golfe du Mexique, pour découvrir de nouveaux pays, ou des mines d'or, apprirent des habitans de l'iſthme, qu'il y avoit une mer de l'autre côté, & que c'eſt-là ce qui a donné lieu à l'hiſtoire du détroit. Il eſt néanmoins certain, que ces relations confuſes & ambiguës ſont les premières qu'on ait eues de la mer du ſud.

Ce ne fut pas-là le premier voyage qu'on entreprit aux Indes par la voie de l'Amérique; car en 1495, pluſieurs Eſpagnols, Anglois, Danois & autres*

* Voy. le voyage de M. Ellis à la baie d'Hudſon.

firent voile vers le nord pour découvrir ce paſſage. On l'a cherché inutilement pendant deux ſiécles & demi, & les Anglois le cherchent encore aujourd'hui avec plus d'ardeur que jamais; mais il y a apparence qu'ils ne ſeront pas plus heureux. On chercha encore à découvrir la jonction de ces mers dans un autre endroit, avec une perſévérance qui fut enfin couronnée d'un heureux ſuccès. Colomb ayant découvert dans le troiſième voyage qu'il fit en 1498, la côte de Paria vers le ſud, pluſieurs Eſpagnols équipèrent des vaiſſeaux pour pouſſer ces découvertes. De ce nombre furent Per Alonſo Ninno, natif de Palos, qui, dans l'année 1599 découvrit Cumana & le reſte de la côte juſqu'à Venezuela, & ſon compatriote Vincent Yanez Pinzon & ſon couſin Arias Pinzon, qui l'an 1500 arrivèrent à la grande rivière des Amazones, dont l'embouchure à 80 lieues de large; d'où cotoyant le Breſil, & ayant doublé le cap de Saint-Auguſtin, ils entrèrent dans la mer qui reçoit la rivière de la Plata, ce qui fit eſpérer qu'on trou-

veroit enfin ce paſſage ſi deſiré aux Indes.

Le Roi de Portugal de ſon côté deſirant de trouver un chemin plus court pour arriver dans cette contrée, qui fourniſſoit des fonds auſſi ineſtimables pour le commerce, que celui qu'on venoit de découvrir par le cap de Bonne-Eſpérance, non content d'avoir envoyé l'an 1500 au nord de l'Amérique Gaſpard de Corte-Réal, qui debarqua dans la terre de Labrador, & donna ſon nom à quelques îles, fit partir l'année ſuivante 1501 pour le ſud de l'Amérique. Américe Veſpuce, Florentin, lequel a eu le bonheur de donner ſon nom à la quatrième partie du monde. Ce navigateur ayant doublé le cap de Saint-Auguſtin dans le Breſil, s'avança juſqu'au 40. degré de la ligne Equinoxiale & s'attribua la première decouverte de ce cap & de cette mer, quoique des Pinzons l'euſſent devancé dès l'année précedente, à moins qu'on n'ait commis dans ce cas-ci la même fraude que le fils de Colomb dit avoir été commiſe au préjudice de ſon père. D'autres attribuent la première découverte

du Breſil à Pierre Alvarez Cabral : mais je n'arreterai pas plus long-tems le Lecteur ſur ce ſujet.

Malgré les differentes expéditions que l'on fit à l'occident, au ſeptentrion & au midi, ce ne fut qu'en 1513 que l'on eut des relations claires & certaines de la mer du Sud. Le premier Européen qui la découvrit fut Vaſco Nannez de Balboa, natif de Xerez de los Cavaleros, lequel étant employé dans la conquête de Darien & du Golfe d'Uraba, & guidé par le fils du Cacique Panquiaca, traverſa les montagnes, & découvrit enfin la mer du Sud avec une joie qu'on ne peut exprimer. Ayant pris terre le jour de la fête de Saint-Michel, il appella ce golfe du nom de cet Archange. Il mérite d'autant plus d'eloges, qu'on lui doit les découvertes qu'on a faites depuis dans le Pérou & dans d'autres endroits, mais les cruautés qu'il exerça ſur les Indiens, furent cauſe que Dieu le punit d'une mort tragique. Le Père Mariana dit qu'il étoit natif de Badajoz; mais Gomara prétend qu'il étoit de Xerez de Badajoz ou de los Cavaleros.

Les Portugais découvrirent vers ce tems là les îles Moluques, & comme elles sont à l'orient, les Espagnols voulurent se les approprier de même que la partie orientale de l'Inde, prétendant qu'elles étoient comprises dans l'hémisphère qui leur avoit été cédé par la démarcation & le traité de Tordesillas; ce qui renouvella les anciennes querelles entre les deux Royaumes. Sur ces entrefaites, sçavoir, l'an 1516, Ferdinand Magellan & Ruy Falero, tous deux Portugais, firent part au Cardinal Ximenez du dessein qu'ils avoient formé de découvrir un passage au midi dans la mer du sud, & de celle-ci aux Moluques & aux îles qui produisent les épices. Le Cardinal étant venu à mourir, il s'adressèreut au Roi Charles, lequel leur donna cinq vaisseaux, avec lesquels ils partirent de Saint-Lucar l'an 1519.

Magellan prit sa route vers le Sud, doubla le cap de Saint-Augustin, & arriva au fameux détroit qui porte son nom, d'où après une infinité de travaux & de dangers, il entra dans la mer du Sud. Il la traversa heureusement,

& arriva aux îles des Larrons, aujourd'hui appellées Marianes, d'où il se rendit à celles de Luçon, qu'on a depuis appellées Philippines, où il périt malheureusement avec quelques-uns de ses camarades. Les autres arrivèrent aux Moluques, d'où Jean-Sébastien del Cano, natif de Gueitaria dans la province de Guipuscoa, & Capitaine de vaisseau la Victoire, retourna en 1522 en Espagne par le cap de Bonne Espérance, après avoir fait le tour du monde dans l'espace de trois ans.

C'est ainsi que l'on découvrit la mer du Sud dans les environs du Pole Antarctique & de la Ligne équinoxiale; mais il restoit encore à la découvrir vers le nord, & cette entreprise étoit réservée à Ferdinand Cortez. Ce héros ayant subjugué l'Empire de Mexique, & s'étant rendu maître de sa capitale le 13 d'Août 1521, le Roi de Méchoacan, dont les domaines s'étendent jusqu'à la côte de la mer du Sud, lui offrit de se soumettre. Cortez, comme il le dit lui-même dans une lettre qu'il écrivit l'année suivante à Charles V, avoit ouï parler de cette mer, peut-être du

tems de Montezuma ; & comme il méditoit toujours de nouvelles entreprises avec une magnanimité qui l'égalera toujours aux Alexandres & aux Césars, il envoya reconnoître les côtes par divers Espagnols, & fit construire deux caravelles *. Il comptoit si fort sur la réussite de son projet, qu'il osa en écrire à l'Empereur en ces termes : « Votre » Majesté sentira elle-même que cette » entreprise lui fera plus d'honneur, & » lui sera infiniment plus utile, que » tout ce qu'on a fait depuis la découverte des Indes. »

Les Espagnols, au retour du vaisseau la Victoire, ayant découvert une nouvelle route aux Moluques, quoique très-longue & très-difficile, les ayant fait reconnoître, & s'étant par-là mieux assurés de la vraie situation du monde,

* Ancien bâtiment dont les Espagnols se servoient beaucoup autrefois. Il étoit de très-mauvais gabarit, extrêmement pointu de l'avant, & ses mâts penchoient vers la proue. Il portoit des voiles latines pour mieux recevoir le vent, quoique ces voiles ne soient pas si faciles à manier que les autres.

les deux Rois firent valoir avec plus d'ardeur que jamais leurs droits sur cette partie des Indes orientales. En 1583, Charles V envoia plusieurs Officiers à la découverte du détroit qu'on croyoit exister dans l'isthme de Panama. En conséquence François Hernandez & Gile Gonzales Davila furent le chercher dans cet endroit tout le long de la côte de la mer du Sud. L'Empereur donna ordre cette même année à Cortez de le chercher dans les deux mers. N'ayant pu le faire dans la mer du Sud, il envoia dans le golfe du Mexique Christophe de Olid, lequel déserta dans la suite avec cinq vaisseaux & un brigantin, avec ordre de se joindre au célèbre Hebueras & à son cousin Diego Hurtado, qui devoit lui remettre trois vaisseaux, & de reconnoître conjointement la côte depuis Yucatan jusqu'à Darien. On tint en 1524 à Badajoz un congrès composé de Ministres d'Etat, de Jurisconsultes, de Cosmographes & de Pilotes Espagnols & Portugais, pour ajuster les prétentions des deux Couronnes sur les Moluques. Après deux mois de débats, les Juges

Eſpagnols décidèrent en faveur de leur couronne, les Portugais proteſtèrent contre, de manière que ce congrès ne ſervit qu'à augmenter l'animoſité des deux nations. C'eſt ainſi que deux Rois diſputoient ſur une choſe, qui quelques années après devoit être la récompenſe de la diligence des autres nations, & même de la révolte de leurs propres ſujets. Ils en vinrent quelque tems après à un accommodement, en conſéquence duquel l'Empereur céda au Roi de Portugal ſon droit ſur les Moluques, moyennant la ſomme de trente-cinq mille ducats, malgré toutes les remontrances que lui fit Pierre Ruiz de Villegas natif de Burgos, qui jouoit le principal rôle dans la conférence de Badajoz, & qui étoit généralement eſtimé à cauſe de ſa naiſſance, de ſon ſçavoir, de ſa ſageſſe & de ſes mœurs.

Cependant l'Empereur envoya dans la même année 1524, & non en 1525, comme dit Gomara, Etienne Gomez de la Corogne, à la découverte d'un paſſage aux Moluques, par le nord de l'Amérique. Il trouva la choſe impra-

ticable, mais il revint chez lui avec quelques Indiens, & suivant Oviedo, qui vivoit dans ce tems-là à Tolède, il arriva dans cette ville en 1525. L'Empereur ordonna de plus de bâtir à la Corogne une maison pour le commerce des Indes, & d'équiper dans le même port une flote de sept vaisseaux, dont il donna le commandement à Frère Gari-Joffre de Loaysa, Commandeur de l'Ordre de S. Jean, & natif de Ciudad-Réal. Celui-ci se mit en mer dans le mois de Septembre 1525 pour aller découvrir le détroit de Magellan, dans le dessein de passer de-là aux Moluques. Il arriva heureusement dans la mer du sud, mais il y mourut, ce qui mit son escadre hors d'état de poursuivre cette entreprise. L'année suivante 1526, Charles V envoia Sébastien Chabot avec quatre Caravelles, avec ordre de se rendre par la même voie aux Moluques. Le but de cette expédition étoit d'attirer le commerce des Indes à Panama ou à Nicaragua; mais il ne fut que jusqu'à la rivière de la Plata, & en revint avec aussi peu de profit que de réputation.

SECTION II.

Première découverte de la Californie, & voyages qu'on y fit du tems de Ferdinand Cortez.

J'AI dit ci-deſſus qu'en 1522, auſſitôt après la conquête du Mexique, Cortez fit ſçavoir à Charles V. qu'ayant découvert dans trois différens endroits la mer du Sud, il avoit donné ordre de conſtruire deux caravelles & deux brigantins. Pour cet effet il envoya à Zacatula quarante Eſpagnols, tant charpentiers, ſcieurs, forgerons, que matelots, à la ſuite deſquels il fit tranſporter, l'eſpace de 200 lieues à travers de la Nouvelle-Eſpagne depuis la Vera-Cruz, du fer, des ancres, des voiles, des cables, des agrès, de la poix, du ſuif, du fil de carret, du bitume, & d'autres proviſions navales, qu'il y avoit achetées. Elles arrivèrent heureuſement à Zacatula; mais le magaſin ayant pris feu, on ne ſauva que les ancres & la féraille. Cet accident ne le découragea point. Il donna ordre auſſitôt

auſſitôt d'en acheter d'autres, ainſi qu'il l'écrivit lui-même à l'Empereur, lui marquant que ſi cet armement, dont il faiſoit lui-même la dépenſe, n'avançoit point, il ne devoit s'en prendre qu'au refus qu'on faiſoit de lui envoyer d'Eſpagne l'artillerie & les munitions dont il avoit beſoin, l'Archevêque de Burgos, Préſident des Indes, & d'autres perſonnes en place, s'oppoſant à ſes vues. Voici comme il parle lui-même de cet armement dans une lettre qu'il écrivit à l'Empereur de Temixtitan ou de Mexico le 15 Octobre 1524. « Je fonde de très-grandes eſpé-» rances ſur ces vaiſſeaux, & je comp-» te, avec l'aide de Dieu, de ſoumet-» tre à Votre Majeſté Impériale plus de » Royaumes & de Domaines qu'on » n'en a jamais connu, chez notre na-» tion. Veuille-t-il faire proſpérer mon » entrepriſe, pour que V. M. I. obtien-» tienne cet avantage. Je crois que » cette expédition finie, elle pourra » ſe rendre maîtreſſe de tout l'Univers, » lorſqu'il lui plaira. » Il dit dans un autre article de la même lettre : « J'ai » marqué à V. M. I. les endroits où

» j'ai envoié des gens par terre & par
» mer, & j'eſpère qu'elle en ſera bien-
» aiſe, d'autant plus qu'elle ſçait que
» je n'ai rien plus à cœur que de lui
» donner des preuves de mon zèle
» pour ſon ſervice. Il ne me reſte plus
» qu'à découvrir la côte qui eſt entre
» la rivière Panaco & la Floride, que
» le Capitaine Jean Ponce de Léon a
» reconnue, & de remonter de-là au
» nord de la Floride juſqu'aux Bacal-
» laos, perſuadé qu'il y a ſur cette cô-
» te un détroit de communication avec
» la mer du ſud. Au cas qu'il ſe trouve,
» conformément à la carte que j'ai de
» cette partie de la mer, près de l'Ar-
» chipel que Magellan a découvert par
» ordre de Votre Majeſté, il ne ſçau-
» roit en être bien éloigné; & ſi Dieu
» veut qu'il exiſte, le voyage aux îles
» des Epices aura cela de commode
» pour ſes domaines, qu'il ſera de deux
» tiers plus court que la route que l'on
» prend actuellement; les vaiſſeaux cour-
» ront d'autant moins deriſque en allant
» & venant, qu'ils ſe trouveront tou-
» jours dans les Etats & les pays qui
» appartiennent à Votre Majeſté, &

» qu'ils pourront y mouiller lorſque bon
» leur ſemblera, comme dans un pays
» qui appartient au Souverain dont ils
» portent le pavillon. Tels ſont, ſui-
» vant moi, les avantages que V. M.
» retirera de cette expédition. Je ne
» lui cacherai point que j'ai fait des
» dépenſes immenſes, & contracté
» quantité de dettes pour le ſervice
» tant de mer que de terre. Les che-
» vaux & l'artillerie que j'ai dans cette
» ville & ailleurs, indépendamment
» des dépenſes accidentelles, exigent
» des frais qui retombent ſur moi; car
» tout s'eſt fait, & ſe fait encore à mes
» dépens. Ce qui les augmente en-
» core, eſt que toutes les proviſions,
» ſurtout celles pour l'armée de terre
» & pour la marine ſont ici à un prix
» ſi exceſſif, que le revenu que je tire
» du pays, tout riche qu'il eſt, ne me
» défraye point de la dépenſe que je
» ſuis obligé de faire. Je la ſupporte
» cependant avec joie, dans la vue des
» avantages qui doivent en réſulter;
» & quoique je ſois obligé d'empru-
» ter de l'argent à intérêt pour le ſer-
» vice de Votre Majeſté, j'ai réſolu

» d'employer trois Caravelles & deux
» brigantins à cette expédition qui me
» coûteront plus de dix mille écus d'or.
» Je couronnerai par ces ſervice ceux
» que je lui ai déjà rendus : c'en ſera un
» très grand que de découvrir le détroit
» dont je parle, & quand même
» on ne le trouveroit point, on
» ne ſçauroit manquer de découvrir
» pluſieurs pays fort vaſtes & fort ri-
» ches, dont Votre Majeſté Imperiale
» tirera un profit infini, & qui ſervi-
» ront à augmenter les Royaumes &
» les domaines de la Couronne. Sup-
» poſé même que ce détroit n'éxiſte
» point, ce ſera un avantage pour el-
» le d'en être aſſurée, parce qu'elle
» prendra les meſures convenables
» pour tirer parti des Indes & des
» autres contrées voiſines. Je promets
» à Votre Majeſté, au cas qu'il lui
» plaiſe de me confier cette affaire,
» de lui montrer au défaut de ce dé-
» troit, un moyen dont-elle pourra
» tirer de très grands avantages. Dieu
» veuille que l'Ecaſdre rempliſſe l'o-
» bjet pour lequel elle eſt deſtinée, &
» nommément, qu'elle découvre le dé-

» troit, ce que j'eſpere qu'elle fera, par » l'intérêt que Votre Majeſté y prend. » J'oſe ce mon côté lui promettre que » je ne négligerai rien pour y réuſſir.

» J'ai jugé à propos d'envoyer les » vaiſſeaux que j'ai fait conſtruire, dans » la mer du ſud, afin qu'avec l'aide » de Dieu, ils puiſſent vers la fin de » Juillet 1524, mettre à la voile & » deſcendre le long de la même côte, » pour aller découvrir le détroit en » queſtion. Car, en cas qu'il exiſte, il » faut néceſſairement que ceux qui vont » dans la mer du ſud, ou que ceux » que j'envoie au Nord le trouvent; » les premiers ayant ordre de ne point » perdre la côte de vue juſqu'à ce qu'ils » l'aient trouvé, ou qu'ils ſe ſoient » apperçus que la terre ſe joint avec » celle que Magellan à découverte: & » les ſeconds, qu'elle eſt contiguë » avec les Bacallaos; il faut donc que » les uns ou les autres décident cette » queſtion importante. Je ſuis bien aiſe » d'apprendre à Votre Majeſté, que » ſelon les nouvelles que j'ai reçues des » contrées ſituées ſur la côte ſupé- » rieure de la mer du ſud, l'envoi

» de ces vaiſſeaux ne lui ſera pas moins
» avantageux qu'à moi. Mais ſçachant
» qu'elle deſire de connoître ce dé-
» troit, & conſidérant de plus les
» avantages que cette découverte pro-
» curera à ſa Couronne, j'ai négligé
» tous les autres dont j'étois aſſuré,
» plutôt que d'abandonner cette en-
» treprife. Dieu veuille la diriger ſe-
» lon ſon bon plaiſir, pour que Votre
» Majeſté obtienne ce qu'elle deſire,
» & que je puiſſe la ſervir ſelon mes
» ſouhaits. »

Telles ſont les propres paroles de Ferdinand Cortez. Q'il me ſoit permis ici de demander ſi un auſſi grand Monarque pouvoit penſer autrement ſur une matiere qui intéreſſoit ſi fort ſa gloire, ſa puiſſance, & celle de ſa nation? Cette même année 1524, Cortez envoya non-ſeulement l'eſcadre dont on vient de parler ſous les ordres de Chriſtophe de Olid, mais dépêcha encore deux autres vaiſſeaux pour aller reconnoître les côtes depuis Panama juſqu'à la Floride, qu'on appelle aujourd'hui les côtes de Miſſiſipi & de la Louiſiane, pour voir ſi l'on ne trouve-

roit point un autre détroit. On ignore ſi dans les trois années ſuivantes, juſqu'en 1527, Cortez excuta du côté de la mer du ſud le projet qu'il avoit formé de découvrir le détroit imaginaire de l'iſthme. Il ſe confirma dans cette fauſſe croyance en 1523, fondé ſur un mémoire que lui préſenta Pierre d'Alvaredo, caté d'Udatan le 11 Avril 1523, dans lequel on trouve ce qui ſuit. « On m'a dit encore qu'à cinq » journées au-delà d'une grande ville, » qui eſt éloignée d'ici de vingt jours » de marche, on ne rencontre plus de » terre. Si cela eſt, comme on l'aſſure, » je ne doute point que ce ne ſoit le » détroit en queſtion. » On ignore de même s'il s'agit ici du détroit que l'on croyoit exiſter ſur les côtes des Bacallaos, ou celles de Terre-Neuve de & la terre de Labrador. Il y a toute apparence qu'il ne put exécuter ſon deſſein; car ce fut dans ces années qu'il fit aux Hibueras ce voyage qui lui cauſa tant de peines & de fatigues, après quoi ſurvinrent les troubles du Mexique, qui l'occupèrent entièrement. Il eſt également incertain, ſi dans ce

tems-là il envoya les vaisseaux de Zacatula vers la côte septentrionale de la mer du sud. Cortez dit seulement, que sur ce qu'on lui avoit dit de ces contrées & de ces côtes, il s'en promettoit de très-grands avantages. Dans un autre endroit de la même lettre, il instruit l'Empereur des préparatifs qu'il avoit faits pour conquérir la province de Colina dans la mer du sud : qu'on lui avoit parlé d'une île d'Amazones, abondante en or & en perles, laquelle étoit à dix journées de Colina, ajoutant que quelques Indiens y avoient été, & qu'il ne négligeoit rien pour la découvrir. Cette île des Amazones étoit aussi chimérique qu'une autre province sur la rivière des Amazones, qui portoit leur nom. Ce qu'il dit des perles me fait croire qu'il s'agit ici de la Californie & de son golfe.

Quoi qu'il en soit, au mois de Juin 1526, Charles V écrivit à Ferdinand Cortez de Grenade, d'envoyer les vaisseaux qu'il avoit à Zacatula à la découverte de la Trinité, un des vaisseaux de Magellan & de ceux des deux escadres de Loyaisa & de Chabot;

bot, & pour découvrir un paſſage de la Nouvelle-Eſpagne aux Moluques, comme il l'avoit promis dans ſes lettres. Il reçut cet ordre juſtement dans le tems que Hortun de Alango venoit d'arriver à Cuatlan ſur la côte du ſud, ſa chatte * ayant été ſéparée de l'eſcadre de Loayſa, & ce fut ce qui l'engagea à le mettre en exécution. En conſéquence il fit équipper trois vaiſſeaux, dont il donna le commandement à Alvaro de Saavedra Coron, leſquels partirent de Civatlan au mois de Novembre 1527. Cortez ſe rendit en Eſpagne l'année ſuivante 1528, & ſur ces entrefaites, l'eſcadre de Saavedra fit naufrage aux Moluques.

L'Empereur qui étoit pour lors en Eſpagne, conféra de très-grands honneurs à Cortez. Il le créa Marquis de la Vallée de Guaxaca, le nomma

* Barque ronde de hanches & d'épaules, groſſièrement conſtruite, preſque ſans façon, & ſans aucun accaſtillage, n'ayant que deux mâts garnis de voiles, qui portent des bonnettes maillées, & du port d'environ ſoixante à quatre-vingt tonneaux. Son uſage eſt de tranſporter le canon & les proviſions du vaiſſeau.

Capitaine Général de la Nouvelle-Espagne & des provinces situées sur la côte de la mer du sud, & lui assigna la douziéme partie de ce qu'il conquérroit pour lui & ses héritiers. Ces titres & ces priviléges excitèrent Cortez à poursuivre ses expéditions dans la mer du sud. Cependant, ni l'Empereur, ni l'Impératrice, à laquelle il avoit laissé la régence du Royaume, l'Empereur étant allé se faire couronner en Italie, ne voulant point laisser entièrement les choses à sa disposition, lui firent signer un écrit en 1529, lequel étoit aussi signé de l'Impératrice, par lequel il s'obligeoit d'envoyer à ses dépens des vaisseaux dans la mer du sud, pour découvrir les pays & les îles en question. Cortez retourna l'année suivante dans le Nouvelle-Espagne, où cédant à son penchant naturel, de même qu'aux sommations que lui fit la nouvelle Audience de Mexico, de tenir sa promesse, dans la vue sans doute d'éloigner de cette capitale un homme qui lui faisoit ombrage, il fit construire deux vaisseaux à Acapulco, avec lesquels Diego Hurtado, proche parent de Cortez, se mit en mer au mois de

Mai 1532. Cette expédition ne fut pas plus heureuſe que la première : l'équipage d'un de ces vaiſſeaux ſe mutina, & eut toutes les peines du monde à regagner Zaliſco ; le ſecond, qu'Hurtado montoit, périt vraiſemblablement, vu qu'on n'en n'entendit plus parler. Cortez en fit conſtruire deux autres dans une ville qui lui appartenoit, appelée Tehuantepec, & ſe rendit lui-même dans ce port pour en hâter l'armement. Il leur donna pour Capitaines Hernando Grijalva, & Diego Becerra de Mendoza, ſon parent ; & pour Pilote, Ortun Ximenès Biſcayen. Ils mirent à la voile l'an 1524 ; mais ils ſe ſéparèrent dès la première nuit, & ne ſe joignirent jamais plus. Grijalva, après avoir couru 300 lieues, aborda dans une île déſerte, à laquelle il donna le nom de Saint-Thomé, que l'on croit être près de la pointe de la Californie, & retourna quelque tems après dans la Nouvelle-Eſpagne. Becerra s'étant fait haïr de ſon pilote par ſes manières emportées & hautaines, ne jouit pas longtems du poſte qu'il occupoit. Ximenès oubliant la ſubordination qu'il

lui devoit, se ligua avec quelques mécontens, l'assassina pendant qu'il dormoit, blessa quelques-uns de ses Officiers, & se rendit maître du vaisseau. Mais craignant le ressentiment de Cortez, il débarqua sur la côte de Xalisco deux Missionnaires Franciscains qui étoient à bord, à la prière desquels il épargna les blessés, & continua sa route vers le Nord, dans le dessein de découvrir des nouveaux pays & des nouvelles Iles. Il ne put cependant échapper à la vengeance divine; car étant arrivé dans l'endroit qu'on a depuis appellé la baie de Sainte-Croix, sur la côte intérieure de la Californie, & ayant voulu descendre à terre, il fut tué par les Indiens avec vingt autres Espagnols. Les matelots ramenèrent le vaisseau à Chametla, où ils firent un rapport très-avantageux du pays, disant qu'il étoit extrêmement peuplé, & que l'on trouvoit quantité de lits de perles sur ses côtes. Nunno de Guſman, qui faisoit dans ce tems là la conquête de ce pays, se saisit du vaisseau. Il avoit été Président de l'audience de Mexico, & Ju-

gé de la Réſidence *, & il haïſſoit mortellement Cortez. Celui-ci, loin de ſe laiſſer abbattre à tant de malheurs réitérés, perſiſta dans l'opinion où il étoit que les Moluques ne pouvoient pas être fort éloignés de la côte occidentale, & qu'il devoit infailliblement y avoir entre-deux, des pays & des îles fort riches.

Ce qui le confirma encore dans cette opinion, fut le récit qu'on lui avoit fait des perles qui naiſſent dans cette contrée, lequel, bien qu'exagéré, s'accordoit avec ce qu'il en avoit ouï dire quelques années auparavant. Cela joint au contrat qu'il avoit paſſé avec l'Impératrice, le détermina à faire une dernière tentative, & à s'y tranſporter en perſonne. On n'eut pas plutôt avis de ſon deſſein, que quantité d'Eſpagnols s'offrirent de l'accompagner.

* On appelle Réſidence l'examen qu'un Gouverneur ou un Magiſtrat eſt obligé de ſubir au ſortir de ſa charge. On nomme un Juge pour recevoir les plaintes que l'on porte contre lui. On ſomme tous ceux qui ont des griefs à comparoître, & il eſt obligé de ſe défendre debout.

Il fit équipper trois vaiſſeaux qu'on avoit conſtruit à Tchuantepec d'une manière convenable à l'expédition qu'il devoit conduire lui-même en perſonne. Il les envoya à Chiametla, & ſe rendit par terre à Mexico avec un bon corps de ſoldats, d'Officiers, & quantité de familles, auxquelles il joignit bon nombre d'Eccléſiaſtiques & de Religieux deſtinés à la converſion des naturels du pays. Les vaiſſeaux arrivèrent à Chiametla, & trouvèrent celui d'Ortun Ximenès deſemparé ſur la côte. On l'équippa de nouveau. Cortez s'embarqua dans cet endroit avec tous ceux qui voulurent le ſuivre. Les autres reſtèrent à terre ſous la conduite d'Andez de Tapia. Il fit route au nord vers le golfe, qu'on a depuis appellé la mer de Cortez, & qui eſt le même que celui de Californie. Il fit chercher l'endroit où les Indiens avoient maſſacré Ortun Ximenès, & les équipages deſcendirent à terre le 1 de Mai 1526. Il donna à ce lieu-là le nom de la baie de la Sainte-Croix (*de Santa Cruz*), & quelques-uns croient que c'eſt le même qu'on appelle aujourd'hui la

baie de la Paix, lequel eſt ſitué ſur la côte orientale de la Californie, ou du moins qu'un autre ſur la même côte entre le cap de Saint-Lucas & la Paz, ce qui paroît plus vraiſemblable. Le débarquement fait, les vaiſſeaux remirent à la voile, pour aller chercher ceux qui étoient reſtés à terre, de même que les proviſions & les munitions qu'on avoit laiſſées à Chiametla; mais la tempête les diſperſa, & il n'y en eut qu'un qui fut rejoindre Cortez, encore revint-il ſans proviſions. Cet accident l'affligea d'autant plus, qu'il ſe trouvoit dans un pays ſtérile. Cependant ſa préſence d'eſprit ne l'abandonna point, il remonta ſur ce vaiſſeau, & fut chercher les autres que la tempête avoit diſperſés. Il traverſa cette mer, qui, à ce que dit Gomara, reſſemble à la mer Adriatique, & après avoir couru la côte l'eſpace de cinquante lieues avec des dangers infinis, il les trouva échoués ſur le rivage. Il eut toutes les peines du monde à regagner la baie de Sainte-Croix, grand nombre de ſes gens étant morts de faim, & un plus grand nombre encore pour

avoir trop mangé à leur arrivée, malgré les précautions qu'il avoit prises pour les en empêcher. Cortez, ne pouvant supporter plus longtems la vue de tant de misères, poussa plus loin ses découvertes, & débarqua dans la Californie, qui est une baie.

Ces paroles de Gomara, jointes à celles que j'ai rapportées, prouvent ce que j'ai déja observé, que la baie de Sainte-Croix, où Ortun Ximenès fut massacré, & où Cortez débarqua, est dans le golfe qu'on appelle aujourd'hui de Californie, & que ce nom est proprement celui d'une baie qu'il découvrit sur la même côte, & peut-être de celle qu'on appelle de la Paz, & qu'on s'en servit pour désigner toute la péninsule.

Il courut dans ce tems-là un bruit dans toute la Nouvelle-Espagne que Cortez étoit mort, sur quoi tous les Caciques du Mexique formèrent le dessein de se révolter, étant le seul qui les tînt en bride. La Marquise Donna Juanna de Zunniga, fille du Comte d'Aginlar, & cousine de la seconde femme du Duc de Bejan, expédia aussi-

tôt une caravelle pour en ſçavoir des nouvelles, & le prier de revenir au plus vîte. On fit auſſi partir deux autres vaiſſeaux, ſçavoir, celui de Grijalva, qui étoit revenu de ſon expédition, & un autre qu'on venoit de conſtruire à Tehuantepec avec des lettres de la Marquiſe, de l'Audience, & de Don Antoine Mendoza, Viceroi du pays, par leſquelles on lui marquoit le beſoin qu'on avoit de ſa préſence dans la Nouvelle-Eſpagne, tant pour aſſurer la tranquillité du pays, que pour envoyer à François Pizarro, les ſecours qu'il demandoit pour Lima, où il étoit aſſailli d'une foule innombrable d'Indiens. Ils le conjuroient & lui ordonnoient même de revenir; & Corres étoit d'autant plus porté à le faire, qu'il étoit las des efforts inutiles qu'il avoit fait ſur mer & ſur terre, & convaincu à ſon grand regret, que les ſuccès qu'on a ſur terre, ne ſont point des garans aſſurés de ceux qu'on eſpère avoir ſur mer. Il fut néanmoins ravi de pouvoir abandonner une entrepriſe dans laquelle il s'agiſſoit de ſa réputation, & il retourna à

Acapulco au commencement de l'année 1527, laiſſant les troupes qui étoient à Sainte-Croix, ſous le commandement de François de Ulloa, lequel voyant l'impoſſibilité qu'il y avoit d'y ſubſiſter & de s'y établir, le ſuivit bientôt après, ſoit par ſon ordre, ou de ſon propre mouvement.

D'Acapulco, Cortez ſe rendit à Quahunahuac, qu'on a depuis appellé par corruption Quarnavaca, pour y joindre ſon épouſe, avec laquelle il retourna à Mexico, pour faire ſon rapport au Viceroi. Il donna ordre auſſitôt d'envoyer à Pizarro le ſecours qu'il demandoit, & dépêcha deux vaiſſeaux ſous le commandement d'Hernando Grijalva, d'Acapulco à Callos, avec des troupes, des armes & des chevaux, qu'il accompagna de pluſieurs riches préſens au nom de la Marquiſe, & le tout arriva heureuſement à tems pour le Conquérant du Pérou. La multitude des entrepriſes n'embarraſſoit jamais Cortez, & le mauvais ſuccès des premières ne l'empêchoit point de tenter celles qu'il prévoyoit, après une mûre réflexion, devoir lui être avan-

tageuſes. Il fit au printems de la même année, une nouvelle expédition, dont je vais donner le détail d'après François Lopez de Gomara, parce qu'elle contient pluſieurs articles importans relatifs à mon deſſein, & confirme quantité de faits que je rapporte.

Au mois de Mai de la même année 1537, Cortez envoya trois autres vaiſſeaux ſous le commandement de François de Ulloa, qui venoit d'arriver avec les autres. Il avoit ordre de reconnoître la côte de Culhuacan, qui s'étend vers le nord. Les noms de ces vaiſſeaux étoient Santa-Agueda, la Trinité & Saint-Thomas. Ils partirent d'Acapulco, & furent mouiller à Santiago de-Buena-Eſperanza, pour y prendre des proviſions. De Guayabal ils ſe rendirent à Californie, pour y chercher un vaiſſeau, & de là dans la mer de Cortez, appellée par d'autres Mer Vermeille, d'où ils rangèrent la côte l'eſpace de plus de 200 lieues, & trouvèrent une baie à laquelle ils donnèrent le nom de Saint-André, parce qu'ils y arriverent le jour de la fête de ce Saint. Ulloa prit

poſſeſſion de ce pays pour le Roi de Caſtille, au nom de Ferdinand Cortez. Cette baie git par le 32e degré de latitude : il y a le long de cette côte quantité de volcans ; les montagnes y ſont ſtériles, & le pays extrêmement pauvre. Ils trouvèrent dans cet endroit quelques traces de moutons, nommément des cornes groſſes, peſantes & tortues. Ils virent auſſi quantité de baleines dans cette mer. Les habitans ſe ſervent pour les prendre d'hameçons faits de bois, d'os de poiſſons, ou d'écailles de tortues, dont il y a un grand nombre dans cette mer, & fort groſſes. Les hommes vont nuds comme les Otomies de la Nouvelle-Eſpagne. Ils portent ſur la poitrine des petits coquillages luiſans comme la nacre de perle. Ils boivent dans des mulattes de loups marins, auſſi-bien que dans des taſſes de terre. Au ſortir de la baie de Saint-André, ils vinrent à Californie, rangeant toujours la côte ; ils doublèrent le cap, mouillèrent entre le continent & quelques îles, & retournèrent dans la baie de Saint-André. Ils nommèrent ce cap *El Cabo del Engaño*, ou

de la Tremperie ; mais les vents leur étant devenus contraires, & manquant de provisions, ils retournèrent dans la Nouvelle-Espagne ; de manière qu'après un an entier d'absence, ils ne trouvèrent aucun pays, qui valût la peine qu'on y retournât une seconde fois. Ferdinand Cortez s'étoit imaginé, en voyant cette côte & cette mer, de trouver une autre Nouvelle-Espagne ; mais il ne fit rien de plus par terre & par mer que ce que je viens de dire, quoiqu'il fût présent par tout, & qu'il ne ménageât point sa personne. Il s'étoit mis dans la tête qu'il y avoit entre la Nouvelle-Espagne & les îles des Epices, des îles très-grandes & très-riches. Il dépensa, comme il le dit lui même dans ces découvertes, deux cents mille ducats, ayant été obligé d'y employer plus d'hommes & de vaisseaux qu'il ne l'avoit cru d'abord ; & ce fut-là ce qui l'obligea à retourner en Espagne, ainsi que je le dirai tantôt. On peut cependant dire à sa louange, que jamais homme n'a moins ménagé sa bourse, ni n'a montré plus de courage & de résolution, lorsqu'il s'agissoit de pareilles entreprises,

SECTION III.

Expéditions faites dans la Californie jusqu'à l'année 1600.

LE peu d'avantage que Cortez avoit tiré de ces expéditions hasardeuses & dispendieuses, auroit dû naturellement ralentir l'ardeur d'en entreprendre d'autres dans le nord de l'Amérique & dans l'océan Pacifique. Cependant ces richesses immenses qu'on avoit amassées par le sage & prudent gouvernement de Don Antonio de Mendoza, secondé des conseils & de l'autorité du Marquis del Valle, & qui auroient du assouvir le desir d'augmenter ces acquisitions & ces découvertes, & fixer l'attention du Gouvernement & des particuliers à procurer le bonheur de ces vastes pays dont l'Espagne étoit en possession, ont produit un effet tout contraire; & la raison en est, que l'homme étant créé à l'image de Dieu, il n'y a que lui qui puisse remplir le vuide de son cœur, & satisfaire ses desirs,

Dans la même année 1537, Alvar Nunnez Cabeza de Vaca, fameux par esaventures singulières qu'ils eut avec ses trois compagnons, Costillo, Dorantos & un Nègre nommé Estevanico, arriva de Mexico à Culiacan. De trois cens Espagnols qui débarquèrent en 1527 avec Pamphile de Narvaez dans la Floride pour en faire la conquête, ces quatre seuls échapèrent. Après avoir erré pendant dix ans parmi les nations idolâtres, qui sont dans l'intérieur de l'Amérique, ils arrivèrent enfin sur la côte de Culiacan, mais nuds & si défaits, qu'on les eût pris pour de vrais sauvages. Mais on n'eut pas plutôt reconnu à leur langue qu'ils étoient Espagnols, qu'on les secourut, & qu'on les envoya à Mexico. Tout le monde fut surpris des avantures qui leur étoient arrivées durant un voyage aussi long & aussi extraordinaire, & aussi-bien que des miracles qu'ils assurèrent que Dieu avoit opéré par leurs mains sur les Indiens malades, jusqu'à leur donner le pouvoir de ressusciter les morts. Ils assurèrent encore ce que Alvar Nunnez écrivit depuis à l'Em-

pereur, ſçavoir, que la côte méridionale étoit remplie de perles & d'autres richeſſes, & que c'étoit le meilleur pays qu'il y eût dans ces cantons. Ce fut ce même Alvar Nunnez Cabeza de Vaca qui découvrit dans la ſuite la rivière de la Plata, & qui conquit le Paraguai. A ce témoignage, qui recevoit beaucoup de poids de leurs erreurs extraordinaires, & du récit qu'ils en faiſoient, s'en joignoit un autre l'année ſuivante 1538, dont l'autorité étoit infiniment plus grande. Marc de Niza, Religieux Franciſcain, & Provincial de la nouvelle province del Santo-Evangelio, ayant appris qu'un Frère Lai de ſon Ordre s'étoit avancé 200 lieues vers le nord au-delà de Culiacan, & avoit traverſé des pays parfaitement bien peuplés, où il avoit ouï faire des récits extraordinaires d'autres pays qui étoient plus loin, réſolut d'aller prêcher l'Evangile à ces peuples, & de les viſiter en perſonne. Sa miſſion l'occupa pluſieurs mois, & à ſon retour, il rapporta qu'il avoit vu de très-bons pays, & ouï parler de ſept grandes villes, habitées par des peuples

peuples, belliqueux : que le pays abondoit en gibier, grains & fruits, & les montagnes en métaux & pierres précieuses ; ajoutant que non loin de là, il y avoit une grande ville nommée Quivira, dont les maisons avoient sept étages, & dont on vantoit l'opulence.

Cette nouvelle s'étant répandue à Mexico, devint l'entretien général de toute la ville. Quantité d'Espagnols qui venoient d'arriver, se repurent de l'espérance de pouvoir conquérir un Empire aussi riche que celui qui avoit rendu Cortez si fameux. Les découvertes qu'on venoit de faire dans la Nouvelle-Espagne, celles que l'on continuoit de faire dans le Pérou, l'opinion générale qu'on avoit des richesses des Indes orientales, qu'on ne croyoit pas devoir être fort éloignées, les dépositions du Pere Provincial, & celles des compagnons de Pamphile de Narvaez, étoient tout autant de motifs qui captivoient la croyance de ceux même qui étoient le moins disposés à croire. Cortez & le Viceroi résolurent aussitôt de tenter la conquête de ce pays tant par mer que par terre ;

mais on s'apperçut bientôt que leurs intentions n'étoient pas aisées à concilier, chacun voulant se l'approprier à l'exclusion de l'autre; l'un comme Viceroi, l'autre en vertu de la découverte qu'il avoit faite de la mer du sud, & du contrat qu'il avoit passé avec l'Impératrice.

Le Viceroi, quoique d'une justice & d'une magnanimité exemplaires à tout autre égard, n'étoit pas assez insensible au point d'honneur, pour voir de sang-froid les hommages que les Espagnols & les Indiens rendoient à Cortez. Celui-ci, quoique retiré de Mexico, & mécontent du refus que l'Empereur lui avoit fait du Gouvernement qu'il avoit demandé, trouva les moyens de maintenir ses intérêts & son autorité dans leur entier, & se conduisit avec tant d'adresse, qu'il ne donna aucun ombrage aux Grands de la Nouvelle-Espagne, & leur fit sentir le besoin qu'ils avoient de sa présence, sans leur donner le moindre soupçon sur sa conduite. Le Viceroi & l'Audience trouvèrent une occasion, sinon juste, du moins favorable de lui faire

ſentir, qu'en vertu du privilége qu'ils avoient de prendre le dénombrement des vaiſſaux que l'Empereur lui avoit donnés il étoit leur dependant. Il étoit queſtion encore de l'indemniſation que le Nonce de Guzman, ci devant Préſident, avoit été condamné d'accorder à Cortez, ce qu'on différoit de faire, partie par reſpect pour le poſte qu'il avoit occupé, & partie pour contrecarrer Cortez. Il y avoit eu par le paſſé quelque méſintelligence entre Cortez & le Viceroi. Il eſt vrai qu'ils ſe raccommodèrent en 1538, mais elle recommença dans cette occaſion. Tous les droits de Cortez étoient diſcutés dans les Cours de Judicature, & il les voyoit décidés d'une manière differente de celle dont il avoit décidé du ſort des Royaumes & des Empires, & il ſe trouvoit plus embarraſſé parmi les Solliciteurs, les Conſeillers & les Avocats, qu'il ne l'avoit été au milieu d'une foule innombrable d'ennemis à Otumba & à Mexico. Il reconnut alors la ſageſſe du Conſeil qu'il donna quelques années après à l'Empereur, de ne point ſouffrir qu'aucun homme de ro-

be-longue entra dans la Nouvelle-Eſpagne.

Cependant le Viceroi Mendoza fut flatté d'une conquête, dans laquelle il s'imaginoit acquerir plus de réputation & de richeſſes que Cortez n'en avoit acquis dans la ſienne, ſans être obligé de maltraiter les Indiens. Comptant donc ſur la patience de Cortez, & ſur ſa fidélité en qualité de vaſſal, il donna ordre de faire deux puiſſans armemens, l'un par mer, l'autre par terre dans le deſſein de conquérir les contrées & les îles ſituées au Nord de Mexico. Il donna le commandement de la flotte au Capitaine François de Alarçon, avec ordre de ranger la côte, & de ſe joindre par la latitude de 52e degré, aux forces de terre, conformément au conſeil qu'avoit donné le Religieux. L'armée étoit commandée par le Viceroi en perſonne, & Cortez reſta au Mexique, proteſtant en vain contre cette entrepriſe, & ſe plaignant hautement de l'injure qu'on lui faiſoit. Cependant les repréſentations des Auditeurs, jointe à la perplexité dans laquelle ſe trouvoit le Gouvernement,

firent que le Viceroi changea d'avis, & donna le commandement des troupes de terre à François Vasquez Coronado. Cet Officier partit de Mexico à la tête de mille hommes d'élite, avec toutes les choses nécessaires pour la conquête & l'établissement qu'il méditoit de faire. Les Franciscains lui servoient de guides. Il s'avança donc dans cet état trois cens lieues au-delà de Culiacan, par le chemin de Cinaloa, & de la vallée de Sonora, & arriva, après des difficultés incroyables au lieu de sa destination. Il trouva sept villes qui composoient une Province ou un Royaume, appellé Cibola, dans lesquelles il n'y avoit que quatre cens hommes. Ils donnerent à la plus grande, qui est dans le pays du Viceroi, le nom de Grenade. Elle étoit composée de deux cens maisons bâties de terre & de bois brut, qui avoient quatre à cinq étages, dans lesquelles on montoit par un escalier de bois, qu'on retiroit la nuit. Le pays étoit fort pauvre; on n'avoit rien du moins qui pût flater des gens qui s'en étoient fait une idée aussi magnifique, quoiqu'il fût

très propre à produire du fruit & toutes sortes de grains. Ils n'y eurent pas plutôt resté un mois, qu'ils commencèrent à penser à Mexico; mais ne voulant point s'en retourner les mains vuides, & sans avoir tenté quelque entreprise, Don Garci Lopez de Cardena s'avança avec son corps de Cavalerie vers la mer, & le Général Vasquez Coronado se porta à Tigue, sur une rivière où il s'enquit de Patarrax, Roi d'Axa & de Quivira, & on lui fit un si beau portrait de ses Etats, qu'un corps d'Espagnols s'y rendit, & arriva, après avoir fait 300 lieues de plus, dans un pays plus plat, mais mal peuplé. Quivira, ainsi qu'on le leur avoit dit, est situé par le 40e. degré dans un pays abondant en gibier & en fruit. Mais ses richesses ne consistent que dans certains troupeaux de bêtes à cornes, dont ils tirent leur nourriture, leurs meubles & leurs habillemens. D'autres prétendent cependant que la plûpart vouloient s'y établir, mais que Vasquez, qui avoit envie de retourner à Mexico, pour les en dégouter, leur fit un portrait desavantageux du pays. Gomara

ajoute qu'ils virent le long de la côte des vaiſſeaux dont la proüe étoit ornée de figures d'or & d'argent; & qu'ils conjecturèrent qu'ils venoient de Cathai ou de la Chine, leur ayant fait entendre par des ſignes qu'ils avoient été trente jours ſur mer. A la fin, éclaircis par les maladies, épuiſés par la faim, & découragés par les fatigues qu'ils avoient eſſuiées, ils prirent le parti de retourner à Mexico, où ils arrivèrent, après une abſence de trois ans, au mois de Mars de l'année 1542.

Jean de Padilla & un autre Religieux, un Portugais, & quelques Indiens de Mechonau, reſtèrent à Tigue. Les deux Religieux firent un ſecond voyage à Quivira, & y furent tués avec quelques Indiens. Le Portugais eut le bonheur d'échapper, & revint à Panuco longtems après.

Telle fut l'expédition de l'armée de terre. Francois de Alarçon mit en mer en 1540 avec les vaiſſeaux qu'il commandoit, avec ordre de joindre Vaſquez, par la latitude de 36 degrès. Il fit voile pour la Californie, & étant arrivé au lieu marqué, il attendit long-

tems l'armée ſans qu'elle parût, quoiqu'elle ne fût qu'à dix lieues de marche. Le terme de ſes inſtructions étant expiré, il planta pluſieurs croix ſur le rivage, & enterra au pied des bouteilles dans leſquelles étoient des étiquettes qui marquoient le jour, le mois & l'année de ſon arrivée, & s'en retourna dans la Nouvelle-Eſpagne, où il trouva une flotte plus nombreuſe, & le Major Dome du Viceroi. Ainſi finit cette expédition navale, ſans autre circonſtance remarquable que la diſgrace de François Alarçon, qui auparavant étoit le favori du Viceroi, & qui ſe retira ſur les terres de Cortez, où il mourut quelque tems après de chagrin.

Le Viceroi employa dans cette entrepriſe, qui fit tant de bruit, juſqu'au moment qu'on en reconnut l'abus, non ſeulement ſon autorité & ſes richeſſes, mais augmenta encore par un coup de fine politique ſa puiſſance & ſon parti, en privant Cortez de ſon principal ſupport. Pierre de Alvarado commandoit alors en chef dans la province de Guatimala. Il l'avoit conquiſe & peuplée

peuplée par ordre de Cortez, à la fortune du quel il avoit toujours été attaché. Comme ſa préſence n'étoit plus néceſſaire dans le pays, vû le bon ordre qu'il y avoit établi, il eut ordre de ſe rendre au Pérou avec ſept vaiſſeaux, & d'aider Pizarro dans la conquête de Quito, qui paſſoit pour être infiniment plus riche que Cuſco. il revint de cette expedition avec quantité de préſens que Pizarro & Almagro lui avoient faits, plus flatés de ſon depart, que du ſecours qu'il leur avoit procuré, ne pouvant ſupporter ſon humeur impérieuſe & hautaine. Cet argent, joint à celui qu'il avoit levé dans ſa province en opprimant les Indiens, réveilla ſon ambition; & comme il ne comptoit pour rien les liens ſacrés de la réconnoiſſance & de l'amitié, n'étant plus retenu par le reſpect qu'il devoit à Cortez comme à ſon Chef, il forma le deſſein de lui enlever les découvertes de la Mer du Sud. Pour cet effet il ſollicita une commiſſion auprès de l'Empereur, qui la lui accorda d'autant plus aiſément, qu'il étoit extrêmement jaloux de cette découverte,

& qu'il commençoit à ſe méfier de Cortez, que ſes ennemis accuſoient de ne point remplir ſes engagemens ; mais à condition qu'il ne troubleroit point les Portuguais dans leurs poſſeſſions. Alvaredo ayant reçu ſa commiſſion, prépara dans ſa province un armement ſupérieur à tous ceux que Cortez avoit jamais fait dans ces mers. Il fit conſtruire douze vaiſſeaux de haut bord, une galère & quelques autres petits batimens, qu'il eut ſoin de pourvoir d'hommes, de chevaux, d'artillerie, d'armes, & de toutes les proviſions néceſſaires. L'équippement de cette flote le jetta dans de ſi grandes dépenſes, qu'indépendamment d'une bonne partie de ſon bien & des levées d'argent qu'il fit dans ſa province, il fut obligé de recourir à la bourſe de quelques-uns de ſes amis. Son deſſein étoit de ſe rendre aux Indes & aux îles des Epices, & de faire, chemin faiſant, des découvertes le long de la Californie & du cap des Baleines, conformément au plan de ſon premier Commandant. Ayant pris le titre de Général de la flote, il fit voile l'an 1538 pour

la Purification, pour y prendre de l'eau, des troupes & des provisions. Le Viceroi ne tarda pas à être instruit de ses démarches, & jugeant des autres par lui même, il ne douta plus qu'Alvaredo n'abandonnât son ancien patron. Il comprit qu'il étoit de son intérêt de l'attirer dans son parti, & pour prévenir les suites funestes que pourroit avoir sa reconcilation avec Cortez, il lui envoya une lettre par un Exprès, qui devoit l'attendre au lieu du rendez-vous. L'empressement qu'il marqua de conclurre cette association, surpassa l'attente du Viceroi; si bien que pour ne point perdre de temps, il fit partir sur le champ son Majordome Augustin Guerrero & Don Louis de Castille. Durant ce congrès, François de Alarçon arriva au hâvre de la Purification, de son expedition à Cibola, comme je l'ai observé ci-dessus.

Pour mettre la derniere main au contrat, on convint que le Viceroi & Alvaredo auroient une entrevue à *Chinibitio*, ville de Mechoacan; & en conséquence, le Viceroi s'y rendit en pos-

re de Mexico. La conférence finie, ils furent tous deux voir la flote, & retournèrent de-là à Mexico, pour nommer celui qui devoit la commander en chef; ce qui fut un point sur lequel ils ne purent s'accorder, chacun voulant donner le commandement à sa créature. Alarçon fut rappellé à Guatimala, où l'on avoit besoin de sa présence pour des affaires relatives à la province, & pour faire les préparatifs pour l'expedition. Pendant le tems que durèrent ces préparatifs, chacun blâma hautement le procedé d'Alvarado envers Cortez, à qui il étoit entièrement redevable de sa fortune. Le Viceroi & Cortez en vinrent aux extrémités les plus indécentes, & le dernier voyant qu'il n'avoit aucune justice à attendre dans la Nouvelle-Espagne, résolut de faire un second voyage en Europe, pour l'obtenir de la justice & de la bonté de l'Empereur. Pour cet effet il s'embarqua pour l'Espagne avec ses deux fils l'an 1540; accompagna l'Empereur dans la malheureuse expédition d'Alger; & après avoir passé sept ans à la Cour, dans l'attente de voir

expédier ſes affaires, que l'on prolongeoit à deſſein de l'empecher de retourner, il mourut enfin le 2 de Décembre 1547, à Caſtilleja de la Cueſta, comme il alloit à Cadiz pour y joindre ſa fille. C'etoit un homme vraiment digne d'une réputation immortelle, & qui ne le cédoit en rien aux plus fameux heros de l'Antiquité. S'il a eu quelques défauts, on peut dire qu'ils ſont cachés par l'éclat d'un grand nombre de vertus politiques, militaires & chrétiennes, & ſur-tout par ſon zèle ardent pour la propagation de la Religion. Si dans le temps de la conquête, les Indiens ont été traités avec trop de ſévérité, on ne doit s'en prendre qu'à la neceſſité, & à la fureur du ſoldat, qu'on n'eſt pas toujours le maître de contenir. Dans toutes les occaſions où il a agi par lui même, il s'eſt toujours diſtingué par la bonté de ſon cœur. J'avoue qu'on ne peut entiérement le juſtifier à l'egard de la circonſtance précédente, non plus que ſur le meurtre des grands du Mexique à la bataille d'Hibueras; auſſi la Providence voulut-elle l'humilier, en le privant pen-

dant le reſte de ſa vie des ſuccès qu'il avoit eus juſqu'alors, & en lui ſuſcitant ſur la fin de ſes jours un cahos de troubles & de contretemps.

Pierre Alvaredo, profitant de l'abſence de Cortez, hâta les préparatifs pour ſon entrepriſe avec moins de réſerve. C'etoit à Guatimala qu'on les faiſoit, & après qu'ils furent finis, il ſe rendit par terre au Port de la Nativité pour s'embarquer, & prendre le commandement de la flote. A ſon arrivée, il reçut des lettres de Chriſtophe de Oñate Lieutenant-Gouverneur de Xaliſco ſous Vaſquez Coronado, qui étoit pour lors à Cibola, par leſquelles il lui marquoit, que les Indiens l'avoient inveſti, & que s'il ne ſe hâtoit de venir à ſon ſecours, c'en étoit fait de lui & des troupes qui l'accompagnoient. Il importoit extrêmement pour cette entrepriſe, que le port de Xaliſco fût libre; il convenoit encore par égard pour le Gouverneur, qui étoit abſent, & encore plus pour le Viceroi qui l'envoyoit, qu'Alvaredo fût au ſecours d'Oñate, & arrivât à tems pour le dégager. Cependant les Indiens

continuoient la guerre avec un acharnement & une intrépidité extraordinaires, & quelques uns s'etant postés sur des rochers escarpés, Alvaredo s'avança à la tête d'un détachement de cavaliers & de fantassins pour les déloger. Les Espagnols, animés par l'exemple d'Alvaredo les attaquèrent; mais les Indiens firent rouler plusieurs grosses pièces de rochers dont le poids secondé de la pente du terrein, écrasa plusieurs soldats, & renversa bon nombre de chevaux dans des précipices. Un de ces rochers vint tomber près d'Alvaredo, lequel avoit mis pied à terre pour s'en garantir; mais ayant atteint son cheval, il le renversa sur lui, & ils roulèrent tous deux du rocher en bas. Il fut tellement froissé dans sa chute, qu'il mourut quatre jours après à Ezatlan à dix lieues de Guadalaxara, & 300 de Guatimala l'an 1541. Telle fut la fin tragique de Pierre Alvaredo, lequel s'est rendu plus célèbre par ses talens militaires, que par la sagesse de son gouvernement. Heureux pendant sa vie, & malheureux à sa mort; plus avide d'honneur, que de solide gloire;

hardi & licencieux dans ſes diſcours ; & qui ne connoiſſoit d'autre principe que l'intérêt. Il opprima ſi cruellement les Indiens, que quantité de gens ont regardé ſes malheurs & ceux qui arrivèrent à ſa famille, comme un châtiment de la conduite qu'il tint. Au mois de Septembre de la même année, la ville de Santiago de Guatimala fut entièrement détruite par un orage & une inondation, dans la quelle Dona Beatriz de la Cueva ſe noya. Dias del Caſtillo à fait ſon apologie. Elle avoit deux fils, dont l'un appellé Pedro, ſe noya en retournant en Eſpagne ; le ſecond, qui s'appelloit Diégo, fut tué au Pérou. Ces deux freres furent tous deux malheureux, & il en fut de même de tous ceux qui eurent part à la conquête de ce pays.

La grande flote étoit prête à mettre à la voile ; mais ſemblable à un corps ſans tête, elle fût réduite à rien ; car on abandonna les vaiſſeaux, & ils périrent dans le port. Telle fut la fin d'une expédition, qui pendant longtems, avoit tenu en ſuſpens & même allarmé le Nouveau-Monde.

Le Viceroi Don Antoine de Mendoza, fut d'autant plus fâché de la cataſtrophe d'Alvaredo & de la flote, qu'il étoit hors d'état de la rétablir; outre que la depenſe de ces deux expéditions retomboit entièrement ſur lui. Pour comble de malheur, Vaſquez Coronado revint au commencement de l'année ſuivante 1542, ſans avoir remporté aucun avantage. On doit cependant dire à ſa louange qu'il avoit l'ame trop noble & trop élevée pour ſe laiſſer abattre à ces contretemps, & que malgré ſon ardeur à tenter les entrepriſes qui leur promettoient de la gloire & de l'avantage, il étoit extrémement zelé pour la propagation de la foi & la prédication de l'Evangile parmi ces nations idolâtres : il étoit fermement perſuadé que ſi l'on pouvoit une fois établir un commerce & pouſſer les conquêtes du côté de la Mer du ſud & dans les contrées Orientales des Indes, ſans toucher aux Moluques, il en réſulteroit un avantage infini pour l'Etat. Il comprenoit que pour grandes que fuſſent les difficultés, il n'étoit point impoſſible de les ſur-

monter ; mais malheureuſement pour lui, il manquoit aux ſages règlemens qu'il avoit fait pendant ſon adminiſtration, dont les fruits ſont certains & ſolides, quelque exploit ſignalé qu'on pût ajouter à tant d'autres qui avoient illuſtré la maiſon de Mendoza, dans laquelle on comptoit dans ce temps là pluſieurs perſonnages fameux par leur ſavoir & leurs talens militaires. Animé par ce motifs, il réſolut cette même année 1542, d'exécuter trois entrepriſes également glorieuſes & utiles. La première étoit d'aller réduire lui-même les Indiens de Xaliſco & de la Nouvelle Galice, qui s'étoient révoltés après la mort d'Alvaredo, réduction d'autant plus néceſſaire, que ce n'étoit qu'en traverſant cette province, que l'on pouvoit pouſſer les conquêtes qu'on méditoit dans le Nord. La ſeconde étoit d'envoyer des vaiſſeaux pour reconnoître la côte extérieure ou occidentale de la Californie & de l'Amérique. La troiſième, d'en envoyer d'autres pour faire des découvertes & des établiſſemens dans les îles, qu'on appelloit alors du Ponent, & qu'on

a depuis appellées Mariannes & Philippines, parce qu'elles ſont plus près de l'Amérique que des Moluques.

La plus grande partie de la Nobleſſe de la Nouvelle-Eſpagne l'accompagna dans la première expédition, & il rétablit dans peu de tems la tranquillité dans le pays par ſon courage, ſa douceur & ſa prudence. Pour la ſeconde & la troiſième, on radouba les vaiſſeaux de l'infortuné Alvaredo qui avoient été endommagés. Jean Rodriguez Cabrillo, Portugais, homme diſtingué par ſon courage, ſa probité & ſon expérience dans la marine, partit avec deux de ces vaiſſeaux pour exécuter la ſeconde entrepriſe. Les cinq autres compoſoient une flote, dont il donna le commandement à Ruy-Lopez de Villa-Lobos, natif de Malaga, gentilhomme doué des talens néceſſaires pour cette expédition, dont le but étoit de découvrir les îles Philippines. Il mit à la voile après le Portuguais le jour de la Touſſaints, du Port de la Nativité, & faiſant directement route à l'Oueſt, il rencontra les îles des Larrons, d'où il ſe rendit à l'île de Minda-

nao & dans d'autres îles qui compoſent l'Archipel des Philippines. Cette expédition ne fut pas auſſi heureuſe qu'il ſe l'etoit promis ; il eſſuia pluſieurs contretemps, & après avoir perdu la plupart de ſes vaiſſeaux, il fut obligé de relâcher aux Moluques. Les Portuguais établis à Ternate & Tidor le reçurent ſi mal, qu'il mourut de chagrin à Amboine l'an 1546. Le Religieux & quelques laïques, triſtes reſtes de cette expédition, obtinrent des Portugais la permiſſion de retourner en Eſpagne par la voie des Moluques, de Goa, & du cap de Bonne-Eſpérance.

On ne fit aucune autre expédition pour ces îles juſqu'à l'année 1546, que Michel Lopez de Legazpi, accompagné du celébre Religieux André de Urdaneta, eut un meilleur ſuccès, & forma un établiſſement dans les Philippines ſous le ſecond Viceroi Don Louis de Velaſco.

Jean Rodriguez Cabrillo avec ſes deux vaiſſeaux, partit du même port de la Nativité le 27 de Juin, pour aller faire des découvertes au Nord ; il

toucha à la baie de Sainte-Croix dans la Californie, autrement appellée Puerto del Marques-del-Valle, depuis que Cortez y eut été : il la trouva ſituée par le 24ᵉ degré de latitude. Continuant à ſuivre la côte occidentale, il arriva dans une baie, à laquelle il donna le nom de la Magdeleine, ſituée par le 37ᵉ degré ; & au 32ᵉ il doubla le cap del Engaño ; celui de la Croix aux 33ᵉ, & celui de la Galère au 36ᵉ & ½, il trouva vis-à-vis de ce dernier deux grandes îles éloignées de 10 lieues de la côte, où on lui dit qu'à quelque diſtance de-là il y avoit une nation qui portoit des habits. Par le 37ᵉ degré ½ il apperçut quelques montagnes couvertes d'arbres, auxquelles il donna le nom de Saint-Martin, de même qu'au cap qui eſt au pied. Au-delà de ce cap juſqu'au 40ᵉ degré, la côte git N. E. & S. O ; & vers le 40ᵉ il vit quelques montagnes couvertes de neige, & entre deux un gros cap, qu'il appella Mendoza ou Mendezino, en l'honneur du Viceroi qui l'avoit envoyé. Il y avoit tout auprès une baie ſpacieuſe, à laquelle il

donna le nom de *Pinos*, à cauſe de la multitude de pins qui croiſſent auprès, & qui ſont d'une hauteur extraordinaire. Au mois de Janvier 1543, il arriva au Cabo de Fortuna, lequel eſt ſitué par le 41e degré; & le 10e de Mars il ſe trouva au 44e degré de latitude, par un froid très-perçant. Le défaut de proviſions, & le mauvais état de ſes vaiſſeaux, l'empêchèrent de pouſſer plus loin; il retourna ſur ſes pas, & rentra le ſamedi 14e d'Avril dans le port de la Nativité; diſant qu'une pareille entrepriſe demandoit des vaiſſeaux plus forts & de plus gros port, & quantité de proviſions, vu la difficulté qu'il y avoit de s'en procurer.

Je me ſuis arrêté à décrire la ſituation & les noms des principaux endroits que l'on découvrit dans ce voyage, pour qu'on puiſſe les comparer avec les découvertes qu'on a faites depuis, & ſur tout parce que pluſieurs auteurs oublient ou confondent cette expédition, qui fut la dernière qu'entreprit cet excellent pilote au Nord de la mer du Sud,

L'an 1551, Don Antoine de Mendoza, au grand regret des Eſpagnols & des Indiens, fut promu de la viceroyauté du Mexique à celle du Pérou ; de manière que ſon abſence ſuſpendit pendant pluſieurs années les expéditions qu'on méditoit dans la Californie. La nouveau Viceroi Don Louis de Velaſco, voulant ſe procurer un bon port ſur la côte occidentale pour les vaiſſeaux des Philippines fit partir un vaiſſeau appellé le Saint-Auguſtin, lequel retourna peu de tems après ſans avoir rien fait.

L'an 1596, Don Gaſpard de Zunniga, comte de Monte-Rey, Viceroi de Mexico, reçut un ordre de Philippe II de faire des decouvertes & des établiſſemens dans la Californie. Les Anglois profitant de notre négligence pour ſe rendre maîtres de la mer, le fameux François Drake avoit repandu la conſternation ſur les côtes de la mer du ſud, & même fait une établiſſement dans la Californie, auquel il donna le nom de Nouvelle-Albion, comme appartenante à la Couronne d'Angleterre. Son exemple fut ſuivi

de plusieurs de ses compatriotes, entr'autres de Thomas Cavendish, qui s'étant fortifié sur la côte, génoit beaucoup notre commerce aux îles Philippines. On parloit encore beaucoup dans ce temps-là du détroit d'Anian, par lequel on prétendoit que la Mer du sud communiquoit avec celle du nord près de Terre-Neuve; & si jamais les Anglois se fussent frayé un passage de ce côté, ils auroient infailliblement envahi nos domaines & ceux des Portugais dans l'Inde, toute la côte depuis Acapulco jusqu'à Culiacan étant sans défense, & n'y ayant depuis Culiacan au Nord aucun établissement sur la côte. D'ailleurs on n'avoit point oublié la quantité de perles que produisent ces mers. Mais le principal motif, & celui qui faisoit le plus d'impression sur le cœur de ce pieux Monarque, étoit la propagation de l'Evangile, & la compassion qu'il avoit pour tant de millions d'ames plongées dans ténèbres de l'idolatrie faute de Missionnaires, & que le Saint-Siége avoit recommandées à sa piété.

La Cour

La Cour donna la conduite de cette expédition au Général Sébaſtien Viſcaino, homme d'un courage & d'une prudence conſommée. Il étoit non ſeulement bon ſoldat, mais encore très bon marin, & d'ailleurs d'une douceur & d'une affabilité qui le rendoient très-propre à diriger une entrepriſe, laquelle eſt ordinairement accompagnée de quantité des circonſtances déſagréables, que les équipages ne manquent jamais d'imputer au Commandant. Tous les préparatifs étant faits, le Général Viſcaino partit d'Acapulco avec trois vaiſſeaux, à bord deſquels étoient quatre Religieux de l'Ordre de Saint-François. Il ſe rendit d'abord aux Iſles de Mazatlan, & au port de Saint-Sébaſtien, où il fit aiguade : de-là traverſant le Golfe, qu'ils trouvèrent large de 80 lieues, ils débarquèrent ſur la côte Orientale de la Californie, ſans trouver la moindre réſiſtance de la part des Indiens, quoiqu'il en fût accouru un grand nombre ſur le rivage. Mais le pays ne leur plaiſant point, ils vinrent dans un autre port, qu'ils appellèrent Saint-

Sébaſtien, où ils arborèrent le pavillon Royal, pour marquer qu'ils en prenoient poſſeſſion au nom du Roi. Ils y reſtèrent huit jours, pendant leſquels ils envoyèrent quelques ſoldats pour reconnoître le pays. Les naturels du pays, loin de leur faire de la peine, leur apportèrent du gibier & du fruit, qui font leur ſeule nouriture, & des perles dont ils trafiquent. Le Général ne jugea pas à-propos d'y faire un établiſſement, parce qu'il n'y avoit point d'eau & que le terrein étoit extrémement ſtérile; il envoya le vaiſſeau que montoit le Chef d'Eſcadre plus loin pour chercher un lieu plus convenable, & la flote ſe rendit dans celui qu'on a depuis appellé de la Paz, à cauſe de la manière douce & polie dont ils furent accueillis par les Indiens de cette baie. Ils y mirent une garniſon, qu'ils fortifièrent d'une paliſſade; ils y élevèrent auſſi une petite Egliſe & quelques hutes avec des branches d'arbres, leſquelles ſervirent de fondement à la capitale de cette nouvelle acquiſition. Les naturels du pays, gens ſimples & ingenus, appor-

tèrent à la garniſon du fruit, du poiſſon & quelques perles. Les Religieux s'attachèrent auſſi-tôt à gagner leur affection, & leur expliquèrent du mieux qu'ils purent les myſtères de la Religion Chrétienne : ils diſtribuèrent quelques petits préſens aux enfans, dont il y avoit un très grand nombre, & cela joint aux careſſes qu'ils leur firent, acheva de leur gagner l'amitié des habitans. Ils ſe plaignoient aux Religieux des injures que leur faiſoient les ſoldats, qui entr'autres outrages, leur enlevoient des force ce qu'ils avoient, mal qui n'eſt que trop commun dans toutes les nouvelles découvertes, mais à pluſieurs égards de très-mauvaiſe conſéquence. Ils demandoient aux Pères s'ils n'étoient point fils du Soleil, les regardant comme des Divinités; ils les conjuroient de reſter parmi eux, mais de renvoyer les ſoldats, comme des hommes cruels & inhumains. Ils furent ſaiſis d'admiration la première fois qu'ils aſſiſtèrent à la Meſſe; ils exécutoient ponctuellement les ordres que les Religieux leur donnoient & ſe montroient par toute

leur conduite humains, dociles & disposés à embrasser la foi Chrétienne. Mais le Général ne tarda pas à s'appercevoir que le pays n'étoit pas assez fertile pour nourrir un si grand nombre d'hommes. C'est pourquoi, voulant s'acquitter entièrement de la commission qu'il avoit de faire des découvertes, il envoya le Chef d'Escadre avec une chatte pour reconnoître les côtes & les îles qui étoient plus avancées vers le Nord. Ceux qui montoient ces vaisseaux, descendoient à terre, lors qu'ils voyoient du monde; & si on les recevoit paisiblement, ils parcouroient le pays en ordre de bataille. Lorsqu'ils trouvoient quelque opposition, ils se rembarquoient, & continuoient leur route: ils firent 100 lieues de la sorte. Etant-arrivés dans la partie la plus septentrionale du pays, ils mirent 50 soldats à terre pour aller à la decouverte, lesquels ayant vu qu'elle ne valoit pas mieux que celles où il avoient été, reprirent le chemin de leurs vaisseaux. Les Indiens croyant qu'ils s'enfuyoient, leur tirèrent plusieurs fléches; les Espagnols ayant

fait volte face tirerent ſur eux, en bleſſerent quelques-uns & en tuèrent trois où quatre ſur la place ; ſur quoi les autres prirent la fuite. Cependant les ſoldats coururent à leur chaloupe pour regagner le vaiſſeau, qui faute d'eau étoit reſté à un quart de lieu de la côte. Comme la chaloupe ne pouvoit contenir que 25 hommes, les autres furent obligés de reſter, en attendant qu'on vînt les chercher. Sur ces entrefaites environ 500 Indiens ſe mirent en embuſcade, attendant l'occaſion de faire leur coup. La chaloupe revint, & comme ils s'embarquoient pêle mêle ſans ſe méfier de rien, les Indiens ſortirent de leur embuſcade en jettant un grand cri ; les ſoldats s'empreſſant d'y entrer, elle ſe renverſa, & ils tombèrent dans l'eau, de maniére que leurs armes leur devinrent inutiles. Il périt dix-neuf Eſpagnols dans cette occaſion, dont les uns ſe noyèrent, & les autres furent tués par les Indiens, faute de pouvoir ſe défendre. Ceux qui étoient à bord, quoique touchés de leur malheur, ne purent les ſecourir : il y en eut cependant quel-

ques-uns qui régagnèrent le vaiſſeau à la nage. Le défaut de proviſions les avoit déjà fait réſoudre à s'en retourner ; s'ils en avoient eu davantage, ils auroient pu reconnoitre les parties les plus reculées du golte. Ce malheur les détermina à aller rejoindre la garniſon, & ils y arrivèrent épuiſés de fatigue, après avoir tenu la mer un mois entier. Le Géneral Viſcaino y étoit pour lors, mais ſi dénué de vivres, qu'il n'avoit pas même aſſez de maïz pour les nourrir dans leur paſſage au continent. Comme ils ne ſçavoient où en prendre, on réſolut dans un conſeil de guerre, d'abandonner entièrement cette conquête, & de n'y laiſſer aucun colon ; & en conſéquence, ils retournèrent dans la Nouvelle-Eſpagne à la fin de la même année 1596.

On envoya un détail de l'iſſue de cette expédition à la Cour, lequel y arriva auſſitôt après l'avènement de Philippe III au Trône, Philippe II ſon père étant mort le 23 de Septembre 1598.

SECTION VI.

Ordre remarquable de Philippe III. Autres expéditions dans la Californie juſqu'au regne de Philippe IV.

LEs motifs politiques qui engagèrent Philippe II à ordonner la conquête de la Californie, ſubſiſtoient encore dans le tems que Philippe III monta ſur le trône, & devenoient de jour en jour plus preſſants. Le nouveau Roi avoit hérité de la piété & du zèle de ſon père, & n'eut pas moins à cœur que lui la propagation de la foi; il étoit d'ailleurs bien-aiſe d'aſſurer la Navigation aux Philippines; car les vaiſſeaux qui révenoient de ces iles dans la Nouvelle-Eſpagne, étant obligées de venir reconnoitre le cap Mendozino, & les vents de Nord Oueſt étant très violens dans ce parage, il convenoit d'avoir un port près de ce cap où ils puſſent ſe ravitailler, & faute de l'avoir, quantité de vaiſſeaux avoient péri, & ceux qui arrivoient à

Acapulco, étoient dans un état déplorable. En conséquence, le 27 de Septembre 1599. il donna ordre au Comte de Monte-Rey de prendre au Tréſor royal les ſommes néceſſaires pour former un établiſſement dans la Californie, lui enjoignant en outre de faire reconnoître la côte occidentale de la mer du ſud, au lieu de la côte orientale du golfe. Le Viceroi, après avoir murement peſé toutes les circonſtances, pour aſſurer le ſuccès d'une entrepriſe dont la difficulté paroiſſoit aſſez par les mauvais ſuccès qu'on avoit eus durant tout le ſiècle précédent, nomma pour commandant en chef, le même Sebaſtien Viſcaino qui avoit conduit la dernière expédition, & ne négligea rien pour aſſurer le ſuccès de celle qu'il alloit entreprendre. Le Général Viſcaino partit le 5 de Mai 1632 du port d'Acapulco avec deux vaiſſeaux, une frégate, & une barque longue, menant avec lui trois Carmes-Déchaux, dont l'un, ſavoir le Pere Antoine de l'Aſcenſion, a donné une relation particulière de l'expédition, dont Torquemada à fait un extrait

extrait que j'ai inſéré à la fin de mon ouvrage. Le lecteur pourra ſe contenter en attendant de lire la narration ſuccinte, mais intéreſſante, contenue dans le brevet que je vais rapporter, par laquelle il conſte qu'il reconnut exactement la côte juſqu'au cap Mendozino, lequel git par le 40e degré; & même le cap Blanc de Saint-Sebaſtien, qui eſt ſitué au 41e degré & ½. Avant d'arriver dans ces endroits, il découvrit un hâvre ſpacieux près du cap des Pins (*Punta de Pinos*) lequel lui parut extrêmement commode pour les vaiſſeaux, & qu'il nomma le Port de Monte-Rey, en l'honneur du Viceroi qui l'avoit envoyé. Cependant, voyant qu'il lui étoit impoſſible de tenir plus long tems la côte, il reprit le chemin de la Nouvelle-Eſpagne, & arriva à Acapulco au mois de Mars 1603.

Les fatigues, les détreſſes, les maladies & les dangers qu'il eſſuia dans ce voyage, ſuffiſoient pour décourager l'homme le plus réſolu. Cependant le Général Viſcaino, animé par la gloire & les avantages qu'il ſe promettoit de cette conquête, ſollicita

fortement le Viceroi de lui permettre de faire une nouvelle expéditon à ſes dépens : mais jugeant avec raiſon qu'il ne devoit rien entreprendre ſans la permiſſion de Sa Majeſté, il ſe rendit en Eſpagne pour ſolliciter cette affaire en Cour. Il préſenta au Roi un Mémoire dans lequel il lui expoſa avec les plus vives couleurs les avantages de cette expédition. Le Conſeil ſouverain des Indes, inſtruit du peu de ſuccès qu'avoient eu les deux expéditions précédentes, & des dépenſes immenſes qu'elles avoient occaſionné, attendit pour s'y déterminer qu'on eût reçu des nouvelles informations, perſuadé qu'on ne pouvoit agir avec trop de circonſpection dans une affaire de cette importance ; de manière que le Général Viſcaino, dont le courage & la capacité ne trouvoient rien d'inſurmontable ſur terre & ſur mer, ſe trouva arrêté dans cette occaſion, par l'inconſtance, les intrigues & les traverſes qu'il eut à eſſuier de la part des Courtiſans : il quitta la Cour très mécontent, & retourna dans la Nouvelle-Eſpagne, où il paſſa le reſte de

ſa vie dans le repos & la retraite. Cependant, les ſuites juſtifièrent bien-tôt la lenteur qui avoit précédé la reſolution; car à peine le Général eut-il quitté l'Eſpagne, que le Roi ſigna le 19e d'Août 1606 deux commiſſions, adreſſées à Don Juan de Mendoza & Luna, Marquis de Montes-Claros, nouvellement promu à la Viceroyauté du Pérou, & Don Pedro de Acunna, gouverneur & Capitaine général des îles Philippines. Elles ſont conçues avec tant de prudence, & contiennent des remarques ſi judicieuſes ſur l'importance & la diſpoſition néceſſaire pour le ſuccès de l'entrepriſe, qu'elles méritent d'etre rendues publiques; d'autant plus qu'elles ſervent à confirmer ce que j'ai dit. Je vais donc rapporter ici fidellement celle qui fut adreſſée à Don Pedro de Acunna.

DE PARLE ROI.

Don Pedro de Accunna, Chevalier de l'ordre de Saint Jean, Gouverneur, Capitaine Général & Préſident de l'Audience Royale des îles Philippines:

Vous ſçaurez par cette préſente, que Don Louis de Velaſco, mon Viceroi dans la Nouvelle-Eſpagne, conſidérant la grande diſtance qu'il y a entre le port d'Acapulco & ces îles, les fatigues, les travaux & les dangers qu'on eſſuye dans ce voyage, faute d'un port où les vaiſſeaux puſſent relâcher & ſe pourvoir d'eau, de bois, de mâts, & d'autres choſes abſolument néceſſaires, ſe détermina à faire reconnoître & lever la côte compriſe entre la Nouvelle-Eſpagne & ces îles, en y joignant des obſervations ſur les ports qui s'y trouvent, & envoya pour cet effet un vaiſſeau appellé le Saint-Auguſtin, dont la perte ſuſpendit cette découverte. Que le comte de Monte-Rey, qui lui ſuccéda dans ce gouvernement, ayant la même opinion que lui des inconvéniens de ce voyage, & le même zele pour les faire ceſſer, en continuant la découverte que méditoit Don Louis de Velaſco, m'écrivit à ce ſujet, me marquant, que les petits vaiſſeaux d'Acapulco étoient les plus convenables, & que l'on pouvoit comprendre dans cette reconnoiſſance les

côtes & les baies de la Californie, de même que celles de la Pêcherie. Je lui fis répondre le 27 de Septembre 1599 que les découvertes, les cartes & les observations relatives à cette côte & à ses baies, me paroissant très utiles, ma volonté étoit qu'il y procedât aussitôt, sans s'embarrasser de la Californie, qu'autant que le hazard l'y obligeroit. En consequence, il nomma pour cette entreprise Sébastien Viscaino, pilote experimenté & parfaitement au fait du voyage en question, en qui il avoit une entière confiance, lequel avec deux vaisseaux & une chatte, pourvus pour un an de toutes les provisions nécessaires, s'embarqua aussitôt avec un nombre suffisant de matelots & de soldats, & un habile Cosmographe versé dans la construction des cartes, pour pouvoir lever avec toute la clarté & l'exactitude possible les lieux qu'on découvriroit. Muni des ordres & des instructions nécessaires, il partit du port d'Acapulco le 5e de Mai 1602, suivant l'avis que m'en donnèrent ledit Comte de Monte-Rey & Sébastien Viscaino; le-

quel après plusieurs lettres, dont la dernière étoit du dernier d'Avril 1604, m'informoit qu'il avoit été onze mois en chemin, & qu'au sortir dudit port, il avoit commencé à faire sonder & lever la carte des hâvres, criques & baies, jusqu'au 27e degré, avec toute la précision & l'exactitude nécessaires. Que depuis le 26e degré jusqu'au 42e n'ayant pu prendre terre, il n'avoit pu faire les mêmes observations qu'il avoit faites jusqu'au 27e degré. Plusieurs de ses gens étant tombés malades, & le tems ne l'ayant point favorisé il ne put observer autre chose sinon, que la côte jusqu'au 40e degré, git nord-oueſt & sud-eſt: & que dans les deux autres degrés, savoir jusqu'au 42e elle git presque nord & sud. Il ajoutoit, qu'entre l'embouchure du golfe de Californie & le 37e degré, il avoit trouvé trois bons ports sur le continent; savoir San-Diégo, par le 32e degré, avec un autre plus petit qui lui eſt contigu; celui de San-Diégo, qui eſt très-spaçieux & capable de contenir un grand nombre de vaisseaux; & un troisième, ap-

pellé Monte-Rey, qui eſt encore meilleur, & beaucoup plus commode pour les Gallions de la Chine, & pour les vaiſſeaux qui vont dans ces îles ; il eſt ſitué par le 37e degré de latitude ſeptentrionale ; l'eau & le bois y ſont meilleurs & plus abondants que dans l'autre, il eſt à l'abri des vents, il y a le long du rivage quantité de pins propres pour la mâture, & il eſt commodément ſitué pour les vaiſſeaux qui reviennent des îles Philippines ; de manière qu'on cas de tempete, ils ne ſont point obligés de mouiller au Japon, comme ils ont été obligés de le faire pluſieurs fois, ce qui les a conſtitués dans des dépenſes immenſes. D'ailleurs, ils ne perdent jamais de vue la côte de la Chine, ce qui eſt un autre avantage, vu que ſçachant l'endroit où ils ſont, ils peuvent ſe diſpenſer d'aller au Japon ou dans ces îles, les mêmes vents qui les y mènent, les conduiſant auſſi dans ce port. Ils diſent de plus que le climat eſt doux, le pays couvert d'arbres, le ſol fertile & bien peuplé ; que les naturels ſont humains, & ſi dociles, qu'il ſera aiſé

de les convertir à la Religion Chrétienne, & de les rendre sujets de ma Couronne. Qu'ils se nourrissent des fruits que la terre produit naturellement, & du gibier qu'ils tuent, & qui est très abondant. Qu'ils sont vêtus de peaux de loups marins, qu'ils ont le secret de tanner & de préparer, & qu'ils ont aussi quantité de lin, de chanvre & de coton. Que le dit Sébastien Viscaino ayant questionné ces Indiens, & quantité d'autres qu'il trouva le long de la côte pendant l'espace de plus de 800 lieues, ils lui avoient dit qu'au delà de leur pays, il y avoit plusieurs grandes Villes, & quantité d'or & d'argent, ce qui lui fait croire qu'on pourra y découvrir des grandes richesses; d'autant plus qu'on trouve dans quelques cantons des veines de métaux, & que sachant le tems que leur Eté arrive, on pourra en découvrir davantage en penétrant dans l'intérieur du pays, dont on peut découvrir le reste le long de la côte; vu qu'elle s'étend au-delà du 42e degré, qui sont les limites qu'on a spécifiées audit Sébastien Viscaino dans ses inf-

tructions, lesquelles portoient qu'il se rendroit au Japon & à la Chine, pour n'être point obligé de revenir par le golfe de Californie, à cause de la mortalité de ses gens, & du défaut de provisions, qui l'obligèrent à hâter son retour. Le Cosmographe André Garcia de Cespedes, s'étant présenté à mon Conseil Royal des Indes, avec les relations & les cartes auxquelles on avoit joint un plan séparé des hâvres découverts par le dit Sébastien Viscaino; ayant ouï son rapport, & considérant combien il importe pour la sureté des vaisseaux qui viennent de ces îles & qui ont un trajet de 2000 lieues à faire sur une mer orageuse, qu'ils ayent un port où ils puissent relâcher & se pourvoir d'eau, de bois & de provisions : que ledit port de Monte-Rey, git par le 37e degré, à peu-près à mi-chemin, & possède toutes les bonnes qualités qu'on peut desirer; il me paroît que tous les vaisseaux qui viennent de ces îles, & qui rangent cette côte, doivent se rendre dans ce port, s'y radouber & y prendre les provisions dont ils

ont beſoin. Ayant donc deſſein de commencer une entrepriſe auſſi utile, & de la rendre publique, j'ai ordonné par une autre commiſſion de la même date, au Marquis de Montes-Claros, mon Viceroi actuel deſdites provinces de la Nouvelle Eſpagne, qu'il ait à faire toute la diligence poſſible pour trouver le Général Sébaſtien Viſcaino, qui a fait ladite découverte, ayant reconnu la côte depuis Acapulco juſqu'au cap Mendozino; & au cas qu'il ſoit mort, de faire chercher le Commandant de ſon vaiſſeau, & après qu'on l'aura trouvé, qu'on lui donne ordre de ſe rendre dans ces îles avec ſon premier Pilote & celui dudit Commandant, avec toutes la diligence qu'exige l'importance de ce ſervice. J'ai encore ordonné audit Marquis d'envoyer dans ces îles des vaiſſeaux du même gibarit que ceux qu'on a déja employés, n'y ayant point d'apparence qu'on puiſſe en avoir de 200 tonneaux, comme il eſt porté dans le nouvel ordre que j'ai expedié, lequel nomme pour Commandant de ces vaiſſeaux Sébaſtien Viſcaino, & pour ſon

Capitaine, celui qui étoit avec lui lors de la découverte dudit Port, au cas qu'ils ſoient tous deux vivants; ou ſi l'un ou l'autre eſt mort, celui qui a ſuccédé au Commandant en Chef; & pour premier Pilote, la perſonne qui occupoit ce poſte ſous Sébaſtien Viſcaino, ou ſous ſon Capitaine; afin qu'avec ces vaiſſeaux, ils puiſſent à leur retour examiner les moyens qu'il convient de prendre pour former un établiſſement dans ledit port de Monte-Rey, pour que les vaiſſeaux prennent la coutume d'y toucher, en inſtruiſant les pilotes & les matelots des particularités de ce voyage; entr'autres deux perſonnes capables, que vous enverrez auxdites îles avec ledit Général Viſcaino, pour qu'elles connoiſſent ledit port, & qu'elles puiſſent ramener le Général & le Commandant des vaiſſeaux, qui doivent aller d'Acapulco dans ces îles l'an 1608. Sébaſtien Viſcaino étant chargé d'y faire un établiſſement, ma volonté eſt que vous lui accordiez, de même qu'à ſon Capitaine, tous les ſecours dont ils pourront avoir

besoin. Ma volonté est encore qu'ils reçoivent la paye que les autres Généraux & Commandans ont reçue dans ledit voyage, & cela dans la forme, & à la manière ordinaire. Et pour que cette expédition ait le succès que je desire, je vous enjoins de les aider & de les assister avec le soin & la diligence que me je prometsde votre prudence & de votre zèle, & de m'informer de ce qu'ils auront fait. Donné au Palais Royal de Saint-Laurent, le 19e d'Août, 1606.

Cette commission fait voir dans tout son jour le jugement que le Conseil souverain des Indes, le Roi & ses Ministres portoient de la Colonie qu'on vouloit fonder sur la côté Occidentale de la Californie, en peuplant le port de Monte-Rey, de même que l'idée qu'ils avoient de son importance: mais ces sages mesures n'aboutirent à rien, l'ordre du Roi n'ayant point eu son effet. Le Viceroi fit aussitôt chercher le Général Sébastien Viscaino, & on le trouva; mais dans le tems qu'il se disposoit à une entreprise dont on n'a connu les avantages réels qu'à l'aide

du tems & de l'expérience, il fut attaqué d'une maladie qui le mit au tombeau, & qui fit évanouir les espérances qu'on avoit conçues de cette expédition. On ignore encore pourquoi des ordres si positifs & si formels ne furent point executés, même après la mort du Général: on sçait seulement qu'on ne fit rien pour lors ni après de ce qu'ils portoient, quoique tout eut été concerté avec la plus grande sagesse & avec la plus mure déliberation, & que le Roi y eût donné son consentement.

Pendant les neuf années suivantes, on se borna à faire quelques voyages dans la Californie, plutôt dans la vue d'y pêcher des perles ou de les échanger, que d'y faire un établissement solide. C'est ce qui fait que je n'en ai rien dit, d'autant plus que dans les Commissions suivantes il n'en est parlé que d'une manière générale, & qu'on n'entre dans le detail d'aucune circonstance. A la fin cependant, l'an 1615, le Capitaine Jean Iturbi obtint la permission d'y faire un voyage à ses propres dépens. Un de ses deux vaisseaux fut pris par certains pirates Européens,

qui s'étoient rendus fameux dans l'Amérique sous le nom de *Pichilingues*, & qui, à la honte de la nation Espagnole, infestoient les mers du sud, & cela à un tel degré d'insolence, que l'on sentit la nécessité dont il étoit de réduire la Californie, où ils trouvoient une retraite assurée. Iturbi entra avec son autre vaisseau dans la baie de la Californie, & s'avança jusqu'au 30e degré, où il observa que les deux côtes de Cinaloa & de Californie se rapprochoient insensiblement l'une de l'autre. Mais les vents de nord-ouest & le défaut de provisions l'empêchèrent d'aller plus loin; sur quoi il prit le parti de retourner, & il seroit infailliblement mort de faim avec son équipage, sans le secours presque miraculeux qu'il trouva au village d'Ahomé, dans la province de Cinaloa, par le moyen du Missionnaire, le Père André Pérez de Ribas, Provincial des Jesuites dans la Nouvelle-Espagne, qui donna plusieurs années après une relation de de cette expédition. D'Ahomé, il fit voile pour Cinaloa, où il reçut ordre du Vicerοi Don Diégo Fernandès de Cordova, Marquis de Guadal-Casar,

d'aller joindre & de convoyer un vaiſſeau qui venoit de îles Philippines, que l'on craignoit qui ne tombât entre les mains des corſaires Hollandois, qui infeſtoient ouvertement ces mers ſous leur propre pavillon, & qui ne tardèrent pas à ſe rendre maîtres de la plus grande partie du commerce aux Indes Orientales.

Iturbi ſe rendit dans la mer du ſud, & ramena le vaiſſeau qui cauſoit tant d'inquiétude, à Acapulco. Il vint de là à Mexico, où les perles qu'il avoit apportées, remplirent toute la ville d'admiration ; il en avoit un grand nombre, mais la plupart d'une eau noirâtre, ce qui venoit, comme je l'ai dit ci deſſus, de ce que les Indiens jettoient les huitres dans le feu, pour les ouvrir & en tirer le poiſſon. Il en avoit d'autres fort groſſes & fort belles, que divers particuliers achetèrent, & une entr'autres, dont il revint au Roi pour ſon 1/5e 900 écus.

La vue de ces perles anima les Mexicains à entreprendre la conquête de la Californie, & à y faire un établiſſement. Quantité de particuliers de

Culiacan & de Chametla se rendirent avec des petits bateaux sur la côte de la Californie, pour y pêcher des perles, ou en acheter des Indiens : ils commirent plusieurs actes de cruauté sur ces pauvres gens, qu'on eut soin de châtier autant que l'on put. Quelques avanturiers s'enrichirent dans ce commerce, entr'autres Antonio del Castillo, habitant de Chametla, dont la fortune rapide fit tant de bruit, que l'on brûloit d'impatience de faire cette conquête. L'an 1628, sous le règne de Phillippe IV, le Capitaine Antoine Bastan se rendit en Espagne, pour en obtenir la permission, s'offrant de la faire à ses dépens. Le Conseil souverain des Indes, par une Cédule datée du 2e d'Août de la même année, donna ordre au marquis de Cerralvo, Viceroi du pays, de lui envoyer de plus amples informations. Le Viceroi & le Conseil nommèrent Don Jean Alvarez, Auditeur de l'Audience Royale, pour faire là-dessus les informations nécessaires, & sous prétexte d'une plus grande sureté ; il obtint du Viceroi que le Capitaine François

François de Ortega y feroit un voyage à ſes dépens, dans lequel il fut ou plus heureux, ou plus adroit que ſes prédeceſſeurs. Il partit dans le mois de Mars 1632, ſur un vaiſſeau du port de 70 tonneaux, avec un prêtre appellé Diégo de la Nava, que l'Evêque de Guadalaxara avoit nommé Vicaire de la Californie. Il y arriva le 3 de Mai, & ayant reconnu exactement la côte depuis la baie de Saint-Barnabé, juſqu'au Port de la Paz, il acheta quantité de perles, & trouva les Indiens en général très-humains & très-ſociables, excepté dans quelques endroits, où ils avoient été maltraités par ceux qui y étoient venus pour trafiquer en perles. Il retourna dans le mois de Juin ſur la côte de Cinaloa, d'où il ſe rendit chez le Viceroi, pour lui rendre compte de ſon voyage.

Ce qui donne lieu de croire que le Capitaine Ortega y trouva ſon compte, eſt qu'il en fit deux autres, avec la permiſſion du Viceroi, dans les années 33 & 34, dans la vue d'y faire un établiſſement. Son opinion étoit, qu'il étoit aiſé de porter les

Indiens de Puerto de la Paz à embraſſer la religion chrétienne, & ce fut dans cette vue qu'on envoya avec le Vicaire Nava un ſecond prêtre appellé Jean de Zunniga. Il prit dans ces deux voyages le plus de vivres qu'il put, mais il les conſomma, & retourna à Mexico, après avoir éprouvé les mêmes accidents que ceux qui y avoient été avant lui, nommément la ſtérilité du pays, & la diſette totale de ſubſiſtance. Il propoſa néanmoins deux choſes au Gouvernement; la première, de tranſporter la garniſon d'Acaponeta ſur la côte de Californie, vu que tout étoit en paix à Cinaloa, afin que ce corps pût protéger la conquête que l'on méditoit, de même que ceux qu'on vouloit y établir. Il ne negligea rien pour faire entrer le Viceroi & le Miniſtre dans ſes vues, leſquelles étoient en effet ſages & prudentes, les preſſant d'exécuter ſans délai ce qu'il propoſoit. Il vouloit y faire un quatrième voyage, mais il eut la mortification d'apprendre qu'Etienne Carboneli ſon pilote, avoit obtenu du Viceroi la permiſſion de s'y

tranſporter à ſes dépens. Carboneli non ſeulement ſupplanta ſon patron Ortega, mais le blâma même, alléguant que tous les malheurs qu'on avoit éprouvés dans ces trois voyages, venoient de ſa négligence & de ſa timidité, & de ce qu'il n'avoit point debarqué en Californie par une plus haute latitude, où il s'engageoit à trouver un pays plus fertile, où ſes gens & ceux qui voudroient s'y établir, ſubſiſteroient dans l'abondance de toutes choſes. L'eſprit ainſi rempli de ſon ſiſtême, il fit voile pour la Californie l'an 1536. Mais quoiqu'il ſe fût avancé le plus avant qu'il lui avoit été poſſible, il ne trouva partout qu'un petit nombre d'Indiens, leſquels erroient tous nuds dans un pays ſtérile, & qui ne vivoient que de coquillages, de fruit & de gibier, ignorant entièrement l'agriculture. Après avoir amaſſé quelques perles, pour ſe conſoler dans ſon malheur, il retourna dans la Nouvelle-Eſpagne, où Ortega eut la ſatiſfaction de voir ce nouveau Conquérant devenir l'objet de la riſée publique.

Il parut cette même année à Lon-

dres un Ecrit, sous le titre de relation de Barthelemi de Fuentes, Commandant en chef de la Marine dans la Nouvelle-Espagne & le Pérou, & Préſident du Chili. On y rapportoit les principaux évènemens & les avantures les plus remarquables arrivées dans le voyage qu'on avoit entrepris l'an 1640, par ordre du Viceroi du Pérou, pour découvrir un paſſage de la mer du ſud dans celle du nord, dans l'hémiſphere ſeptentrional. Cet Ecrit contient quantité de détails relatifs à la Californie; mais ſans vouloir entrer ici dans de longues diſcuſſions, je me contenterai de dire, qu'on doit faire peu de fonds ſur cette relation. On peut en dire autant de celles qu'on a données des voyages qu on a fait de la mer du ſud dans celle du nord, aude-là de la Californie, & dans une direction contraire, dont les Capitaines Seixas & Lobera ont donné un détail qu'on a inſéré dans le *Théâtre naval*, publié en François & en Eſpagnol; où il eſt parlé entr'autres d'un Eſpagnol, que l'on dit être venu dans l'eſpace de trois mois du port de la Nativité & du cap

de Corrientes à Liſbone. Ces ſortes de relations, que l'on trouve diſperſées dans differens livres, ne m'ont pas paru aſſez authentiques, pour meriter de trouver place dans mon ouvage: je reviens à mon ſujet.

Tant d'expéditions infructueuſes dans la Californie, loin de ralentir l'ardeur des peuples à en entreprendre de nouvelles, ne ſervirent au contraire qu'à l'enflammer davantage. La raiſon en fut, qu'on en apporta quelques perles, & qu'on exagéra la quantité de celles qu'on y trouvoit. On peut ajouter à cela, que la plupart de ceux qui paſſent dans l'Amérique ſans poſte & ſans emploi, ſe laiſſent aiſément leurrer de l'eſperance d'y faire promptement leur fortune ſans peine & ſans fatigue: mais comme la nature & l'état du pays ne fourniſſent point à quantité de perſonnes les moyens d'y gagner aſſez pour ſubſiſter paſſablement, n'y ayant point de manufactures auxquelles elles puiſſent s'employer; & que les travaux des mines & la culture des terres, les deux cauſes fatales de la dépopulation & de la ſtérilité de

ces contrées fertiles, ſont extrêmement laborieux, on trouve toujours des gens, qui n'ayant rien à perdre, cherchent à faire leur fortune par quelque nouvelle entrepriſe. Le Gouvernement étoit animé par d'autres vues; & ſachant que quantité de gens viendroient s'offrir volontairement pour ſervir, il contribua de ſon mieux à faciliter l'exécution du projet qu'il méditoit. L'importance de l'entrepriſe, malgré tant de tentatives inutiles, étant évidente, le viceroi Don Diégo Lopez Pacheco, Marquis de Villena & Duc d'Eſcalona, reſolut de la tenter de nouveau aux dépens de Sa Majeſté. Mais voulant agir avec plus de circonſpection qu'on ne l'avoit fait juſqu'alors, il écrivit à Don Louis Ceſtin de Canas, Gouverneur de Cinaloa dont la province eſt vis-à-vis de la Californie, de ſe tranſporter avec ſes ſoldats de ſa garniſon, & de reconnoitre ſes côtes, ſes îles, ſes baies, ſes criques, de même que la diſpoſition & la nature du terrein. Il pria en même tems le Père Louis de Bonifaz, Provincial des Jéſuites, de lui donner une

perſonne capable pour l'accompagner. Celui-ci lui recommanda le Père Jacinto Cortes, Miſſionnaire dans ladite province de Cinaloa. Ces précautions auroient été inutiles, après ce qu'on avoit fait pendant plus d'un ſiècle, ſi les rapports, les relations, les cartes, les vues & les plans qu'on avoit faits, ou qu'on auroit dû faire, après tant de decouvertes, euſſent ſubſiſté. On ne les avoit plus, par le peu de ſoin qu'on avoit eu de les conſerver; ce qui eſt une perte que les perſonnes en place de même que les particuliers ne peuvent trop regretter; les premières, à cauſe des inſtructions qu'ils en auroient tirées pour la conduite des affaires; & les ſeconds, à cauſe des avantages qu'ils y euſſent trouvé, & de l'amuſement qu'ils leur auroient procuré. Une autre raiſon qui fait que l'on manque de ces ſortes d'inſtructions, eſt que l'on néglige de faire imprimer les découvertes qui intéreſſent la religion & le gouvernement. La perte de ces ſortes d'écrits fait que l'on perd ſouvent le fruit d'une expédition, ſoit à cauſe des change-

mens qui ſurviennent dans l'état, ou du peu d'uniformité que l'on trouve dans les relations. Qu'arrive t-il de-là ? on ſe jette dans de nouvelles dépenſes, ou l'on prend de fauſſes meſures, faute de lumières qu'on eût pu ſe procurer, en tranſmettant à la poſterité ce que l'on juge devoir mériter ſon attention. On fit enfin ce reconnoiſſement dans le mois de Juillet 1642, comme cela paroit par la lettre du Père Cortes, dans laquelle il marque au Père Provincial, qu'au ſortir de Cinaloa, ils abordèrent dans quelques îles, auxquelles ils donnèrent le nom de Saint-Joſeph, & que les habitens leur firent un très-bon accueil, à cauſe de l'amitié qu'ils avoient liée avec les Eſpagnols qui y étoient venus pêcher des perles, & qui les avoient protégés contre les *Guaicuros* leurs ennemis, qui habitent le Continent. Nous remontames enſuite la côte, dit le Père Cortes, l'eſpace de 40 lieues à l'oueſt de la Paz. Il confirme ce qu'on avoit dit des perles, de la pauvreté des habitans, & de la diſpoſition où ils étoient d'embraſſer la foi ; il décrit auſſi leurs coutumes

coutumes & l'étendue de la côte, & le prie en finiſſant, d'ouvrir la porte à l'Evangile parmi ces malheureuſes créatures, en lui permettant d'exercer la fonction de Miſſionnaire. Le Gouverneur envoya de ſon côté ce rapport au Viceroi, & l'accompagna de quantité de perles qu'on avoit amaſſées dans cette expédition.

Il n'étoit plus au pouvoir du Viceroi de donner les ordres qu'il eût voulu, ayant été remplacé par Don Jean de Palafox & Mendoza, Evêque de los Angeles, & privé de ſon emploi ſur quelques ſoupçons mal-fondés que l'on eut de ſa fidelité, & que ſes ennemis fomentèrent du mieux qu'il purent. Le Marquis retourna en Eſpagne, y juſtifia ſa conduite, & Dieu fit dans la ſuite retomber ſur ſes ennemis le mal qu'ils avoient voulu lui faire. Philippe IV lui propoſa de retourner à Mexico, mais il aima mieux accepter la Viceroyauté de Sicile, qui dans ce temps-là avoit beſoin d'un homme de la capacité du Marquis. Il noublia cependant point la conquête de la Californie, & fit tant par ſes repré-

ſentations auprès du Roi, qu'on y travailla avec plus d'ardeur que jamais. L'Amiral Don Pedro Portel de Caſanate eut ordre de ſe rendre à Mexico, d'équiper une flote, & de faire des établiſſemens dans la Californie. On lui permit encore de faire tout ce qu'il jugeroit à propos pour faire entrer ces peuples dans le giron de l'Egliſe; & pour aſſurer les côtes & les domaines de ſa Majeſté, de même que le commerce & la navigation de ſes ſujets. L'Amiral arriva dans la Nouvelle-Eſpagne à la fin de l'année 1643. Le nouveau Viceroi Don Garcia Sarmiento & Soromayor Comte de Salva-Terra, conformément aux ordres du Roi, lui fournit tout ce dont il avoit beſoin pour ſon armement, & de concert avec lui, conféra le gouvernement ſpirituel de l'eſcadre & de la Californie aux Jéſuites, dans une lettre écrite au Provincial Louis de Bonifaz, que je vais inſérer ici, comme un temoignage de la piété & de la politeſſe de ce Viceroi.

MON-TRÈS RÉVÉREND PÈRE.

Il a plu à Sa Majeſté de confier la découverte de la Californie à la diligence de Don Pedro de Caſſanate, ce qui eſt une affaire que pluſieurs ont déja tentée, ſans avoir pu l'achever entièrement. L'expérience conſommée de ce gentilhomme dans la marine, jointe à ſes autres talens nous font eſpérer que ſon voyage & ſon expédition auront tout le ſuccès qu'on s'en promet, d'autant plus qu'il mène avec lui quelques Pères de votre Compagnie dont les lumières ne peuvent que contribuer à ſa réuſſite, & nous l'aſſurent même. Je ſerai infiniment obligé à votre Révérence de vouloir le ſeconder dans toutes les occaſions, & d'engager les maiſons & les miſſions qui ſont ſous ſes ordres à lui rendre le même ſervice, ainſi que cela convient au ſervice de Dieu, & à celui de Sa Majeſté. Elle ſçait le penchant que j'ai à l'obliger; je la ſupplie donc de ſeconder cette affaire, & de rendre à l'Amiral Caſſanate tous les bons offices qui dependront d'elle. Ce 13 d'Octobre 1663.

Le Provincial approuva beaucoup le choix qu'on avoit fait, & écrivit au Viceroi & à l'Amiral qu'ils pouvoient non seulement disposer de sa personne, mais même de tous les Religieux de son Ordre : il envoya le 15 d'Octobre les ordes & les instructions nécessaires, & nomma les Peres Jacinto Cortes & André Baes, Missionnaires de Cinaloa, pour accompagner l'Amiral dans son expédition. Cassanate se rendit dans les ports de la mer du sud pour hâter l'armement de la flote, & revint avec elle en 1644 à Cinaloa, pour y prendre les Missionnaires, les troupes & les provisions dont il avoit besoin. Tout sembloit lui promettre une conquête assurée, lorsqu'il apprit que quelques corsaires Anglois & Hollandois étoient arrivés dans ces mers pour intercepter le vaisseau d'Acapulco. On lui ordonnoit d'aller à sa rencontre, & de le ramener dans ce port ; il le fit : mais dans le tems qu'il se disposoit à partir, quelques personnes mal-intentionnées mirent le feu à deux de ses vaisseaux, ce qui l'obligea de suspendre son expédition. Ce malheur

ne le decouragea point ; il en fit conſtruire deux autres ſur la côte de Cinaloa, & ſe mit en mer l'an 1648, accompagné de deux Jéſuites. Il reconnut avec ſoin la côte Orientale du golfe, pour voir s'il ne trouveroit pas quelque endroit où il pût établir ſa principale garniſon; mais il trouva partout les mêmes difficultés qui avoient ſi ſouvent fait échouer ces ſortes d'entrepriſes ; je veux dire la ſéchereſſe & la ſtérilité du terrein. Pendant qu'il couroit ainſi de côte en côte & de baie en baie, il reçut un ſecond ordre d'aller convoyer le vaiſſeau des Philippines ou d'Acapulco, que les ennemis menaçoient toujours. Ceux-ci, non contens d'inſulter les domaines de la Monarchie Eſpagnole, troubloient encore le peu de commerce qu'elle avoit dans ces mers, que ſes ſujets avoient découvertes avec tant de gloire il y avoit plus d'un ſiècle. L'Amiral ramena une ſeconde fois le vaiſſeau à Acapulco, & ſe rendit chez le Viceroi pour lui repréſenter les difficultés qu'il trouvoit dans la conquête de la Californie, que l'on abandonna pour cette fois-ci,

Il obtint peu de tems après le gouvernement du Chili, plus fameux par ſon étendue, que par la richeſſe de ſes habitans.

Cependant Philippe IV peu de tems avant ſa mort, qui arriva le 17 de Septembre 1665, avoit ordonné la réduction de la Californie, & nommé pour cet effet Don Bernardo Bernal de Pinadero, mais ſous certaines conditions, le tréſor & la nation ſe trouvant dans un épuiſement total, malgré l'importation de tant de millions qui n'avoient ſervi qu'à enrichir les autres contrées de l'Europe. Le Mexique ſe trouvant dans le même état de langueur que le corps de la Monarchie Eſpagnole, deux petits vaiſſeaux que l'on faiſoit conſtruire dans la Vallée de Venderas, ne furent achevés que dans l'année 1664, que l'expédition ſe fit; & lorſqu'ils furent arrivés dans la Californie, tout ſe reduiſit à pêcher des perles. Les troupes obligeant par toutes ſortes de violences les pauvres Californiens à ſatisfaire à leur demande, cette cruauté & cette avarice ne contribuoient en rien à la principale

intention de leur voyage, auſſi devinrent-elles en quelque ſorte leur propre châtiment ; car les querelles qui s'élevèrent entre les Eſpagnols pour le partage des richeſſes qu'ils avoient trouvées, furent pouſſées à une telle extrémité, qu'il y en eut pluſieurs de tués & de bleſſés, de manière que l'Amiral, pour prévenir un plus grand deſordre, après avoir amaſſé le plus de perles qu'il put, s'en retourna dans la Nouvelle-Eſpagne. Il fut reçu très-froidement du Gouvernement, & l'affaire ayant été portée au Conſeil des Indes, la Reine-Mere, qui avoit la Regence du Royaume pendant la minorité de Charles II, donna ordre que l'Amiral Penadero, conformement au traité qu'il avoit fait avec le Roi, eût à ſe tranſporter une ſeconde fois dans la Californie. L'Amiral, qui ne demandoit pas mieux, prit avec lui deux vaiſſeaux qu'on avoit conſtruits à Chacala, & partit pour ſa ſeconde expédition dans l'année 1667. Le Père Kino en parle, mais tout ce qu'il en dit, eſt qu'elle ne fut pas plus heureuſe que la premiére.

La fortune ne fut pas plus favorable au Capitaine François Luzenilla, lequel l'année suivante 1668, obtint la permission de faire une expédition à ses depens avec deux vaisseaux, en compagnie de deux Franciscains, savoir Juan Cavallero Carranco, & Jean-Baptiste Ramirez. Il se rendit au cap du Saint-Lucas, & de-là au port de la Paz, où les Religieux s'employèrent avec zèle à la conversion des habitans; mais ils trouvèrent tant de difficultés, que le Capitaine fut obligé d'abandonner son nouvel établissement. Il fut de-là dans une baie près de la rivière d'Hiaqui, d'où les Religieux, pour que leur Mission ne fût point entièrement infructueuse, pénétrèrent dans le pays jusqu'à la province de Nazaret, où ils prechèrent pendant plusieurs années la Religion parmi les sauvages, de même que les Jésuites l'ont fait quelques années après.

SECTION V.

Dernières Expéditions dans la Californie, juſqu'à la fin du règne de Charles II.

DURANT la première année du regne & de la minorité de Charles II, on ne fit point d'autres expéditions dans la Californie, que celles dont je viens de parler; ce qui n'empêcha pas les habitans de la côte de Culiacan, de Cinaloa, d'Hiaqui, de Mayo & de la Nouvelle-Biſcaye de ſe tranſporter dans de petites barques ſur la côte Orientale, pour y pêcher des perles, ou les échanger. Cependant le Conſeil des Indes ſentant la néceſſité dont il étoit de faire un établiſſement ſur la côte de la Californie, s'y détermina à la fin, & envoya le 26 de Février 1677 à Don François Payo Enriquez de Rivera, Archêveque de Mexico, & Viceroi de la Nouvelle-Eſpagne, des inſtructions, portant que l'Amiral Pinadero ſeroit de nouveau employé à la conquête de cette contrée, à condition qu'il rem-

pliroit tous les articles dont on conviendroit ; & qu'en cas de refus, on en chargeroit telle autre perſonne qui voudroit l'entreprendre à ſes dépens, ſauf à la faire aux dépens de la Couronne, ſi perſonne ne vouloit s'en charger. Don Iſidoro Otondo & Antillion l'ayent priſe ſur ſon compte, il ſigna pour cet effet dans le mois de Décembre 1678 un acte, qui fut ratifié à Madrid par une autre en date du 29 de Décembre 1679, lequel conféroit le gouvernement ſpirituel aux Jéſuites, & au Père Euſebe François Kino. En conſequence de l'approbation de Sa Majeſté, l'Amiral commença ſes préparatifs, & partit de Chacala le 18 de Mai 1683 ; plus de ſix ſans après le premier ordre de Sa Majeſté ; & arriva dans quatorze jours au Port de la Paz. Il avoit avec lui deux vaiſſeaux abondamment pourvus de toutes ſortes de proviſions, & plus de cent hommes, du nombre deſquels étoient le Père Kino, ſupérieur de la Miſſion, & les Pères Jean Baptiſte Copart, & Pierre Matthias Goni ; ils étoient ſuivis d'une belandre, qui por-

toit les vivres & les munitions, laquelle erra long-tems dans le Golfe, ſans pouvoir jamais rencontrer les vaiſſeaux.

L'Amiral & ſes gens reſtèrent cinq jours à bord ſans voir paroître aucun Indien, ſur quoi ils deſcendirent à terre; mais comme ils commençoient à former une garniſon, ils virent venir les habitans armés, & barbouillés de différentes couleurs, pour inſpirer plus de terreur, leſquels ayant apperçu nos gens, firent halte, & leur donnèrent à entendre par leurs geſtes menaçans, qu'ils euſſent à ſe retirer. Ce qui les porta à en agir de la ſorte, furent les mauvais traitemens que leur avoient fait les Eſpagnols qui y étoient venus auparavant. On fit retirer les ſoldats, les Miſſionnaires s'avancèrent vers eux avec quantité de petits préſens & de proviſions, & leur firent entendre par ſignes, qu'ils venoient en qualité d'amis. Les Indiens jettèrent à terre les préſents qu'ils avoient reçus, mais pendant que les Pères s'en retournoient, ils commencèrent à manger les proviſions qu'ils avoient dédaignées, & cou-

rurent après eux pour leur en demander d'autres & cela avec ſi peu de crainte, qu'ils les ſuivirent dans la garniſon & ſe mêlèrent parmi les ſoldats, qui leur firent toutes ſortes d'amitié, ſi bien qu'ils s'en retournèrent chez eux très-ſatisfaits; par où l'on peut voir la docilité & le peu de défiance de ces pauvres Indiens en général. Une autre Compagnie d'Indiens ſe rendit deux jours après au Camp des Eſpagnols. L'Amiral Otondo leur fit un très bon accueil; & pour leur montrer la force de nos armes à feu, il pria huit de leurs camarades, qui paſſoient pour les plus robuſtes, de décocher leurs fléches contre une de ces targes de cuir que les ſoldats portoient, ce qu'ils firent, mais ſans pouvoir venir à bout de la percer; au lieu qu'on en perça pluſieurs avec une bale de mouſquet, ce qui les ſurprit beaucoup, & leur inſpira tant de terreur, que les Eſpagnols ne craignirent plus d'être inſultés. On éleva auſſitôt une Egliſe & quelques huttes avec des branches d'arbres, & l'Amiral ayant envoyé un vaiſſeau à la rivière d'Hia-

qui pour y prendre des proviſions, il commença à envoyer des partis dans le pays.

Le premier dirigea ſa marche au ſud-oueſt de la Paz. C'etoit de là que les Indiens appellés Guaicuros ſe rendoient à la garniſon, mais touiours armés, n'amenant jamais avec eux ni leurs femmes ni leurs enfans: à la fin, ils ſe laſſèrent tellement de leurs hôtes, qu'ils leur ordonnèrent plus d'une fois de ſe retirer & de quitter leur pays; mais malgré cet ordre, l'Amiral, accompagné de Don François Pereda, Capitaine du vaiſſeau de l'Amiral, de pluſieurs officiers, & des Pères Kino & Joſeph de Guijoſa, pénétrèrent dans le pays ſous l'eſcorte de vingt-cinq ſoldats, précédés de quelques payſans qui avoient ſoin d'éclaircir les bois, où il n'y avoit que des Indiens nuds qui puſſent paſſer. Après avoir fait ſept lieues avec beaucoup de difficulté, ils arriverent dans une plaine dans laquelle étoient quelques Communautés d'Indiens, leſquels cherchènent auſſitôt à cacher leurs femmes & leurs enfans. Pour mieux y réuſſir,

quelques-uns vinrent trouver les Eſpagnols pour les amuſer, leur diſant qu'il n'y avoit point d'eau dans cet endroit, & qu'ils leur montreroient celui où il y en avoit, après qu'ils auroient mis leurs familles en ſureté. Les Eſpagnols paſſèrent la nuit dans cet endroit, régalèrent les Indiens, & leur firent mille amitiés; mais ils reſtèrent toujours armés, ce qui les obligea de ſe tenir ſur leurs gardes. Le lendemain, voyant l'impoſſibilité où ils étoient d'aller plus loin à cauſe de l'âpreté du pays, & du défaut d'eau & de vivres, le parti retourna à la garniſon. On conjectura que la raiſon qui les avoit empêchés de tomber ſur nos gens, étoit la crainte qu'ils avoient des Indiens qui avoient lié amitié avec les Eſpagnols. Ce qui donna lieu de le ſoupçonner, fut la précaution qu'ils eurent, lorſque nos gens entrèrent chez eux, d'envoyer douze hommes des plus ingambes avec un Capitaine à la garniſon, d'où ils revinrent quelques heures après ſans ſe plaindre ni du Commandant, ni de qui que ce fût de la troupe. La ſeconde compagnie prit

ſa route vers l'eſt, ayant à ſa tête le Père Goni. Elle eſſuia infiniment plus de fatigue & de dangers que l'autre, le pays étant rempli de quantité de rochers & de précipices. Ils trouvèrent dans une vallée fort étroite une autre Nation d'Indiens, appellès Coras, qui étoient très doux & très ſociables. Après pluſieurs marques reciproques, d'amitié, ils vinrent ſouvent à la garniſon, & avec ſi peu de méfiance, qu'ils couchoient ſouvent parmi les ſoldats.

Les Guaicuros étoient d'un caractère tout différent, & ſe mettoient ſi peu en peine de cacher leur mécontentement, qu'ils menacèrent nos gens, que s'ils ne prenoient le parti de ſe retirer, la Nation entière ſe joindroit pour les exterminer. Les Eſpagnols ſupportèrent patiemment leurs inſultes, dans l'eſpoir de les réduire par la douceur, de leur inſpirer des ſentimens plus doux, & de vaincre la repugnance qu'ils témoignoient pour cet établiſſement. Mais le 6 de Juin, dans le tems qu'on s'y attendoit le moins, ils parurent tout-à-coup partagés en deux com-

pagnies, & après avoir défié les Eſpagnols, ils commencèrent à attaquer les retranchemens. Ceux-ci alloient décharger ſur eux un pierrier, qui certainement en eût tué pluſieurs, lorſqu'ils s'apperçurent que l'Amiral s'avançoit hors des lignes; il aborda en effet la première Compagnie avec une intrepidité qui étonna les gens, & s'adreſſant au Capitaine, il lui parla d'un ton ſi ferme & ſi réſolu, qu'il ne ſçut que lui repondre, & les deux troupes s'en retournèrent paiſiblement dans leurs rancherias. Les Guaicuros recommencerent depuis à fréquenter la garniſon, mais toujours avec quelque appréhenſion, juſqu'à ce qu'un accident ſingulier & peu important, auquel on ajouta foi trop aiſément, occaſionna une rupture.

Un jeune mulâtre qui étoit dans le camp, ayant diſparu, on crut d'abord qu'il s'étoit retiré chez les Guaicuros, à deſſein de vivre avec eux. Peu de tems après, il courut un bruit parmi les ſoldats & les gens de la garniſon, dont on n'a jamais pu ſavoir l'origine, que ces peuples l'avoient maſſacré. On

y ajouta d'autant plus aiſément foi, que la plupart les craignoient extrémement; on aſſura même que quelques Coras avoient atteſté le fait. Le malheur fut que perſonne n'entendoit la langue des Guaicuros, n'y ayant qu'un ſoldat qui fût un peu au fait de celle des Coras. L'Amiral qui prévoyoit les ſuites d'un pareil attentat, ordonna que la première fois que les Guaicuros viendroient chez la garniſon, on mît leur Capitaine en priſon. Les Indiens en furent ſi outrés, qu'ils revinrent le lendemain, au nombre de pluſieurs Compagnies, demander ſa liberté, inſiſtant en même tems avec de grandes menaces, à ce que les Eſpagnols fortifſent du pays. Voyant que toutes leur meſures étoient inutiles, ils réſolurent d'unir toutes leurs forces, & de tomber à l'improviſte ſur les Eſpagnols. En conſéquence, ils invitèrent les Coras, quoique leurs ennemis, à ſoutenir une cauſe, qu'ils leur dirent être commune aux deux Nations. Ceux ci leur promirent de les ſeconder, mais ils leur manquèrent de parole, aimant mieux reſter unis aux Eſpagnols, dans

lesquels ils avoient mis leur confiance, que de se priver du secours qu'ils en attendoient contre les Guaicuros. Ils se servirent du soldat dont je viens de parler pour les avertir du complot qu'on avoit formé, & qu'on devoit exécuter le premier Juillet. L'Amiral donna ordre de doubler les sentinelles, & de placer un pierrier du côté que les Indiens avoient accoutumé de venir, avertissant en même tems ses gens du coup qu'on vouloit leur porter : ils en furent si allarmés, qu'il comprit dès le moment qu'il s'en falloit beaucoup qu'ils ressemblassent à ceux qui avoient conquis l'Amérique. La Garnison tomba dans la plus grande consternation : l'Amiral, les Officiers, les Missionnaires eurent beau l'animer, on n'entendoit de tous côtés que des cris & des lamentations, comme s'ils eussent dû devenir les victimes de la fureur de ces peuples sauvages. Une poltronnerie aussi, marquée jetta l'Amiral dans une plus grande perplexité, que s'il eût eu tous les Californiens sur les bras. Le jour venu, les Indiens sortirent en desordre de la forêt, au nom-

bre de quatorze à quinze cents hommes ; ils firent halte sur le penchant de la montagne, comme pour y attendre le reste de leurs camarades, d'où nos gens conclurent que leur dessein étoit de les attirer hors de leurs retranchemens, & de les combattre en rase campagne ; ils restèrent dans leurs postes, & les Indiens s'avancèrent. Lorsqu'ils furent à une distance convenable, on tira sur eux un pierrier, qui en tua dix à douze, & en blessa plusieurs autres. Sur quoi, ceux qui s'étoient avancés de même que ceux qui étoient restés cachés dans la forêt, s'enfuirent précipitamment, & regagnèrent leurs rancherias.

Cependant la Providence permit que cette résolution imprudente de l'Amiral, & des Officiers de son Escadre, tournât à leur désavantage. Le meutre de ces Indiens innocents, loin de rassurer la garnison, lui causa une espèce de terreur panique, qui lui fit croire que toutes les Nations de la Californie alloient lui tomber sur les bras pour tirer vengeance de la mort de leurs compatriotes. D'ailleurs, les troupes

avoient pluſieurs ſujets de mécontentement. Elles étoient depuis trois mois dans la baie, ſans avoir eu aucun avantage qui pût les dédommager des fatigues qu'elles avoient eſſuiées. Elles manquoient de proviſions, & ce qui en reſtoit étoit gâté. Le vaiſſeau qu'on avoit envoyé à la rivière d'Hiaqui pour en chercher, étoit abſent depuis deux mois, & on n'en entendoit plus parler, quoiqu'elle ne fût éloignée que de 80 lieues, ſi bien qu'on le croyoit perdu. Leur mécontentement & leur affliction augmentèrent au point, que pluſieurs conjurèrent l'Amiral de les tirer de cet endroit, dût-il les laiſſer dans les îles voiſines. L'Amiral eût eu tout lieu de craindre quelque complot contre ſa perſonne, ſi une triſte expérience ne lui eût appris qu'ils n'avoient point aſſez de courage pour l'exécuter: il mit tout en uſage pour les appaiſer, il les prit du côté de l'honneur, il les flata du retour du vaiſſeau qu'il avoit envoyé; mais rien ne faiſant impreſſion ſur eux, il fut obligé de ſe rembarquer, & ſortit du port de la Paz le 14 de Juillet. Il s'ar-

rêta quelque tems parmi les îles voiſines, dans l'intention d'y retourner, en cas que la belandre arrivât à tems. Ce vaiſſeau, auſſitôt après ſon arrivée à Hiaqui, avoit été expédié par les Miſſionnaires avec les vivres qu'il étoit venu chercher; il fit voile, & vint trois fois à la vue de la Californie, ſans pouvoir aborder, le mauvais tems l'ayant obligé de retourner à Hiaqui. Quelques pêcheurs lui donnèrent avis la troiſième fois, que l'Amiral s'étoit rendu au cap de Saint-Lucas, & il prit la même route, dans l'eſperance de le joindre L'Amiral y étant arrivé; reſolut de retourner à Cinaloa pour y prendre des proviſions, & de deſcendre enſuite dans la Californie par une plus haute latitude, ayant appris que le pays étoit meilleur, & que les Indiens qui l'habitoient, étoient d'un caractère plus ſociable.

Ayant donc vendu à Hiaqui une grande partie de ſes effets, & mis ſa vaiſſelle & ſes meubles en gage pour avoir de quoi acheter des vivres, il fit voile une ſeconde fois pour la Californie, & arriva le 6 d'Octobre dans une

grande baie, ſituée par le 26e degré 30 minutes de latitude, à laquelle il donna le nom de Saint-Bruno, parceque c'etoit le jour de la fête de ce Saint. Il fut le même jour avec trois Miſſionnaires & quelques ſoldats à la decouverte de l'eau, & il en trouva à une demi-lieue de diſtance. La ſituation du terrein lui ayant plu, & les Indiens lui paroiſſant d'un caractere doux & ſociable, il y établit le troiſième jour une garniſon, & fit élever une Egliſe & quelques huttes: il renvoya enſuite les plus petits vaiſſeaux, pour lui aller chercher des proviſions, & les chargea de lettres pour le Viceroi, par leſquelles il lui rendoit compte de ſon expédition, & le prioit de lui envoyer de l'argent & des vivres; ce qui lui ayant été accordé, il prit de nouveau poſſeſſion de la Californie au nom de Sa Majeſté, avec les cérémonies uſitées, ainſi qu'on l'avoit fait pluſieurs fois avec plus de pompe que d'utilité. Ces cérémonies finies, il partit au mois de Décembre 1683 avec les Miſſionnaires, & s'avança avec eux dans le pays juſqu'au 25e degré à l'oueſt,

traitant tous les Indiens qu'il rencontra avec beaucoup d'amitié, & les invitant à ſe rendre dans ſa garniſon. Il pouſſa ſon ſecond voyage plus loin, dans le deſſein de ſe rendre ſur la côte oppoſée, qui eſt ſur la mer du ſud. Après trois jours de marche, ils arrivèrent à une montagne, qu'ils furent obligés de monter à pied, avec beaucoup de peine & de fatigue : ils trouvèrent ſur ſon ſommet une plaine de pluſieurs lieues d'étendue, & quelques rancherias que les habitans avoient abandonnées; ils furent joints près d'un réſervoir d'eau de pluie par dix-ſept Indiens, qui jettèrent leurs arcs & leurs flèches, pour leur marquer qu'ils n'avoient point deſſein de leur nuire. Les Miſſionnaires, qui avoient déja appris quelques mots de leur langue, les complimentèrent, & les inviterènt à les ſuivre à la garniſon de Saint-Bruno : ils leur demandèrent la diſtance qu'il y avoit de l'endroit où ils étoient à la mer du ſud. Ils leur dirent que non loin de là, il y avoit une petite rivière qui s'y jettoit. Ils pouſſèrent plus loin, & traverſèrent un pays fort rude

& plusieurs montagnes escarpées sans pouvoir la découvrir. Sur quoi ils retournèrent à la garnison, après avoir fait un voyage de cinquante lieues, & quantité de détours parmi des rochers & des précipices, sans trouver aucun chemin frayé, la distance d'une mer à l'autre en ligne directe, étant de plus de 50 lieues.

L'Amiral employa plus d'un an à ces différents voyages; & les Missionnaires mirent ce tems là à profit pour apprendre les deux langues que l'on parle dans ce pays. Lorsqu'ils les sçurent passablement, ils traduisirent les principaux articles de la doctrine Chrétienne; mais ce qui les embarrassa le plus, fut de trouver des mots Indiens pour exprimer cet article, *il est ressuscité d'entre les morts:* ils furent donc obligés de recourir à l'invention, dont on a raison de dire qu'elle est la fille de la nécessité. Voici, suivant la lettre du Père Kino, à son maître le Père Henry Sherer, l'expédient qu'ils trouvèrent; ils prirent quelques mouches, & en prèsence des Indiens, ils les tinrent dans l'eau jusqu'à ce qu'elles

les paruſſent mortes ; ils les couvrirent enſuite de cendre, & les expoſèrent au ſoleil, ce qui les fit auſſitôt revivre. Les Indiens en parurent ſi étonnés, qu'ils s'écrièrent *ibimuhueite ! ibimuhueite !* Les Pères écrivirent ces mots, & s'en ſervirent pour déſigner la réſurrection du Sauveur, de même que celle des morts, n'en ayant point d'autres pour expliquer nos Myſtères à ces peuples. Ils compoſèrent enſuite un Cathéchiſme, & s'appliquèrent tout de bon à l'inſtruction des Indiens, & ſurtout des enfans. Ils apprirent bientôt, à l'aide de quelques expédiens, les principaux articles de la Religion en Indien & en Eſpagnol ; & les répétoient tous les jours à genoux & les mains jointes, avec les Pères. D'écoliers qu'ils étoient, ils devinrent en peu de tems les maîtres de leurs parents & de leurs amis ; & quoique d'un âge naturellement peu propre à cet office, ils ne laiſſoient pas que d'être d'excellents Cathéchiſtes ; ſi bien qu'au bout d'un an, il y eut plus de quatre cens adultes en état de recevoir le baptême. Cependant, les Miſſionnaires,

qui doutoient toujours du succès de cette entreprise, n'en batisoient aucun qu'à l'article de la mort. Il y en eut treize, suivant le Père Kino, qui le furent de cette manière, dont trois échappèrent. L'Amiral les emmena du consentement de leurs parens, & les confia à l'Evêque de Guadalaxara, qui les reçut avec les plus grandes marques d'affection. Les Missionnaires étoient charmés de la docilité des Indiens, & du penchant qu'ils avoient à embrasser le Christianisme; mais il s'en falloit beaucoup que l'Amiral trouvât la même satisfaction dans un pays, dont on lui avoit fait un si grand éloge; l'expérience l'ayant convaincu qu'il seroit difficile de former un établissement dans cet endroit. En conséquence, il donna ordre au Capitaine de son dernier vaisseau d'aller reconnoître la côte du côté du nord, pour voir s'il ne trouveroit point quelque situation plus commode. Celui-ci se rendit chez les Indiens qui pêchent les perles, les lits qu'elles forment étant plus rares dans cet endroit qu'à la Paz, usant de toute la diligence possible pour exécuter cet

ordre avec la dernière ponctualité. Deux raisons l'y obligèrent : l'une étoient les dépêches qu'il avoit reçues du Vice-Roi, lequel lui demandoit un détail de son expédition, & l'autre une représentation de la part des soldats, & signée de leurs noms, dans laquelle ils lui exposoient leurs travaux & les maladies que leur avoit causées, la mauvaise qualité du sol & du climat. Il fit donc assembler les Officiers & les Missionnaires, & les pria de dire leur sentiment. La plûpart des Officiers étoient d'avis que l'on quittât la garnison de Saint-Bruno, comme un endroit stérile & mal sain. Les Missionnaires insistoient qu'on y restât encore quelque tems, alléguant, que n'ayant pas plu depuis dix-huit mois, il étoit impossible d'en juger pertinemment. Là dessus, l'Amiral fit savoir au Viceroi les instructions qu'il avoit données, de méme que la résolution qu'il avoit prise. Il fit embarquer les malades, & se rendit avec eux à Cinaloa, d'où il écrivit au Viceroi. Après avoir ravitaillé son vaisseau, il s'en fut à la découverte des lits de perles, & y

resta jusqu'au mois de Septembre 1685, qu'étant dans le port de Saint-Ignace, il apprit la résolution qu'avoit prise le Viceroi dans un Conseil général. Celui-ci lui ordonnoit, vu les dépenses qu'on avoit déja faites, de ne faire aucun établissement ailleurs, de conserver ce qu'il avoit conquis, & d'attendre le résultat des découvertes que l'on feroit dans la suite. Le Capitaine n'ayant point trouvé ce qu'il cherchoit, retourna après bien de fatigues à Saint-Bruno. L'Amiral s'y étoit rendu quelque tems auparavant; mais ses vivres étant venus à manquer au bout de quelques jours, voyant qu'il étoit impossible de s'y établir, il fit rembarquer ses gens, les Missionnaires & les trois Californiens, & se rendit au port de Matanchel, d'où il écrivit au Viceroi, pour lui donner avis de son arrivée. Il eut ordre de repartir aussitôt, & d'aller convoyer le vaisseau des Philippines; il le rencontra heureusement le troisième jour, & le ramena à Acapulco, au grand regret des Corsaires Hollandois, qui l'attendoient sur la côte de la Nativité.

Il ſe rendit de-là à Mexico, où il fit part au Viceroi & au miniſtère des obſervations & des découvertes qu'il avoit faites, de même que des accidens qui lui étoient arrivés dans ſon expédition, dans laquelle, indépendamment des trois années qu'on y employa, on dépenſa deux cens vingt-cinq mille écus du tréſor royal. Le Viceroi fit examiner l'affaire dans un Conſeil général, où, après avoir murement peſé toutes les difficultés, il fut décidé, que la conquête de la Californie étoit impraticable de la manière dont on s'y étoit pris, & qu'on en recommanderoit la reduction à la Société des Jéſuites, moyennant une ſomme qu'on leur payeroit annuellement ſur le tréſor royal. Là-deſſus on tint un Conſeil le 11 d'Avril 1686, dans lequel on chargea le Tréſorier de l'Audience, l'Amiral Otondo & le Père Kino, d'évaluer les ſommes qu'il faudroit pour cet effet, avec ordre au premier d'en faire la propoſition au Père Daniel Angelo Marras, Vice-Provincial, le Père Barnabé de Soto, Provincial, étant abſent & employé à

faire ſa viſite. Le Tréſorier ayant fait ſon offre, le Père Marras aſſembla le Chapitre, & lui répondit, que la Société étoit extrêmement ſenſible aux marques de confiance qu'on lui témoignoit, qu'elle ne pouvoit ſe charger de la conduite temporelle de cette expédition, ſur le pied qu'on la lui propoſoit; mais qu'elle ſeroit toujours prête à fournir les Miſſionnaires dont on auroit beſoin, ainſi qu'elle l'avoit déja fait dans les expéditions précédentes. Le Tréſorier eut ordre de réiterer ſes inſtances, mais la Société perſiſta dans ſa première reſolution.

Le Conſeil étoit tellement perſuadé de l'impoſſibilité de cette conquête, qu'il rejetta la propoſition que lui fit le Capitaine François Luzenilla de l'entreprendre à ſes dépens, moyennant une petite ſomme que le Roi lui fourniroit. Cependant la difficulté ne fit que rallumer l'ardeur qu'on avoit pour cette entrepriſe. Les mêmes motifs de politique & de Religion ſubſiſtoient, & l'on reçut bientôt ordre de la Cour d'Eſpagne de l'entreprendre. Après avoir exactement cal-

culé la dépense, on trouva qu'il ne falloit pas moins de trente mille piastres par an, le Trésorier assurant dans son Mémoire du 14e de Mars, qu'il avoit ménagé la chose avec toute l'économie possible. Là-dessus, on donna ordre d'avancer cette somme à l'Amiral Otondo, pour le mettre en état d'entreprendre une troisième expédition. Il se préparoit à la faire, & l'on étoit sur le point de lui compter l'argent qu'il demandoit, lorsqu'on reçut des lettres d'Espagne, par lesquelles le Roi demandoit 50000 piastres par voie d'emprunt, de même que la Cédule du 22 de Décembre 1685, ordonnant en outre que l'on suspendît l'expédition de la Californie pendant tout le tems que dureroit la guerre avec les Tarrahumares. Voilà comment cette expédition fut suspendue; & quoique la revolte des Tarrahumares fût bientôt appaisée, on ne pensa plus à conquérir la Californie aux dépens du Roi. Il est vrai qu'en 1694, on permit au Capitaine François Iramarra d'y faire une descente à ses propres frais. Il ne fut pas plus heureux

que ſes prédeceſſeurs, & rapporta à ſon retour, que les Indiens de Saint-Brune, de même que leurs voiſins, inſiſtoient à ce qu'on leur envoyât les Miſſionnaires qu'on leur avoit promis. Telle fut l'iſſue de tant d'expéditions, qui pendant près de deux ſiècles coûtèrent des ſommes immenſes à la Couronne d'Eſpagne.

HISTOIRE
NATURELLE ET CIVILE DE LA
CALIFORNIE.

TROISIEME PARTIE.

Réduction de la Californie par les Jéſuites, & la conduite qu'ils y ont tenue juſqu'aujourd'hui.

SECTION I.

Arrivée du Père Jean Marie de Salva-Tierra dans la Californie, l'an 1697.

ON a vu l'ardeur avec laquelle on pourſuivit la conquete de la Californie pendant deux ſiècles, depuis la découverte & la conquete de la Nouvelle-Eſpagne, de même que le peu

de profit que l'on tira de cette longue ſuite d'expéditions. Ferdinand Cortez y employa pluſieurs fois toutes les forces qu'il fut en état de lever. Son exemple excita quantité de particuliers à l'entreprendre ; des Gouverneurs, des Amiraux, & des Vicerois y employèrent leur bien. Les Rois d'Eſpagne eux-mêmes s'en chargèrent : & quel fut le réſultat de ces dépenſes immenſes & de ces efforts prodigieux ? qu'on abandonna la reduction de cette péninſule comme abſolument impoſſible. Elle étoit telle en effet par les moyens dont les hommes ont accoutumé de ſe ſervir, mais non point par ceux que Dieu choiſit lui-même. Les hommes fondoient le ſuccès de cette entrepriſe ſur leurs armes & ſur leur puiſſance : mais c'étoit la volonté du Ciel qu'on la dût à la douceur & à la politeſſe de ſes Miniſtres, à l'humiliation de ſa Croix, & à la puiſſance de ſa parole. Dieu ſembloit attendre que les hommes reconnuſſent leur foibleſſe, pour déployer la force de ſon bras tout-puiſſant, & pour confondre l'orgueil du monde, par le moyen des

plus foibles inſtrumens. Peut-être n'a-t-il pas voulu favoriſer les premières expéditions que l'on fit dans la Californie, parce qu'elles n'avoient pour objet que les biens temporels, & que la Religion n'étoit qu'un motif acceſſoire. Il les a au contraire bénies lorſqu'on a eu plutôt en vue ſon royaume que les avantages que la monarchie pouvoit en retirer. Les Conférences de Mexico rompues, & le Roi ayant défendu que l'on fît d'autres expéditions dans la Californie, les Religieux qui avoient accompagné l'Amiral Otondo, furent envoyés dans d'autres miſſions, ce qui ne les empêcha point de ſoupirer après la moiſſon abondante qu'ils avoient vue dans cette contrée, & qui ne demandoit plus pour être cueillie que la faulx de l'Evangile. Le Père Euſèbe François Kino avoit cette conquête d'autant plus à cœur, qu'elle lui paroiſſoit moins difficile qu'aux autres. Ce Religieux, pour accomplir un vœu qu'il fit à l'article de la mort à Saint François-Xavier, avoit quitté la chaire de Profeſſeur en Mathématiques à Ingoldſtadt, où la Maiſon

Electorale de Bavière l'honoroit d'une affection toute particulière, & s'étoit rendu en Amérique. Il s'étoit proposé ce saint Apôtre pour modèle, & il l'imita dans ses vertus, de même que dans toutes les autres qualités de son esprit séraphique. Il avoit un courage proportionné aux plus hautes entreprises, un zèle infatigable pour l'avancement de la Religion. Son esprit s'accommodoit à toutes les circonstances, & quelques fâcheuses qu'elles fussent, il trouvoit des ressources que les autres ignorent. La connoissance qu'il avoit acquise des sciences lui fournissoit quantité d'expédiens, dont il sçavoit tirer parti dans l'occasion. Sa douceur & sa générosité lui donnoient un ascendant absolu sur l'esprit de tous ceux qui le fréquentoient, sans en excepter même les Sauvages, dont il avoit sçu gagner la confiance par ses manières douces & polies. C'étoit-là l'homme qu'il falloit pour la conquête de la Californie. Cependant, quoiqu'il l'eût conseillée, & même appuyée de tout son pouvoir, il plut au Ciel de choisir une autre personne, dont les

bonnes qualités n'étoient en rien inférieures aux ſiennes. Le Père Kino demanda les miſſions de Sonora, qui eſt une province contiguë à la Californie, dans le deſſein d'y paſſer & de la réduire dans la ſuite du tems.

Dans cette vue, il partit de Mexico le 20 d'Octobre 1686, & parcourut le pays, pour engager les Miſſionnaires Jéſuites à le ſeconder dans une entrepriſe auſſi glorieuſe. Il avoit demandé au Père Général la permiſſion de faire ce voyage. Les Pères François-Marie Piccolo, & François-Xavier Saeta, qui peu de tems après eurent le bonheur de ſouffrir le martyre à Pimeria, l'avoient auſſi demandée. Vers ce tems-là, le Père Jean Marie Salva-Tierra, qui pendant pluſieurs années s'étoit diſtingué par ſa miſſion dans la province de Tarrahumara, revint en qualité de Viſiteur dans les miſſions de Cinaloa & de Sonora. Le Père Kino le rencontra dans ce dernier gouvernement, comme il entroit dans les miſſions de Pimeria, contrée adjacente aux Apaches idolâtres, à la converſion deſquels il travailloit avec un

ſuccès égal à ſon aſſiduité & à ſes travaux. Le Père Salva-Tierra étoit l'homme le plus propre à cette tâche. On trouvoit en lui le même zèle, la même douceur & la même bonté que dans le Père Kino. Dieu, qui l'avoit choiſi pour être l'Apôtre de la Californie, l'avoit doué de tous les talens néceſſaires pour cet emploi important. Il étoit d'un tempérament fort & robuſte, & par conſéquent très propre à ſupporter le travail & la fatigue. Son jugement & ſa prudence lui avoient merité l'approbation unanime de la Société, & l'avoient élevé au poſte important qu'il avoit occupé. Adroit & inſinuant dans la converſation, il avoit toute l'intrépidité & toute la réſolution néceſſaires pour la conduite des grandes entrepriſes. Il étoit généralement eſtimé par ſa ſageſſe & ſes talens, & ſurtout par ſes vertus morales & chrétiennes. Tel fut l'homme que Dieu choiſit pour porter l'Evangile chez les malheureux Californiens. Pendant le tems que dura ſa viſite, le Père Kino l'inſtruiſit de la bonne diſpoſition de ces peuples à embraſſer

le Chriſtianiſme, de même que des moyens qu'il convenoit d'employer pour réuſſir dans une entrepriſe, qui avoit coûté tant de peines & de travaux pendant deux ſiècles. Ils ne parloient d'autre choſe dans leur voyage, c'étoit-là le ſujet de tous leurs entretiens; & le Père Kino écrit, qu'il fut tellement touché du zèle du Père Jean-Marie de Salva-Tierra, qu'il réſolut de mettre tout en uſage pour qu'on l'envoyât dans la Californie.

Le Père Salva-Tierra s'y rendit l'année ſuivante. Je n'entrerai point ici dans le détail des ſervices extraordinaires qu'il rendit, & auxquels on dut l'exécution de ce projet. Il ſuffira de dire que la Société s'y oppoſoit, & que trois Provinciaux, ſavoir, Ambroiſe Oddon, Diego Almonacir, & Jean de Palacios, lui refuſèrent ſucceſſivement la permiſſion de s'y rendre, regardant l'entrepriſe comme impoſſible. L'Audience de Guadalaxara & le Viceroi s'y oppoſèrent auſſi, le tréſor étant épuiſé, & l'affaire d'Otondo encore récente. Enfin, la Cour de Madrid même s'y oppoſa malgré les re-

préſentations que le Père Salva-Tierra fit à Sa Majeſté par l'entremiſe de ſon Conſeil des Indes. En un mot, tout le monde s'oppoſa aux deſſeins de ce bon Religieux. Les difficultés paroiſſant enfin levées, les Pères Salva-Tierra & Kino ſe rendirent à Mexico le 8 de Janvier 1696, l'un de Guadalaxara, & l'autre du centre de la province de Pimeria, laquelle eſt éloignée de plus de 500 lieues de la Capitale. Ils demandèrent tous deux la permiſſion d'aller dans la Californie, & le Père Kino, celle de prendre quelques Miſſionnaires de plus, pour l'aider à ſemer le grain de l'Evangile chez les Nations qu'il avoit viſitées dans cette province éloignée. Leurs repréſentations n'aboutirent à rien, & ils furent obligés de s'en retourner, l'un à ſa miſſion de los Pinos, & l'autre chez ſes novices de Tepotzotlan.

Le Père Salva-Tierra ne ſe rebuta point, & demanda une ſeconde fois au Père Général la permiſſion d'entreprendre cette miſſion. Ce poſte étoit alors occupé par le Père Tyrſo Gonzales de Santa-Ella, dont le ſavoir & les

les écrits ont fait honneur à l'Univerſité de Salamanque, & dont les miſſions qui embraſſent tout le royaume, ont procuré des avantages infinis. Il travailla avec ſuccès à la converſion des Maures, il protégea les miſſions de tout ſon pouvoir, & arriva en Amérique aſſez à tems pour ſoulager le Père Salva-Tierra, en cas que le Conſeil de Mexico approuvât la conquête de la Californie, & la jugeât poſſible. Cette permiſſion arriva auſſitôt après que le Père eut quitté Mexico, & après bien de longues oppoſitions, ſes Supérieurs conſentirent à ce qu'il fît des nouveaux préparatifs pour cette entrepriſe. L'Audience de Guadalaxara vit alors les choſes dans un jour différent, & entra dans ſes vues avec tant de vigueur, que le Solliciteur Don Joſeph de Miranda Villizan, devint ſon ami le plus zèlé, & le ſeconda de tout ſon pouvoir. Celui-ci préſenta le 16 de Juillet 1696 une requête à l'Audience, pour l'engager à favoriſer cette expédition, & en conſéquence, on écrivit au Viceroi pour la lui recommander. Il eſt vrai qu'il reſtoit en-

core bien des difficultés, mais elles ne furent pas assez fortes pour ébranler le Père Salva-Tierra.

Ce Religieux se rendit au commencement de l'année 1697 de Tepotzotlan à Mexico, avec un plein-pouvoir des Supérieurs de son Ordre de faire les collectes nécessaires pour commencer une entreprise, à laquelle les flotes & les trésors du Roi n'avoient point suffis. Il y trouva le Père Jean Ugarte, Professeur de Philosophie dans ce Collége. Ce Religieux avoit cette conquête fort à cœur, & possédoit entr'autres talents, celui de savoir ménager les affaires, & de les conduire à une heureuse fin. Mais comme on ne pouvoit entreprendre la conquête de la Californie, sans avoir un Agent à Mexico, assez prudent pour lever les difficultés qui pouvoient survenir, & pour fournir à tems les secours dont on auroit besoin, le Père Ugarte se chargea de cet emploi, & s'en acquita avec tant de soin, que sans cesser de faire sa résidence à Mexico, il assura le succès de l'expédition du Père Salva-Tierra dans la Californie.

Quelque tems après, Don Alonſo Davalos, Comte de Mira-Vallez, & Don Mathieu Fernandez de la Cruz, Marquis de Buena-Viſta, promirent à la Société deux mille écus d'Allemagne, leſquels joints aux libéralités des autres bienfaiteurs, montèrent à quinze mille. Don Pedro de la Sierpe, Tréſorier d'Acapulco, offrit de leur prêter une galiote pour les tranſporter, & leur fit préſent d'une barque longue. Mais comme on ne pouvoit compter ſur cette conquête, faute de fonds qui puſſent produire un revenu annuel, la Congrégation de Notre-Dame des Douleurs de Mexico, fondée dans le Collége de Saint-Pierre & Saint-Paul, donna 8000 écus pour fonder une miſſion, auxquels elle en ajouta dans la ſuite deux mille de plus, ayant calculé qu'il falloit au moins cinq cens écus de revenu à chaque miſſion pour ſubſiſter, vu l'éloignement du pays, & le peu de ſecours qu'on y trouvoit. En outre, Don Juan Cavalero y Ozio, Prêtre de la ville de Queretaro & Commiſſaire de l'Inquiſition, homme extrêmement riche &

généreux, fournit vingt mille écus pour fonder deux autres miſſions, & promit au Père Salva-Tierra de faire honneur à toutes les lettres-de-change qu'il tireroit ſur lui. Ces heureux commencemens encouragèrent les Pères à demander la permiſſion au Viceroi, Comte de Motezuma, Gentilhomme, dont la Nouvelle Eſpagne ne perdra jamais le ſouvenir. Le Père Provincial, Jean de Palacios, lui préſenta à ce ſujet un Mémoire fort élégant & très judicieux. Il rencontra de grandes difficultés dans le Conſeil, mais après différentes repréſentations, voyant qu'on ne demandoit rien au Roi, à qui l'expédition de l'Amiral Otondo avoit coûté deux cens vingt-cinq mille quatre cens piaſtres, on la lui accorda le 5 de Février 1627. Par l'ordre qu'on expedia au Père Jean-Marie de Salva-Tierra, on lui permettoit, de même qu'au Père Kino, & on l'autoriſoit à ſe tranſporter dans la Californie à deux conditions : l'une de ne rien dégrader de ce qui appartenoit à la Couronne, & de ne rien prendre au tréſor royal, ſans un ordre exprès du

Roi; & la ſeconde, de prendre poſſeſſion du pays au nom de Sa Majeſté. On leur donnoit pouvoir de lever des ſoldats à leurs dépens, pour la garde de leurs perſonnes; de nommer un Commandant, & de le congédier de même que les ſoldats, en en donnant avis au Viceroi. Ils jouiſſoient des immunités ordinaires, & des mêmes prérogatives que s'ils avoient ſervi en tems de guerre. Enfin, on permettoit aux Pères de nommer telles perſonnes qu'ils jugeroient à propos, pour adminiſtrer la juſtice dans le pays nouvellement conquis. Le Père Salva-Tierra, ayant ainſi obtenu ce qu'il demandoit, ſe hâta de quitter Mexico, & après avoir laiſſé au Père Ugarte le ſoin de lever les collectes & les contributions, & de les lui faire tenir à Hiaqui par la voie d'Acapulco, il partit le 7 de Février, emportant avec lui le Cathéchiſme & les papiers du Père Copart. Etant arrivé à Tepotzotlan, il prit congé de ſes Novices, & ſe rendit à Guadalaxa pour conférer avec l'Audience & ſon ami Miranda ſur les moyens qu'il convenoit d'employer

dans cette expédition. De-là, il revint à Cinaloa, pour y donner les ordres néceſſaires, & y prendre les deux Californiens que l'Amiral Otondo avoit emmenés avec lui; mais il ne put les trouver. Ils vivoient encore, mais un habitant qui les employoit dans ſa ferme, fut aſſez avare pour les cacher; ce qui lui fit un tort conſidérable. Il envoya chercher le Père Kino, & en attendant ſon arrivée, il fit un voyage dans les montagnes de Chinapas, pour viſiter ſa première réſidence. Il vint juſqu'à Sierra de Tarahumara, & comme il s'en retournoit, très-ſatiſfait de l'état dans lequel il avoit trouvé ces Communautés naiſſantes, il apprit la révolte des Indiens du haut Tarahumara. Allarmé du danger que couroient les Miſſionnaires, Nicolas de Prado & Martin de Vinavides qui y étoient, & qui n'avoient d'autre défenſe que la fidélité des nouveaux convertis, il vola à leur ſecours, & courut avec eux mille dangers de la part des apoſtats, juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols qui étoient dans la garniſon voiſine. Il y reſta juſqu'à la mi-Août,

& apprit à ſon retour, que la galiote mouilloit depuis quelque tems à Hiaqui, ce qui l'obligea de s'y rendre en toute diligence. Le Capitaine Jean-Antoine Romero de la Sierpe lui raconta qu'il avoit été ſept mois à faire ce trajet, qu'il avoit couru pluſieurs dangers, & que ſon équipage avoit été ſur le point de ſe révolter, lorſqu'il avoit ſçu qu'il n'alloit point dans la Californie pour y pêcher des perles, comme il ſe l'étoit d'abord imaginé. Il reſta deux mois dans ce port, tant pour y prendre des proviſions, celles qu'on avoit apportées de la Nouvelle-Galice, étant gâtées, que pour attendre quelques ſoldats qu'on lui avoit offert, & le Père Kino qu'il avoit envoyé chercher. La révolte des Tarahumares fut cauſe que les ſoldats ne purent le joindre. Le Père Kino partit ſur le champ, mais il fut arrêté en chemin par le Père Viſiteur Horatio Police, & Don Domingo Gironza Petris de Cruſat, premier Magiſtrat de la province de Sonora, leſquels craignoient que la révolte ne ſe communiquât aux autres nations, de manière

qu'on nomma en ſa place le Père François-Marie Piccolo. Le Père Salva-Tierra, appréhendant quelques nouveaux délais, réſolut de ſe rendre dans la Californie & de ne point l'attendre; & en conſéquence, il partit du port d'Hiaqui le 10 d'Octobre 1697, ſous l'eſcorte de cinq ſoldats, dont les Commandans étoient, Don Louis de Torres Tortolero, Enſeigne, & premier Capitaine de la garniſon de Californie, Don Eſtevan Rodriguez Lorenzo, qui ſervit dans la ſuite pendant pluſieurs années en qualité de Capitaine, Barthelemi de Robles Figueroa, créole, natif de la province de Guadalaxara, Jean Caravana, matelot maltois, Nicolas Marques, ſicilien, & Jean, mulâtre, péruvien. Il y avoit en outre trois Indiens, ſavoir, François de Tepahui, de Cinaloa, Alonſo de Guyavas, de Sonora, & Sébaſtien, de Guadalaxara.

Le jour marqué ci-deſſus, le Père s'embarqua ſur ſa galiote avec ſa petite eſcorte, accompagné de la barque, dont il ne tarda pas d'avoir beſoin; car à peine la galiote fut elle à demi-

lieue

lieue du port, qu'elle fut jettée à terre par un coup de vent, & s'engrava dans le sable, de sorte qu'on la crut perdue sans ressource. Cependant, à l'aide de la barque & des matelots qui la montoient, on la remit à flot, & l'on sortit de ce mauvais pas. Ils abordèrent le troisième jour dans la Californie, mais la barque s'étant séparée, & ne sçachant sur quelle côte toucher, ils entrèrent dans la baie de la Conception, laquelle est à 30 lieues au nord de Lorette. Ils reconnurent aussi la baie de Saint-Bruno, où Otondo avoit campé, mais voyant qu'elle étoit trop éloignée de la mer, & qu'on n'y trouvoit que de l'eau saumâtre, ils l'abandonnèrent, d'autant plus que Juan Antonio Romero de la Sierpe, Capitaine de la galiote, s'offrit de leur montrer un endroit plus convenable, qu'il avoit vu dans l'expédition d'Otondo. Cet endroit étoit dans la baie de Saint-Denys, dix lieues au midi de Saint-Bruno, où la côte forme une espèce de croissant, dont la largeur d'une pointe à l'autre est d'environ cinq lieues. Les environs sont couverts

d'arbres & de verdure, & l'on trouve à peu de distance du rivage, une quantité suffisante d'eau douce. Ils débarquèrent dans cet endroit le samedi 19 d'Octobre, & furent reçus avec beaucoup de joie & d'amitié par plus de 50 Indiens de la Communauté voisine, outre ceux de Saint-Bruno. On choisit pour camper, un terrein convenable près d'une source d'eau douce, à environ une lieue & demie de la côte, & l'on débarqua les vivres, les animaux & le bagage. Le Père, quoiqu'à la tête de l'expédition, fut le premier à les charger sur son dos. On construisit des barraques pour la garnison, on les environna d'une ligne de circonvalation, & l'on dressa au centre une tente pour servir de chapelle. On planta devant un Crucifix, couronné d'une guirlande de fleurs, & après que tout fut disposé d'une manière convenable, on fut chercher à bord de la galiote l'image de Notre-Dame de Lorette, Patrone de la conquête, & on la plaça dans la chapelle avec beaucoup de solemnité. Immédiatement après, savoir, le 25 d'Oc-

tobre de la même année 1697, on prit poſſeſſion du pays au nom de Sa Majeſté. Cela fait, le Père Salva-Tierra s'appliqua à apprendre la langue des Indiens & à les inſtruire, deſtinant certaines heures réglées à cet exercice. Ceux-ci ſe rendoient chez lui, & repétoient les prières & les articles du Cathéchiſme qu'il leur avoit lus, avec le ſecours des papiers du Père Copart, enſuite de quoi le Père écrivoit leur diſcours, pour ſe mettre mieux au fait de leur langue. Il s'entretenoit ſouvent avec eux, de même qu'avec les autres Indiens, pour corriger les fautes qu'il pouvoit commettre dans les mots & la prononciation. Il employa divers expédiens pour ſe mettre plus promptement en état d'inſtruire les enfans en Eſpagnol, mais ceux-ci, de même que les adultes, ſe mocquoient ſouvent de ſa mauvaiſe prononciation, d'une manière fine & ſpirituelle. La leçon finie, il diſtribuoit à ceux qui avoient aſſiſté aux exercices une portion de pazoli ou de maïz cuit dans l'eau. Je ſuis perſuadé que quantité de gens

regarderont ces particularités comme triviales & indignes d'avoir place dans un ouvrage tel que celui-ci ; mais je prie le lecteur de les peſer dans la balance de la raiſon. Qu'il conſidère lui-même, quel ſpectacle agréable ce doit être, même pour la Divinité, de voir un homme qui eût pu acquérir une fortune conſidérable dans les emplois ſéculiers, & qui avoit vécu juſqu'à lors paiſiblement & avec honneur dans l'ordre qu'il avoit embraſſé, ſe bannir volontairement de ſa patrie & du ſein de ſes parens pour aller dans l'Amérique, Qu'après y être arrivé, il ſe demet de ſes emplois, & renonce à la vie paiſible qu'il menoit, pour s'expoſer à mille travaux & à une infinité de fatigues, vivant parmi les Sauvages, toujours en danger de périr, ſans autre motif que celui de convertir les Indiens. Que chacun ſe demande à ſoi-même, ſi pour tous les biens du monde, il ſeroit capable de prendre une pareille réſolution ? il reconnoîtra bientôt l'importance & la dignité que ces ac-

tions, ſi mépriſables en apparence aux yeux des hommes, reçoivent de la ſublimité des motifs qui les dictent.

SECTION II.

Différens incidens arrivés jusqu'à l'entrée du Père François-Marie Piccolo dans la Californie.

CETTE petite garnison établie, le Père Salva-Tierra envoya la galiote à la rivière d'Hiaqui, pour aller chercher le Père Piccolo, les soldats & les provisions qui y étoient, ordonnant au Capitaine de voir, chemin faisant, s'il ne rencontreroit point la barque longue. La galiote partit de Saint-Denys le 26 d'Octobre, & le Père resta à la garnison, faisant les fonctions, non-seulement d'un Missionnaire & d'un père de famille, mais encore d'un Officier & d'un soldat, donnant les ordres, & faisant sentinelle aux heures marquées, dont bien lui prit. Les Indiens, qui aimoient beaucoup le pozoli ou maïz cuit, dont on leur donnoit un demi-boisseau par jour, voulurent en avoir davantage, quoiqu'ils n'assistassent point au Catéchisme. On le leur refusa, & ils s'en

plaignirent, & malgré le ſoin qu'on prit de les appaiſer, ils en vinrent au point d'en eſcamoter dans les ſacs, ſi bien qu'on fut obligé de les tranſporter ailleurs pour les mettre à couvert. Cette conduite ne ſervit qu'à irriter davantage leur apétit & leur reſſentiment, & ſe fiant ſur la ſupériorité de leur nombre, ils réſolurent, pour s'en emparer, de ſe défaire du Miſſionnaire & des Eſpagnols. Quelques-uns des mieux intentionnés leur reprochèrent leur ingratitude & leur brutalité, mais cela n'aboutit à rien. Cependant, avant que d'en venir à une guerre ouverte, ils ſe jettèrent ſur le peu de chevres & de brebis qu'on avoit apportées, & qui paiſſoient dans un eſpèce de parc, donnant à entendre par leurs mouvemens qu'ils avoient deſſein d'inſulter le camp. Le Père, quoique inſtruit de leur légéreté, ne laiſſa pas de continuer ſes exercices ordinaires, & de leur diſtribuer le pozoli. Ils avoient choiſi la nuit du 31 d'Octobre pour donner un aſſaut général. Le Miſſionnaire fut averti de leur deſſein par un Cacique Indien,

lequel étant tombé malade, l'avoit prié de lui adminiſtrer le Baptême, & qui fut le premier qui le reçut. Cette nouvelle lui cauſa les plus vives allarmes; cependant, il ſe repoſa ſur la Providence, ne doutant point qu'elle ne le ſecourût par quelque voie extraordinaire. On entendit à minuit un coup de mouſquet, auquel on répondit du camp. Auſſitôt après, on tira un coup de pierrier du côté de la mer, & on en tira un autre du camp, que le Capitaine de la galiote y avoit laiſſé, ſur quoi les Indiens de la communauté la plus prochaine & d'autres qui s'étoient avancés pour nous attaquer, furent ſaiſis d'une terreur panique. Nos gens s'imaginant que c'étoit la barque longue qu'ils croyoient s'être perdue, lui firent crier par un Indien qui étoit avec eux, qu'ils étoient des Eſpagnols qui venoient à ſon ſecours. Le lendemain matin, ils apperçurent un vaiſſeau près de l'île del Carmen, lequel au lieu de s'approcher de la côte, alla mouiller à celle de los Coronados, ſur quoi on y envoya un matelot avec une petite barque. Il re-

vint avec un billet de Don Juan, Capitaine de la galiote, dont le contenu étoit, qu'ayant été ſur l'autre côte, ſix lieues au-deſſus d'Hiaqui, le mauvais tems l'avoit rejetté ſur la côte de Californie, & qu'il alloit reprendre ſa route.

Le vaiſſeau, qui tenoit les Indiens en bride, ayant diſparu, ils reprirent leur premier deſſein, invitant au meurtre & au carnage la plûpart des branches de leur nation, entr'autres celle de Lorete, les Ligues, les Monquis, les Didyus, les Laymones, & quelques-uns des Edues méridionaux. Leurs inſolences obligèrent les Eſpagnols à en venir à quelques ecarmouches, dans leſquelles ils les ménagèrent du mieux qu'il leur fut poſſible, leur faiſant ſentir en même tems le danger qu'il y avoit de les attaquer. Le Père Salva-Tierra évita dans la ſuite de leur donner aucun ſujet de mécontentement, ſans oublier cependant les précautions néceſſaires dans pareilles occaſions. Les choſes en étoient-là, lorſqu'un léger incident occoſionna une rupture ouverte. Une nuit du mois de Novembre

les Laymones, profitant de l'obſcurité, entrèrent dans le camp, détachèrent le ſeul cheval que le Père Salva-Tierra eût pu amener, & l'emportèrent dans le deſſein de le manger. Le cheval ne s'étant point trouvé le matin, Eſtevan Rodriguez & Juan Caravana, s'offrirent de l'aller chercher juſqu'à ce qu'ils euſſent découvert le voleur. C'étoit une témérité à deux hommes d'aller tous ſeuls dans un pays inconnu, & qui plus eſt chez des ennemis, pour les châtier du vol qu'ils venoient de faire. D'un autre côté, outre le beſoin qu'on avoit du cheval, il convenoit d'en agi de la ſorte, les Indiens, comme je l'ai obſervé ci-deſſus, perdant aiſément courage, lorſqu'ils trouvent des gens qui leur tiennent tête, & devenant inſolents lorſqu'on plie devant eux. Quelques Indiens, amis des Eſpagnols, qui étoient venus au camp, voyant la généreuſe réſolution de ces deux hommes, & étant indignés de l'injure que leurs compatriotes leur avoient faite, offrirent de les accompagner. Ils partirent, & étant arrivés au ſommet d'une montagne qui étoit

à deux lieues de là, ils virent au bas les voleurs qui écorchoient le cheval, lesquels voyant les Espagnols, s'enfuirent & le laissèrent tout entier. Les soldats le distribuèrent aux Indiens qui les avoient suivis, & s'en retournèrent au camp. Dès ce moment, les mécontens ne songèrent plus qu'à faire toutes les dispositions nécessaires pour nous attaquer avec avantage, mais telle étoit la stupidité de la plûpart d'entr'eux, qu'ils continuoient de venir au camp, sous prétexte de se faire batiser, pour manger du pozoli, se reposant sur la patience du Père, dont ils recevoient, mais en vain, toutes sortes de politesses. Cependant, la garnison étant obligée d'être continuellement sous les armes, il étoit absolument impossible qu'une poignée d'hommes pût résister longtems à une pareille fatigue. Ils étoient exposés pendant le jour à l'ardeur du soleil, & la nuit à la pluie, sans savoir où se mettre à couvert; car on ne leur avoit point envoyés des tentes de la Nouvelle-Espagne, dans la croyance qu'il ne pleuvoit jamais dans la Californie,

laquelle étoit fondée sur la sécheresse qui avoit regné du tems de l'Amiral Otondo.

A la fin, l'insolence & la haine des Indiens augmentant tous les jours, & leurs mauvais desseins s'étant manifestés par plusieurs accidens de peu d'importance, le 13 de Novembre, jour de la fête de Saint Stanislas Kosca, les Indiens des quatre nations ou branches s'assemblèrent, pour frapper le coup décisif.

Pour nous attaquer à notre désavantage, quelques-uns d'entr'eux vinrent au camp vers midi pendant que nos gens étoient à dîner. La sentinelle voulut les empêcher d'entrer, mais un d'eux qui étoit le plus hardi, la colleta & lui arracha le bâton qui lui servoit de halebarde. La sentinelle s'étant mise à crier, Tortoloro courut à son secours, & reprit le bâton à l'Indien, ce qui intimida si fort la Compagnie, qu'elle se battit en retraite. Mais un moment après, nos gens furent allarmés par les cris de l'Indien Alonso de Tepahui, lequel gardoit un petit troupeau de pourceaux & de moutons dans

une vallée couverte de buiſſons & de glayeuls, & qui avoit été attaqué par un autre parti. On courut à ſon ſecours & l'on ramena ces animaux au camp. Cette première tentative fut ſuivie d'une pluie de pierres & de flèches de la part des cinq cens Indiens, leſquels s'étoient partagés en quatre compagnies, pour attaquer le camp par autant de côtés. Il n'étoit reſté qu'un ſeul Californien dans le camp, de manière que notre petite garniſon, qui n'étoit compoſée en tout que de dix hommes, fut obligée de faire front par tout. Tortolero, en qualité de Capitaine, choiſit le poſte le plus dangereux, lequel étoit en face de la Vallée, avec Barthelemi de Robles; le côté oppoſé étoit défendu par l'Indien Alonſo de Tepahui, & Jean, mulatre péruvien; l'Indien Marcos Guazavas, homme diſtingué par ſon courage & ſon activité, ſe chargea de défendre le côté qui regardoit le rivage. Le poſte qui reſtoit, étoit défendu par Eſtevan Rodriguez, Portugais, Jean Caravana, maltois, qui avoit ſervi ſur le vaiſſeau des Philippines,

ſe chargea du pierrier qu'on avoit placé à la porte du camp. Nicolas Marques, ſicilien, qui avoit quelque connoiſſance de l'artillerie, étoit poſté quelques pas au-deſſous, pour qu'il pût le ſecourir en cas de beſoin. Le Père, accompagné de Sébaſtien, ſon Indien, ſe poſta au centre, pour pouvoir plus aiſément ſe porter dans les endroits où ſa préſence ſeroit la plus néceſſaire. Ces diſpoſitions faites, les compagnies des quatre Nations s'avancèrent en jettant un grand cri, & attaquèrent le camp par quatre différens endroits, mais ils furent repouſſés par la vigueur extraordinaire de nos gens, & avec peu de perte de leur part; le Père Salva-Tierra ayant défendu que l'on tirât ſur eux, excepté à la dernière extrémité. Ils revinrent pluſieurs fois à la charge deux heures durant, ſans gagner un ſeul pouce de terrein, jettant des pierres & de la terre contre les retranchemens, mais ils ſe retirèrent lorſqu'on y penſoit le moins, & l'action ceſſa. Nos gens s'imaginèrent qu'ils s'étoient repentis de l'injure qu'ils nous avoient faite,

ou qu'ils déſeſpéroient de remporter quelque avantage ſur nous ; mais dans moins de demi-heure, ils retournèrent à l'aſſaut avec plus de fureur que jamais, après avoir renforcé leurs compagnies. Nos gens, qui avoient fait juſqu'alors des prodiges de valeur, ſe virent tellement ſerrés, que le Capitaine donna ordre à Caravana de décharger le pierrier ; mais malheureuſement cette piece ſur laquelle on comptoit le plus, créva, ſans cauſer d'autre dommage que de renverſer le Maltois, lequel reſta quelque tems ſans connoiſſance, & ſans faire la moindre exécution parmi les Indiens. Ce malheur ranima leur courage, & la compagnie contre laquelle on l'avoit pointé, envoya dire aux autres, que puiſque le pierrier ne tuoit point, elles devoient être aſſurées que les petites pièces ne leur feroient aucun mal. Ce qui le leur fit croire, fut que le Père avoir ordonné à nos gens de tirer en l'air. A la fin l'attaque devint ſi vive, que le Capitaine jugea qu'il étoit tems de tirer ſur eux ; cependant dans cette extrêmité, le Père Salva-

Tierra, qui se faisoit une peine de les détruire, aborda ceux qui étoient les plus avancés, & les conjura de se retirer, & de ne point s'exposer à une mort certaine. Ils lui tirèrent trois flèches, qui heureusement le manquèrent, sur quoi il se retira, & les Indiens suivirent son exemple. Ils avoient perdu très-peu de monde, mais les armes à feu leur causèrent tant de frayeur, qu'ils s'enfuirent précipitamment vers leurs *rancherias*.

Nos gens, qui s'attendoient à une seconde attaque, ne rabattirent rien de leur vigilance; mais ils virent venir peu de tems après des messagers de paix. Le premier étoit le Cacique Indien, lequel étant entré dans le camp, assura à nos gens les larmes aux yeux que c'étoient les Indiens des rancherias voisines qui lui étoient soumises, qui avoient tramé ce complot, & qui ne se sentant point assez nombreux, avoient ameuté les autres nations, lesquelles irritées de la mort de leurs camarades, avoient voulu la venger, mais que les uns & les autres se repentoient sincèrement de ce qu'ils avoient fait.

Les

Les femmes parurent quelque tems après avec leurs enfans ; elles venoient pour négocier la paix à la façon de leur pays. Elles s'aſſirent en pleurant à la porte du camp, promettant de ne plus retomber dans la même faute, & offrant leurs enfans pour ôtages de leurs promeſſes. Le Père Salva-Tierra les écouta avec ſa douceur ordinaire, leur repréſenta le tort qu'avoient leurs maris, & leur promit, s'ils vouloient ſe mieux conduire, de faire la paix avec eux, & d'oublier le paſſé. Il leur fit même quelque petits préſens, & pour diſſiper les ſoupçons qu'elles pouvoient avoir, il prit un de leurs enfans en ôtage, & elles retournèrent chez elles. Lorſque la nuit fut venue, on rendit ſolemnellement graces à Dieu, à ſa ſainte Mère, & à Saint Staniſlas, des faveurs qu'ils avoient bien voulu accorder aux Eſpagnols. En effet, il paroît impoſſible que ſans l'aſſiſtance ſignalée du Dieu des Armées, dix hommes attaqués par pluſieurs endroits à la fois, euſſent pu ſe défendre contre 500 Sauvages. On obſerva encore que la plûpart des flè-

ches qu'ils tirèrent, tombèrent au pied de la Croix, & qu'il n'y en eut pas une qui l'atteignit, non plus que la tente qui lui servoit de chapelle. Lorsqu'on vint à s'informer des blessures que nos gens avoient reçues, on n'en trouva que deux qui eussent été blessés, savoir, Tortolero & Figueroa, encore leurs blessures étoient-elles si légères, qu'elles ne les empêchèrent point de se battre. Ils eurent soin de les cacher aux Indiens, & attendirent que la nuit fût venue pour les montrer à leurs camarades. Ils adorèrent la Croix comme l'étendard de la foi, ils invoquèrent la Vierge comme leur protectrice, & résolurent unanimement de rester dans le pays, quand même la barque longue auroit péri, & que la galiote ne reviendroit plus.

Toute la garnison fut se coucher cette nuit là, excepté le Père Jean-Marie. Comme il se préparoit le matin à dire une Messe d'action de grâce à Notre-Dame de Lorette, la sentinelle cria, voile, voile; sur quoi toute la compagnie étant sortie, on découvrit peu de tems après la barque longue,

laquelle entra dans la baie chargée de proviſions, & ſalua la garniſon de pluſieurs coups de canon. La joie qu'ils eurent de la revoir augmenta beaucoup par le récit qu'ils ſe firent réciproquement de leurs avantures. Les gens de la barque leur racontèrent qu'après avoir perdu la galiote de vue dans le premier voyage, ils avoient couru quelque tems de côté & d'autres pour la trouver, ſans pouvoir y réuſſir, ce qui les avoit obligés de retourner à la rivière d'Hiaqui. Que quant à la galiote, elle ne tarderoit pas d'arriver avec le reſte des troupes & les proviſions; qu'ayant échoué ſur la côte d'Hiaqui, le Père Diego Marquina avoit prié à genou les Indiens de la mettre à flot, ce qu'ils avoient fait, & qu'elle étoit rentrée dans le port pour ſe radouber & prendre ſa cargaiſon. Le Père Salva-Tierra, ranimé, tant par la victoire qu'il venoit de remporter, que par l'arrivée inattendue de ce ſecours, reprit ſes exercices ordinaires, & fit diſtribuer du maïz aux Indiens voiſins, de même qu'à ceux qui étoient reſtés attachés à

la garniſon, leſquels vinrent au camp les uns après les autres pour ſe juſtifier du mieux qu'ils purent. Après leur avoir reproché en peu de mots leur conduite, pour ne leur laiſſer aucun ſoupçon, il leur fit quelques petits préſens, & leur témoigna toute ſorte d'affection. Les Conſpirateurs des communautés voiſines de Saint-Denys furent bientôt obligés de venir faire leurs ſoumiſſions; car les Monquis, regrettant la mort de ceux de leurs camarades qui avoient péri dans l'action, avoient réſolu de s'en venger ſur eux, comme étant les auteurs du malheur qui étoit arrivé. Ils vinrent donc trouver les Eſpagnols, & leur remirent toutes leurs armes, comme un témoignage de leur ſoumiſſion & de leur bonne volonté. Ils demandèrent la permiſſion de s'établir près du camp, ce qu'on leur accorda, & ils firent une ſeconde ligne pour ſe mettre en ſûreté. Les Monquis n'osèrent point les attaquer; le Père Jean-Marie reconcilia les deux nations, & elles revinrent au camp ſans ſe faire la moindre inſulte.

Le Miſſionnaire profita de cette tranquillité, pour conſacrer à Dieu les prémices de la Californie. Les premières furent le Cacique dont j'ai parlé ci-deſſus, lequel tomba malade deux jours avant l'aſſaut. Il étoit du territoire de Saint-Bruno. Il avoit appris du tems de l'expédition de l'Amiral Otondo les premiers élémens de la foi, & témoignoit beaucoup d'envie d'être batiſé. Sa maladie étoit un cancer malin, dont Dieu voulut bien arrêter les progrès juſqu'à l'arrivée de ce digne Miſſionnaire. Le Cacique n'eut pas plutôt appris ſa venue, qu'il vint le trouver au camp, criant du mieux qu'il put, pour ſe faire entendre, *Señor Almirante*. On le fit auſſitôt entrer, & on le reçut avec beaucoup de politeſſe. Il demanda par leurs noms les Pères qui avoient été jadis dans le pays, de même que quelques ſoldats qu'il avoit connus. Il témoigna beaucoup de candeur & de fidélité, & un deſir extrême d'être batiſé. Comme il avoit déja reçu les inſtructions néceſſaires, & que ſa maladie augmentoit, on le batiſa le 11 de

Novembre. Il demanda avec beaucoup d'inſtance que l'on voulût accorder la même grâce à ſes deux fils, dont l'un avoit quatre ans, & l'autre huit. Le premier fut immédiatement admis, & le ſecond, après avoir été dûment inſtruit, fut également baptiſé, le 14e jour après la victoire. Ce Cacique s'appelloit *Ibo*, nom qui dans leur langue ſignifie le Soleil. Il reçut ſur les Fonts celui de Manuel Bernardo, & le fils fut appellé Bernardo Manuel, les Vices-rois l'ayant prié de nommer ainſi les deux premiers Californiens qui embraſſeroient le Chriſtianiſme. *Ibo* mourut dans le même mois d'Octobre avec beaucoup de tranquillité, priant Dieu, & adorant les ſecrets impénétrables de ſa divine Providence. On baptiſa auſſi deux autres enfans ſous les noms de Juan & Pedro, en mémoire de Don Juan Cavalero y Ozio, & Don Pedro Gil de la Sierpe, auxquels la miſſion avoit des obligations infinies. Le cinquième Baptême fut celui d'un Indien qui avoit été bleſſé dans l'action, & que les ſoldats, par un accident ſingulier, ou plutôt par

la diſpoſition de la Providence, trouvèrent tout ſeul dans une hutte. Après avoir reçu le peu d'inſtruction que ſon état permettoit de lui donner, il demanda avec inſtance qu'on lui adminiſtrât le Batême ; & comme ſi c'eût été tout ce qu'il deſiroit, il mourut la nuit même, ce qui édifia tout le camp.

Les affaires de dehors étant ainſi réglées, le Père voulut auſſi regler celles de la garniſon. Pour cet effet, ayant aſſemblé les ſoldats & l'équipage de la barque longue, il leur lut les inſtructions du Viceroi, les inſtruiſit de leurs immunités & de leurs priviléges, de même que de leurs devoirs & de leurs obligations. Il nomma Don Louis de Torrez Tortolero Capitaine, créa pluſieurs autres Officiers ſubalternes, & régla tout ce qui concernoit le travail & les exercices de dévotion. Il leur ordonna de s'aſſembler le ſamedi ſuivant, pour ouir un exemple & une exhortation à la dévotion, à l'imitation des vertus de la très-Sainte Vierge, les avertiſſant qu'on obſerveroit la même choſe

tous les Dimanches, conformément à l'usage introduit par la Société, dans plusieurs provinces de la Nouvelle-Espagne. Cet hommage fut si agréable à la Vierge, que le même samedi, 23 de Novembre, il lui plut de leur donner des marques visibles de sa protection de la manière que ce même Religieux le rapporte à la fin de la relation qu'il a donné de son entrée dans la Californie. Ce qui nous consola beaucoup, dit-il, fut, que samedi passé, jour auquel on commença d'établir dans le pays les dévotions à l'honneur de la Vierge, & de sa sainte maison de Lorette, nous vîmes paroître entre l'île de los Coronados & la pointe de cette baie, la galiote, laquelle poussée par un bon vent, vint mouiller le samedi même près de notre camp. Notre joie augmenta, lorsque nous apprîmes qu'elle amenoit le Père François-Marie Piccolo, Missionnaire vétéran, lequel, après avoir exercé l'emploi de Visiteur, & fondé des Eglises pour les missions parmi les Tarahumares, qui étoient demeurés fidèles, se démit généreusement de cet

cet emploi, pour venir travailler à la conversion des pauvres Californiens. Je ne puis exprimer le plaisir que me causa son arrivée, à laquelle je m'intéressois bien moins pour moi, que par rapport aux Espagnols & aux Indiens, dont la conversion me parut dès-lors assurée, espérant que l'étendard du Christ ne sortiroit plus de ces contrées, non plus que celui de Marie sa sainte fondatrice, que je priai de vouloir établir les fondemens de sa maison parmi ses élus.

Il étoit tems de donner de nos nouvelles aux habitans de la Nouvelle-Espagne, lesquels attendoient avec impatience de savoir le succès de notre conquête. Il étoit juste encore de renvoyer la galiote à celui qui l'avoit prêtée. En conséquence le père Salva-Tierra donna ordre au Capitaine de retourner à Acapulco, & le chargea de quelques lettres pour les principaux bienfaiteurs de la mission. Ces lettres étoient animées d'un esprit si apostolique, il y regnoit de si grands sentimens de douceur, d'amour, d'humilité & de reconnoissance, qu'on en

imprima quatre, que j'inférerois volontiers ici, si je ne craignois d'user de redites inutiles. Il y en avoit une pour le Viceroi, & une autre pour son épouse, Dona-Maria-Andrea Guzman y Manrique, protectrice signalée de l'expédition; une troisième pour Don Juan de Cavalero y Ozio, & une quatrième très-circonstanciée pour le Père Ugarte. Il écrit au Viceroi, que dans l'impossibilité où il est de reconnoître par des services réels & effectifs les obligations qu'il a aux bienfaiteurs, aux commandans, aux soldats & à tous ceux qui ont favorisé son entreprise, il ne cesse de les recommander dans ses prières à la providence & à la bonté divine. Il le prie de vouloir envoyer le détail de ce qui s'est passé au Reverend père Tyrso Gonzales, Général de l'Ordre, à Sa Majesté Charles II, & à son Conseil des Indes, afin qu'elle daigne envoyer les ordres & lui accorder la protection nécessaires pour cette conquête spirituelle. On verra dans la suite qu'elle fut l'issue de cette affaire, de même que les difficultés qu'on eut à essuyer.

SECTION III.

Evènenemens des deux premières années. Tentatives pour pénétrer dans l'intérieur de la Californie, juſqu'à l'établiſſement de la ſeconde Miſſion de Saint-Xavier.

COMME on n'avoit plus rien à craindre des Indiens après la paix qu'on venoit de conclure avec eux, les différens membres de la petite garniſon, encouragés par les deux Miſſionnaires, travaillèrent à conſtruire quelques petits ouvrages pour la défenſe du camp, & à bâtir quelques édifices dont on ne pouvoit abſolument ſe paſſer. On élargit le foſſé, on l'entoura d'une paliſſade, dont on garnit le vuide avec des branches d'arbres garnies de piquans, & l'on bâtit une chapelle de pierre & de terre glaiſe, que l'on couvrit de chaume. On conſtruiſit auſſi trois petits logemens, l'un pour les Miſſionnaires, l'autre pour le Capitaine, & le troiſième pour ſervir de magaſin, & tout-auprès des baraques

pour les ſoldats. Le jour de Noël, que l'on avoit choiſi pour faire la Dédicace de la chapelle, étant venu, on célebra ſix meſſes, & l'on fit des réjouiſſances. Auſſitôt après, on envoya la barque longue à Cinaloa, avec des lettres pour les Miſſionnaires Jéſuites de cette province, par leſquelles on les prioit d'envoyer des proviſions & cinq ſoldats pour les aider à la conſtruction des ouvrages. En attendant ſon retour, les Pères travaillèrent à ſe mettre au fait de la langue du pays, à inſtruire les Indiens & à les civiliſer. On reconnut quelques mois après l'utilité de ce renfort dans une eſpèce de bataille rangée qui ſe donna à l'occaſion que voici. Les Indiens à force d'aſſiſter journellement à l'explication du Catéchiſme, furent enfin perſuadés que les Eſpagnols n'étoient point venus dans le deſſein de pêcher des perles, ni de les échanger, vu qu'ils ne faiſoient ni l'un ni l'autre, mais dans l'intention d'établir dans la Californie une nouvelle Religion, dont ils leur enſeignoient les myſtères. Ce fut là juſtement ce qui allarma les Magiciens

ou les premiers Docteurs de la nation, lesquels conservoient toujours leur autorité parmi ces Sauvages. Les premiers sentant leur pouvoir, de même que l'intérêt qu'ils avoient à entretenir les Indiens dans leur croyance, pour ne point perdre les profits qu'ils en tiroient, se déclarèrent ouvertement contre la nouvelle doctrine, & contre les étrangers qui la prêchoient. On ne s'entretint plus dans les compagnies & dans les rancherias que de ce qu'on avoit ouï-dire dans le camp, & les esprits s'échauffant de plus en plus, il se forma deux partis, dont l'un tenoit pour les Missionnaires, & l'autre pour les Magiciens. Ceux-ci n'oublièrent rien pour enflammer la haine de leur parti; & comme le père Salva-Tierra n'avoit pu amener avec lui les Indiens Chrétiens qui avoient suivi l'Amiral Otondo, les Magiciens profitèrent de cette circonstance, & firent courir le bruit dans tout le pays, que les Espagnols n'étoient venus que pour les emmener dans le leur, ce qui donna lieu à quantité de plaintes. Ils eurent soin de fomenter ce mé-

contentement jusqu'au mois d'Avril 1698, qu'il éclata en une guerre ouverte, par une insulte à laquelle nos gens ne s'attendoient point.

Le hazard fit qu'une chaloupe que la galiote avoit laissée, vint mouiller près de la barque longue qui étoit dans la baie. Les mécontens formèrent le dessein de l'enlever, soit pour s'en servir pour la pêche, ou simplement pour commencer les hostilités. Pour cet effet, ils prirent le tems que nos gens étoient à dîner, & ils réussirent d'autant plus aisément, qu'il n'y avoit que deux hommes dans la barque longue pour la garder. Un d'eux se rendit au camp pour donner avis de ce qui venoit d'arriver. Là-dessus, le capitaine Tortolero prit avec lui douze hommes bien armés, & s'étant rendu sur la côte, il apperçut de loin deux corps d'Indiens, dont l'un étoit dans la chaloupe, & l'autre sur le rivage; celui-ci étoit le plus nombreux. Quelques-uns des derniers s'avancèrent pour l'arrêter, & les autres ayant tiré la chaloupe à terre, la brisèrent à coups de pierres, & s'enfuirent dans

les bois. Nos gens étant arrivés, la trouvèrent hors d'état de pouvoir être radoubée. Comme les auteurs de cette insulte s'étoient enfuis, on résolut de les chercher le long de la côte. Les Espagnols se partagèrent en deux compagnies & se donnèrent rendez-vous à une pointe de terre qui avance dans la mer. Figueroa, trois Soldats & un Californien, ayant enfilé un sentier, tombèrent dans une embuscade de plus de 50 Indiens, lesquels firent pleuvoir sur eux une grêle de pierres & de fléches. Nos gens firent feu sur eux, manœuvrant de façon qu'ils ne pussent les investir, sur quoi le Californien courut trouver le Capitaine, lequel n'avoit pu entendre les coups de fusils, à cause du bruit de la mer & du vent qui étoit extrêmement fort. Ces quatre braves Soldats tinrent ferme, malgré la supériorité des Indiens, dont le nombre augmentoit continuellement. L'intrépide Figueroa eut la levre fendue d'un coup de pierre, & un autre soldat fut blessé d'un coup de flèche. La crainte des mousquets, & surtout la protection

de Dieu & de Notre-Dame de Lorette, Patrone de la miſſion, empêcha les Indiens de les prendre vivans. Les munitions commençoient à leur manquer dans le moment que le Capitaine & les autres cinq ſoldats arrivèrent. Les Indiens étoit plus de cent, & tous ſe battoient en vrais déſeſperés. Après pluſieurs attaques réiterées, auxquelles nos gens étoient ſur le point de ſuccomber, la nuit vint qui ſépara le combattans; les Indiens ſonnèrent la retraite avec leurs ſifflets, & laiſsèrent, comme ils l'avouèrent depuis, ſur le champ de bataille, quelques morts & un plus grand nombre de bleſſés. Cette victoire, dont on rendit de très-humbles actions de grâce à Notre-Dame de Lorette, contribua beaucoup à humilier les factieux; ils retournèrent peu à peu au camp, ſe mêlant parmi les Indiens qui nous étoient reſtés fidèles. Le Capitaine vouloit en châtier quelques-uns, pour ſervir d'exemple aux autres, mais le Père s'y oppoſa, d'autant plus que les ſéditieux témoignèrent leur repentir & leur humilia-

tion ; on apporta au camp les débris de la chaloupe, de ſorte qu'on publia une amniſtie générale.

On célebra la Semaine-Sainte avec une parfaite tranquillité, ce qui ne cauſa pas moins d'étonnement que de plaiſir aux Indiens. On envoya auſſitôt après la barque longue à la rivière d'Hiaqui pour y prendre des vivres, en attendant des habits, des meubles & des proviſions, qu'on avoit demandées à Mexico, & qu'on eſpéroit de recevoir dans le courant du mois d'Avril. Après le départ de la barque, les Miſſionnaires s'appliquèrent avec un nouveau zèle à l'inſtruction des Californiens, à apprendre leur langue. Pour mieux y réuſſir, & ſe précautionner contre la légèreté des Indiens, le père Piccolo ſe chargea d'inſtruire les garçons & les filles, qu'il faiſoit venir dans le camp pendant que le père Salva-Tierra alloit dans la campagne catéchiſer les adultes, ſi bien que par ces ſages meſures, leurs enfans étoient comme autant d'ôtages de leur fidelité. La ſemence de l'Evangile commençoit à fructifier

par l'assiduité, le travail & la patience des Missionnaires, lorsque les Indiens s'absentèrent dans le mois Juin pour aller faire la récolte des pitahayas, qui commence dans ce tems là, & qui est pour eux un sujet de divertissement. Cette retraite, dit le père Salva-Tierra, nous chagrinoit beaucoup, d'autant plus que la moisson commençoit à meurir, à l'aide des instructions qu'ils avoient reçues pendant sept mois & plus, & dont ils avoient si bien profité, que c'étoit un plaisir de les voir & de les entendre. Les garçons & les filles catéchumènes, & à qui l'on avoit appris l'office de la Sainte Croix & les autres dévotions, m'arrachoient souvent les larmes. Un jeune garçon, entr'autres, appellé Juanico Cavalero, qui n'avoit pas encore quatre ans, sa petite calote sur la tête, & une baguette à la main, interrogeoit ses camarades, mettant son petit doigt sur la bouche, lorsque quelqu'un parloit, n'écoutoit point, ou se battoit; il prenoit quelque fois les chapelets & les reliquaires des soldats, & se mettant à genou les baisoit,

les appliquoit sur ses yeux, & ordonnoit aux Espagnols d'en faire de même ; & s'il arrivoit que quelqu'un ne l'écoutât point, il ne le laissoit point en repos qu'il ne se fût mis à genoux, & qu'il n'eût baisé, ou un crucifix, ou un reliquaire, si bien que tout le monde étoit charmé des importunités de cet enfant.

Dieu recompensa les travaux des Pères par la joie qu'ils eurent de baptiser quelques enfans & quelques adultes dont la vie étoit en danger, en quoi l'on vit quantité de preuves remarquables de la miséricorde divine, en dépit des mauvais esprits, dont la rage se manifestoit par l'entremise des magiciens. Il y eut plusieurs adultes qui demandèrent à l'être, ce que les Pères leur refusèrent, dans la crainte qu'ils eurent qu'ils ne désertassent la Mission.

Indépendamment du chagrin que causoit à nos gens l'absence des Indiens, ils se virent à la veille de mourir de faim faute de vivres. Il y avoit plus de deux mois que la barque étoit partie, de manière que tout le monde

crut qu'elle avoit fait naufrage, le tems ayant été très orageux. On ne recevoit aucun ſecours de Mexico, & le beſoin étoit ſi preſſant, qu'à la mi-Juin, toutes les proviſions ſe trouvèrent réduites à trois ſacs de farine mal moulue, & à trois de maïz entièrement piqué des mites.

La conſternation étoit ſi grande & ſi générale, que le père Salva-Tierra lui-même, commence la narration dont il accompagna la lettre dont j'ai parlé ci-deſſus, en ces termes. « Je commence cette narration ſans » ſavoir s'il me reſtera aſſez de vie pour » l'achever, car à l'heure que je l'écris, » nous nous trouvons dans une diſette » générale de toutes choſes. Comme » elle augmente tous les jours, & que » je ſuis le plus âgé de tous ceux qui » ſont dans le camp de Notre-Dame » de Lorette, il y a toute apparence » que je payerai le premier le tribut » que tous les hommes doivent à la » Nature. » Mais ce qu'il y a de plus admirable, eſt qu'au milieu de tant de travaux & de dangers, les Pères furent aſſez heureux pour contenir

dans le devoir une garniſon compoſée de gens de différentes nations, dont la plûpart avoient auparavant mené une vie extrêmement libertine & licencieuſe. Quoiqu'ils fuſſent alors au nombre de vingt-deux, on n'entendit jamais la moindre querelle, ni le moindre blaſphême, ni la moindre parole deshonnête. Ils continuèrent d'aſſiſter aux exercices de dévotion, s'encourageant les uns les autres à la mort, pendant la neuvaine que les Pères avoient indiquée pour implorer le ſecours de la Patrone de la miſſion. Les Miſſionnaires leur ayant dit dans un ſermon ſur le blaſphême, qu'il y avoit une ville dans l'Allemagne où l'on mettoit à l'amende ceux qui juroient, ils réſolurent unanimement de ſuivre cette coutume, & de déduire de la paye de ceux qui y contreviendroient une ſomme qu'on employeroit à ſe régaler. On établit quelques Soldats pour la recevoir, & lorſqu'il arrivoit à quelqu'un de jurer, ils ne le quittoient point qu'il n'eût payé l'amende. On bannit par-là en peu de tems les juremens & les blaſphêmes,

& il ſeroit à ſouhaiter qu'il en fût de même dans toutes les garniſons.

La neuvaine étoit preſque finie, & avec elle le peu de proviſions qui reſtoient dans le camp ; lorſque le 21 de Juin, jour de la fête de ſaint Louis de Gonzague, il arriva de Chaçala une groſſe barque, appellée le Saint-Joſeph, commandée par un habitant de Compoſtelle, ſur laquelle le père Ugarte nous envoyoit toutes les proviſions qu'il avoit pu trouver, & en outre ſept volontaires, qui venoient pour ſervir dans la garniſon. Ils furent reçus avec une joie inexprimable, & l'on en rendit grâces a Dieu, à la Patrone de Lorette, & à ſaint Louis ſon fils bien aimé. Le Père Salva-Tierra, croyant que la barque longue avoit péri, entra en accommodement avec le propriétaire, & celui-ci ne demandoit pas mieux, ayant reconnu le peu qu'elle valoit dans les différens voyages qu'il avoit fait. Le contrat fut enfin conclu, quoiqu'avec beaucoup de mauvaiſe foi de ſa part, moyennant douze mille piaſtres que le père Jean-Marie s'obligea de lui

faire compter à Mexico par le père Ugarte, étant hors d'état de les payer lui même. On ne tarda pas à reconnoître la mauvaise foi du propriétaire; on sçut qu'il avoit pris six mille piastres de plus qu'il ne falloit pour l'équiper; on avoit perdu la cargaison entière dans le premier voyage, & dans le second, ayant échoué à Acapulco, on l'avoit vendue cinq cent piastres, quoi qu'elle en eût couté dix-huit mille, ce qui étoit une perte considérable pour la mission. On avoit cependant besoin d'un vaisseau, & heureusement le Trésorier Don Pedro Gil de la Sierpe, envoya au père Jean-Marie une barque appellée Saint-Firmin, & une barque longue, appellée Saint-Xavier, que l'on fit partir aussitôt pour aller chercher du fruit & du bois à Chacala & Meranchel, & des provisions à Hiaqui, Ahomé, Guaimas &c; comme aussi les jumens, les chevaux & le bétail que Don Augustin Encinas envoyoit à la mission. Il l'avoit protegée dès sa fondation, & son fils Don Miguel continua de la protéger à l'exemple de son généreux père,

Les Pères étant maintenant au fait de la langue du pays, & se trouvant en état de voyager plus commodément, à l'aide des chevaux qu'ils avoient reçus, résolurent de commencer leurs visites, & de prendre chacun leur département. Au commencement de l'année 1699, le père Jean-Marie, accompagné de Soldats, se rendit au nord dans un endroit appellé *Londo*, éloigné de neuf lieues de Lorette, où il y avoit une Communauté nombreuse. Il envoya plusieurs fois avertir les Indiens de son arrivée, de même que des motifs qui l'amenoient, mais il ne put dissiper leur crainte; ils s'enfuirent tous dès qu'ils le virent approcher. Il fit courir après eux, les appella lui-même, & les attendit deux jours, mais voyant qu'ils ne revenoient point, il prit le parti de s'en retourner. Etant arrivé au camp, il se plaignit à eux de la conduite qu'ils avoient tenue, & mit tout en usage pour dissiper leur crainte. Il retourna le printems suivant, appella cet endroit Saint-Jean-Baptiste, les instruisit des mystères de la Religion, leur parla avec amitié,

amitié, leur fit quelques petits préſens, & reconnut le pays & les eaux qui s'y trouvoient, à deſſein de le cultiver dans la ſuite.

Parmi les Indiens qui venoient au camp, il s'en trouva quelques-uns d'un canton appellé *Vigge-Biaundo*, ſitué au midi de Lorette, derrière quelques montagnes eſcarpées, qu'ils lui dirent être très-propre pour les grains & les pâturages. Ils parurent être d'un caractère ſi doux & ſi humain, & ſi jaloux de leur converſion, que le Miſſionnaire jugea à propos de batiſer un enfant, dans qui il avoit remarqué beaucoup de vivacité & de génie, & un bon naturel, ſous le nom de François-Xavier, quoiqu'il eût refuſé cette grâce aux adultes. Le père Piccolo ſe rendit dans cet endroit le 10 de Mai après avoir eſſuyé tout ce qu'on peut ſouffrir dans un voyage où l'on ne trouve aucun chemin frayé. Les ſoldats ayant refuſé de paſſer outre, il réſolut d'aller tout ſeul chez ces Indiens civiliſés. Il fit le voyage à pied, parmi quantité de rochers & de précipices, & arriva à la Communauté, où il fut

reçu avec toute la cordialité & la joie poſſibles. Il reſta quatre jours chez eux pour les inſtruire, & apprit avec plaiſir que le nouveau Chrétien François-Xavier faiſoit la même choſe, ce qui l'engagea à donner ce nom à la Communauté. Quelques Indiens qui avoient leurs Communautés dans cette chaîne de montagnes s'y rendirent; il en vint auſſi quelques autres des contrées qui ſont à l'Occident, leſquels donnèrent au Père pluſieurs inſtructions touchant la côte oppoſée ou extérieure, que baigne la mer du ſud. Le Miſſionnaire parcourut la Vallée, & trouva quelques eſpaces de terrein propres pour le labourage, & où l'on pouvoit faire venir l'eau, il y vit auſſi quelques arbres fruitiers, & d'aſſez bons pâturages pour les chevaux & le bétail. Ils reprirent le chemin du camp, & traverſèrent cette chaîne de montagnes dans l'endroit le plus difficile. Ils trouvèrent au bas les chevaux qu'ils avoient confié en garde aux Indiens, & après un jour de marche, ils arrivèrent à Lorette. Huit jours après, le père Salva-Tierra ſe

transporta une seconde fois à Saint-Jean de Londo. Les Indiens l'avoient appellé, & ils lui dirent que plusieurs communautés de la langue *Liyu*, & d'autres de la nation Cochimi, avoient dessein de s'y rendre, pour s'instruire de la doctrine de l'Evangile.

Comme on manquoit de bêtes de somme pour transporter les provisions, les Indiens les plus distingués d'entre les Monquis s'offrirent à l'envi à transporter les sacs, bien moins dans le dessein de partager ce qu'ils contenoient, que pour se reconcilier avec les Cochimes, lesquels étoient extrêmement irrités contre eux, à l'occasion de la mort d'un jeune homme que l'on avoit baptisé sous le nom d'André, & que les Pères aimoient beaucoup. Il leur prêcha l'Evangile, & après avoir lié amitié avec eux, il se rendit dans une autre Communauté qui étoit à trois lieues de-là, pour y chercher un autre Indien appellé Nicolás, qu'il trouva malade. La plûpart des Indiens qui la composoient s'enfuirent aussi, & le Père témoigna

toute ſorte d'amitié à ceux qui reſtèrent. A ſon retour a Londo, il trouva l'eſprit des Indiens entièrement changé, tant à l'égard de la Religion, qu'à l'égard des Monquis, pour leſquels leur haine s'étoit ranimée pendant ſon abſence. Ils en vinrent à une rupture ouverte, au point qu'ils bleſſèrent ſa mule d'un coup de flèche pendant qu'il étoit à batiſer huit enfans, & les Monquis lui enlevèrent une partie de ſon bagage. Le Père vint cependant à bout de les reconcilier, & ils retournèrent tous enſemble à Lorette, s'empreſſant les uns les autres à frayer le chemin, qui ſans cela eût été impraticable pour les bêtes de ſomme.

La contrée de Vigge attiroit d'autant plus l'attention des Miſſionnaires, qu'elle leur paroiſſoit très-propre & très-commode pour y fonder une ſeconde miſſion. Ils ne trouvoient qu'une ſeule difficulté, ſavoir, l'aprété du chemin, lequel étoit extrêmement difficile pour les gens à pied, & abſolument impraticable pour les bêtes de charge. Cependant, les ſoldats,

animés par le père Piccolo, & aidés des Indiens, pratiquèrent un chemin d'une largeur ſuffiſante entre les précipices de la montagne, que l'on commença à fréquenter le 12 de Juin. Il ſe rendit à cheval dans le pays de Saint-François-Xavier. Il y avoit dans l'endroit une montagne fort haute, ſur laquelle le Capitaine & deux ſoldats voulurent ſe tranſporter pour reconnoître le pays, ce qu'ils eurent toutes les peines du monde à faire, à cauſe de la quantité de ronces & de fondrières qu'ils rencontrèrent ſur leur route. Ils n'eurent pas lieu de regretter leurs peines, car étant arrivés au haut, non ſeulement, ils découvrirent une vaſte étendue de pays, mais encore deux mers, ſavoir, celle de Californie, & la mer du ſud, ce qui leur cauſa tant de joie, qu'ils firent une décharge. Leurs camarades craignant qu'ils n'euſſent donné dans quelque embuſcade, ſe hâterent d'aller à leur ſecours; mais ayant appris ce que c'étoit, ils coururent en porter la nouvelle au père Piccolo, lequel après avoir renouvelé ſes inſtructions aux

Indiens, & les avoir assurés de son affection, retourna avec sa compagnie à Lorette, par le même chemin.

Dans ce tems-là, Don Louis Torres Tortolero, Capitaine de la garnison, fut attaqué d'une fluxion continuelle sur les yeux, causée par les fatigues qu'il avoit essuiées dans la nouvelle conquête, & qui l'obligea à se démettre de son emploi, au grand regret du vénérable père Jean-Marie, lequel connoissoit son courage, sa prudence, sa piété, & les obligations infinies que les missions lui avoient. Le Père nomma en sa place Don Antoine Garcie de Mendoza, natif de Fontarabie, lequel avoit longtems servi dans les troupes. Il donna à Don Louis des certificats très-honorables, & le recommanda à l'Audience de Guadalaxara, la priant de lui donner quelque gouvernement, pour le récompenser de ses services; ce qu'il pratiqua toujours à l'égard de tous ceux qui s'étoient rendus dignes de son estime. Indépendamment de quelques petits voyages peu considérables, les Pères employèrent le reste de l'été de l'an-

née 1699 à leurs fonctions apoſtoliques ordinaires. Ils prépaièrent les matériaux néceſſaires pour bâtir dans le camp une grande chapelle à Notre-Dame de Lorette, & à poſer environ à cent pas de la garniſon les fondemens d'une Egliſe, qui, quoique petite, pouvoit paſſer pour fort belle dans un pays tel que celui-là, & à bâtir un logement pour les Miſſionnaires. Ces bâtimens, non plus que les autres que l'on conſtruiſoit pour la commodité de la garniſon & dans leſquels les Pères faiſoient la fonction de directeurs, d'officiers & d'ouvriers, furent retardés à l'occaſion de quelques obſtacles imprévus. La chapelle qui étoit dans le camp, fut conſacrée l'année ſuivante, & l'Egliſe cinq ans après, ſavoir, en 1704. La bienheureuſe Vierge fut très-ſenſible à la dévotion de ſon ſerviteur le père Salva-Tierra, lequel avoit communiqué la même flamme à tous les cœurs de la garniſon, & l'avoit entretenue par les offices que l'on faiſoit tous les ſamedis. Cette Reine bienfaiſante daigna manifeſter ſa protection ſingulière à ſon petit

troupeau, par le soin qu'elle eût de les délivrer des extrémités dans lesquelles il se trouvoit tous les samedis que l'on avoit consacrés à son service. Le samedi même que nos gens formèrent la résolution de bâtir l'Eglise & la chapelle, pendant qu'ils assistoient au rosaire, aux litanies & au sermon, les Indiens se mirent tout-à-coup à crier *puha*, *puha*, ce qui dans leur langue signifie un vaisseau; en effet il se trouva que c'étoit la galiote de Don Pedro Gil y de la Sierpe, sur laquelle lui & le Président de Guadalaxara, nous envoyoient quantité de provisions. Pour comble de joie, on apprit que toutes les lettres-de-change que les soldats avoient tirées sur Mexico, avoient été acquittées, ainsi que le Père Ugarte le rapporte lui-même dans la relation qu'il a donnée.

Le père Piccolo ne voulut pas différer plus longtems de fonder une nouvelle mission à Saint-Xavier de Viaundo. Il laissa le père Salva-Tierra à Lorette, & s'en fut vivre parmi les Indiens dans le centre des montagnes de Vigge. Il s'y rendit au commencement

cement d'Octobre ſous l'eſcorte de quelques ſoldats, à l'aide deſquels, & de ſes nouveaux enfans, les Indiens montagnards, il bâtit quelques petites maiſons ou huttes de briques crues, pour lui & ſes camarades, de même qu'une petite chapelle avec les mêmes matériaux. En attendant que les briques fuſſent ſèches, il fut avec le père Mendoza & quelques ſoldats, auxquels les Indiens ſervoient de guides, reconnoître la côte oppoſée de la mer du ſud, dont l'Amiral Otondo, ſi fameux par ſes expéditions, avoit inutilement tenté la découverte. S'étant avancés quatre lieues vers l'Oueſt, ils rencontrèrent une grande Communauté d'Indiens fort humains, que le père Piccolo conſacra à ſainte Roſalie ſa compatriote. Ils ſuivirent enſuite un petit ruiſſeau, lequel les conduiſit à la mer. Ils trouvèrent ſur la côte quantité de coquillages de couleur d'azur, dont on a tant parlé, mais ils ne rencontrèrent ni baie, ni crique, ni port qui pût ſervir de retraite au Galion des îles Philippines, quoique les marchands & le gouver-

nement le desirassent extrêmement. A leur retour, ils renouèrent amitié avec les Indiens de Sainte-Rosalie, & les invitèrent à venir à Saint-Xavier. Il écrivit au père Salva-Tierra de vouloir bien s'y rendre le jour de la Toussaint pour consacrer la chapelle & l'autel. La joie & la devotion suppléèrent à ce qui manquoit du côté de la magnificence & de la solemnité,

SECTION IV.

Difficultés qu'on eut à eſſuier au commencement de ce ſiècle. Mauvaiſe adminiſtration des affaires de la miſſion à Mexico.

CE fut parmi ce mêlange de bien & de maux, que commença l'année 1700, & avec elle un déluge de malheurs & de calamités pour la miſſion de la Californie, au point qu'elle eût entiérement peri, ſi la ſainte Vierge n'eût daigné l'honorer d'une protection toute particulière. Le nombre de ceux qui étoient venus s'établir dans cette péninſule, ſoit Eſpagnols, Métifs & Indiens de la Nouvelle-Eſpagne, ſe montoit à 600 perſonnes. Il falloit par conſéquent beaucoup de vivres, & on n'en tiroit point du pays. Toute la marine de la miſſion ne conſiſtoit dans ce tems-là qu'en deux vaiſſeaux, ſavoir, le Saint-Joſeph & le Saint-Firmin, & une barque longue appelée le Saint-Xavier. Les Eſpagnols avoient vécu contens juſqu'alors, &

s'étoient parfaitement bien conduits avec les Miſſionnaires; ils comptoient ſur la protection du gouvernement de Mexico, & ſur les ſecours que leur avoient promis pluſieurs bons chrétiens pour le maintien & l'aggrandiſſement d'une conquête que l'on avoit paſſionnément deſirée, & qui avoit été pluſieurs fois entrepriſe avec des dépenſes immenſes. Mais Dieu, qui vouloit éprouver la confiance de ſes miniſtres, permit que les affaires changeaſſent de face, & priſſent une mauvaiſe tournure. Le Saint-Joſeph, comme on l'a dit ci-deſſus, étoit extrêmement onéreux à la miſſion, à cauſe des fréquents radoubs qu'il exigeoit, & que l'on regretta d'autant plus, qu'il fit enfin naufrage. Le Saint-Firmin, par la négligence des Pilotes, échoua près du port d'Ahome, & n'ayant point été ſecouru par les Officiers & les Matelots, qui eſpéroient trouver leur profit dans la conſtruction d'un nouveau vaiſſeau, il fut mis en pièces par la violence des vagues. Il ne reſtoit donc plus que la barque longue le Saint-Xavier; mais les mau-

vais tems l'avoient ſi fort endommagée que ce fut par le plus grand hazard du monde, que le père Salva-Tierra, après avoir laiſſé le ſoin de la garniſon au père Piccolo, arriva à Cinaloa, où il apprit la perte du Saint-Firmin. Il ſe donna tous les ſoins poſſibles pour remédier à ce malheur, mais ayant rencontré quelques difficultés, il prit le parti de s'adreſſer au Viceroi.

Le Père Jean Marie lui avoit envoyé dès le commencement un détail de tout ce qu'il avoit fait. Il avoit même continué de lui écrire pendant les premières années, pour lui demander la continuation de ſa protection; & en outre au commencement de Mars de la préſente année, il avoit préſenté au Conſeil royal un long mémoire ſigné par les Pères & par trente cinq autres perſonnes, dans lequel il rapportoit ſuccinctement tout ce qui étoit arrivé dans cette conquête, & expoſoit l'état où elle ſe trouvoit pour lors. Il y expoſoit ſes beſoins, ſpécifioit les différentes dépenſes qu'on avoit été obligé de faire, & l'impoſſibilité qu'il y avoit que la garniſon put ſubſiſter

par des contributions casuelles, qui diminuoient de jour en jour. Il supplioit le Conseil de lui accorder sa protection, pour qu'on ne perdît point le fruit de tant de travaux. Il lui demandoit que l'on payât la garnison sur le trésor royal, ainsi qu'on le pratiquoit à l'égard des autres qui étoient sur les frontières, protestant contre tous les dommages qui pourroient arriver, s'il étoit jamais forcé d'abandonner la mission. Il finissoit par lui dire, que le père Piccolo & lui étoient résolus d'y rester, dussent-ils périr par les mains des Sauvages. Il adressa de Cinaloa un autre mémoire au Viceroi, dans lequel il lui exposoit les dommages qu'avoit occasionnés le Saint-Joseph, la perte du Saint-Firmin, & le mauvais état de la barque longue, & le danger qu'il y avoit que les colons périssent misérablement de faim, & cela dans le tems qu'ils se flattoient de soumettre cette vaste contrée sous le joug salutaire de la foi, & à la domination de Sa Majesté Catholique. Il le prioit de vouloir faire présent à la mission, d'un vaisseau qu'on avoit

prêté à quelques Péruviens qui trafiquoient à Acapulco. Le Viceroi ne ſe donna pas la peine de répondre aux premières lettres du Père, & quoique le père Ugarte le preſſât de les lire au Conſeil, tout ce qu'il put obtenir de lui, fut qu'il en feroit mention de vive voix. Le réſultat en fut, qu'on aſſigna mille piaſtres pour les dépenſes de la miſſion, que le père Ugarte refuſa de recevoir comme inſuffiſantes, eu égard au beſoin où elle ſe trouvoit, quand même ſon refus devroit ralentir le zèle de tous ſes bienfaiteurs. Il remontra que quelques années auparavant, on avoit offert 30000 piaſtres par an à la Société, ſi elle vouloit ſe charger de cette entrepriſe, & qu'étant preſque achevée, il ne convenoit point que le gouvernement s'écartât des principes qui l'avoient fait agir. Ces repréſentations & quantité d'autres qu'il fit, furent ſi froidement reçues, que l'on fut pendant deux ans ſans ſonger à la miſſion.

Les nouveaux Mémoires que l'on avoit préſentés touchant le vaiſſeau & la garniſon, ne produiſirent pas un

meilleur effet. On fit plus, on pouſſa la calomnie juſqu'à faire courir le bruit que les Jéſuites avoient fait périr le Saint-Firmin, pour pouvoir puiſer impunément dans les coffres du Roi. Il falloit avoir un cœur armé du bouclier impénétrable de la foi, & enflammé d'un deſir ardent de l'étendre, pour pouvoir ſurmonter tant de difficultés réunies. Mais il s'agiſſoit de la cauſe de Dieu, & comme telle il convenoit de la défendre tant dans la proſpérité que dans l'adverſité. Le père Salva-Tierra, infiniment plus jaloux de diſſiper ce ſoupçon injurieux, que de défendre ſa réputation, envoya cinq lettres du Tréſorier de Guadalaxara & autres perſonnes de diſtinction, leſquelles certifioient la perte du vaiſſeau. Elles firent taire à la vérité la calomnie, mais on ne fut pas plus empreſſé à procurer à la miſſion les ſecours dont elle avoit beſoin. On les remit au Solliciteur, lequel après bien de délais, demanda à voir la permiſſion en vertu de laquelle les Pères s'étoient tranſportés pour la première fois dans la Californie, & dans le

rapport qu'il fit, il s'efforça de prouver que par sa teneur même, ils n'étoient point en droit de rien exiger du Roi. On leva cette difficulté en montrant que les circonstances n'étoient plus les mêmes, & qu'il y avoit beaucoup de différence entre faire une conquête, & la conserver. Après plusieurs débats, il fut résolu que l'affaire seroit renvoyée au Viceroi, qui seul étoit en droit de la décider. La nécessité urgente dans laquelle on se trouvoit, demandoit que l'on fît toute la diligence possible; cependant on n'obtint autre chose, sinon qu'on enverroit un détail de cette affaire à la Cour, & qu'on attendroit là-dessus la résolution de Sa Majesté. Quant au vaisseau du Pérou, il fut dit, que si le père Ugarte vouloit en payer le montant, au cas qu'on annullât la cession qu'on avoit faite, on le lui donneroit pour le service de la Californie, mais qu'à moins de cela on n'en feroit rien. Les moyens du Père ne le permettoient point. On ne donna ni le vaisseau ni sa chaloupe; on ne voulut pas même permettre que

l'on fretât la galiote de Don Pedro Gil de la Sierpe, qui étoit mort pour lors, pour tranſporter les vivres qu'on avoit achetés. Les Pères demandèrent des certificats de leurs ſervices, pour pouvoir s'adreſſer à la Cour, mais on les leur refuſa, de ſorte qu'ils ne leur reſta d'autre reſſource que celle de la patience & de la fermeté chrétiennes.

Le Viceroi avoit envoyé dans le mois de Mai 1698, & dans celui d'Octobre 1699, à Sa Majeſté & à ſon Conſeil des Indes, une relation de l'expédition des Jéſuites dans la Californie. Elle fut très-bien reçue, & l'on promit d'envoyer les ſecours que l'on demandoit. On en fut redevable au zèle de la Comteſſe de Galves, Dona Alvira de Toledo, qui avoit été Vicereine au Mexique, & qui s'intéreſſoit à la réuſſite de cette entrepriſe. Cependant la mort de cette dame, jointe aux troubles que cauſa à la cour la maladie de Charles II, qui étoit le dernier de cette Monarchie, & ſurtout ſa mort, qui arriva le 1 de Novembre 1700, furent

cauſe qu'on ne ſongea plus à la Californie.

L'avènement de Philippe V au trône d'Eſpagne ranima la vigueur de cette Monarchie languiſſante ; & quoique le troiſième rapport que le Viceroi avoit promis d'envoyer, ne fût pas encore arrivé à Madrid, cependant le jeune Monarque ayant appris par des lettres particulières le mauvais état de cette conquête importante, il ſe fit lire les deux premiers rapports en plein conſeil, & ſur ſon avis il expédia le 17 de Juillet, qui étoit le huitième mois de la première année de ſon règne, trois ordres en faveur de la Californie, extrêmement honorables à la Société. Ils étoient adreſſés à Don Juan de Ortega Montanes, Archevêque de Mexico, lequel venoit d'être promu à la Vicerovauté, à l'Evêque de Guadalaxara, & à l'Audience de cette Ville. Par le premier, qui étoit fondé ſur les deux rapports, il ordonnoit qu'on ne négligeât aucunement cette expédition importante, & qu'on la favoriſât par tous les moyens poſſibles, remerciant avec beaucoup

d'affection les Miſſionnaires des peines qu'ils avoient priſes. Il ordonnoit en outre, que l'on payât annuellement 6000 piaſtres à la miſſion, à prendre ſur le tréſor royal, & cela ponctuellement & ſans délai, ſous quelque prétexte que ce pût etre. Il ordonnoit encore que l'on prît une connoiſſance exacte du pays, de ſes garniſons, des moyens qu'il convenoit de prendre pour en hâter la conquête, de ſa communication avec la Nouvelle-Eſpagne, de l'état des miſſions de Cinaloa, Sonora, & de la Nouvelle-Biſcaye, & des ſecours qu'elles pouvoient fournir pour l'établiſſement des nouvelles miſſions. Il lui enjoignoit enfin, d'interpoſer ſon autorité, pour que l'on tranſportât dans la Californie les deux miſſions qu'Alonzo Fernandez de la Torre, habitant de Compoſtelle, avoit fondées pour Cinaloa & Sonora. Par les deux autres, Sa Majeſté ordonnoit à l'Evêque & à l'Audience d'encourager & de favoriſer l'entrepriſe, de lui envoyer un détail de ce qu'ils auroient fait, & de prendre les meſures néceſſaires pour l'échange des

miſſions. L'année ſuivante, Sa Majeſté, Marie de Savoie, envoya un autre ordre ſigné de ſa main, au Duc d'Albuquerque, Viceroi de la Nouvelle-Eſpagne, que je vais inférer ici, tant à cauſe de ſon contenu, que comme un monument des grandes qualités d'une Princeſſe, que ſes vertus & ſes rares talens rendoient l'idole de toute la Nation.

« Le Roi & la Reine Régente au Duc » d'Albuquerque, mon couſin, gentil-» homme de ma chambre, mon Vice-» roi, gouverneur & capitaine géné-» ral des provinces de la Nouvelle-» Eſpagne, & préſident de l'audience » royale de Mexico : le Provincial de » la Société des Jéſuites dans la pro-» vince de Tolède, m'a repréſenté » qu'il y a plus de cinq ans que quel-» ques Miſſionnaires de ſon Ordre ont » entrepris la conquête ſpirituelle & » temporelle de la Californie, & qu'au » mois d'Août de l'année paſſée 1701, » ils avoient ſoumis les Indiens dans » l'eſpace de 50 lieues à une obéiſſance » fixe, & fondé deux villes, où l'on » comptoit plus de 600 chrétiens, la

» plûpart encore enfans, 8000 Ca-
» téchumènes adultes ; & qu'au milieu
» de ce bonheur, obtenu ſans aucune
» dépenſe de la part du tréſor royal,
» mais par les travaux des Religieux,
» & les contributions des perſonnes
» zèlées, juſqu'à l'aſſignation qui leur
» fut faite l'année dernière de 600
» piaſtres chacune, à prendre ſur la tré-
» ſorerie du Mexique; qu'ayant à crain-
» dre quelques troubles de la part des
» Sauvages, dont le mécontentement
» augmentoit tous les jours, il conve-
» noit de prendre toutes les précau-
» tions poſſibles pour empêcher tout
» ce qui pouvoit nuire à ce grand ou-
» vrage, & me prioit d'employer les
» meſures que je jugerois convenables.
» Et quoique dans mon ordre du 17
» Juillet de l'année ſuſdite 1700, j'aie
» envoyé des ordres & des inſtructions
» particulières au gouvernement, tou-
» chant ce qu'il convenoit de faire pour
» aſſurer la conquête de la Californie,
» & y faire les établiſſemens néceſſai-
» res, j'ai réſolu par mon ordre royal
» du 11 de ce mois, de vous renou-
» veler les mêmes inſtructions, & de

» vous faire ſavoir en même tems com-
» bien ces rapports m'ont été agréa-
» bles, à cauſe des grands avantages
» qu'on attend du zèle ardent des Miſ-
» ſionnaires de la Réverende Société,
» que je vous ordonne d'aider & de
» favoriſer dans tout ce qui pourra con-
» tribuer à leur bien-être, à leur ſatiſ-
» faction, & à la réuſſite du pieux
» deſſein, auquel tendent leurs tra-
» vaux infatigables, comme je me
» le promets de l'obéiſſance que vous
» devez à Dieu & à ma Couronne.
» Vous ferez enſorte que toutes les per-
» ſonnes en charge & autres, les aident
» dans toutes les occaſions où ils
» pourront avoir beſoin d'elles, &
» vous m'inſtruirez de tout ce que vous
» aurez fait. Donné à Madrid le 11 de
» Décembre 1702. Moi la Reine. Par
» ordre de Sa Majeſté, Don Manuel
» de Apperregui

Pendant que l'on expédioit ces ordres à la Cour de Madrid, on ne ſe donnoit aucun mouvement au Mexique pour favoriſer la miſſion de la part de Sa Majeſté. Il eſt vrai que l'on en fut en quelque ſorte empêché

par deux conquêtes, que le gouvernement du Mexique avoit entrepriſes avec beaucoup de vigueur : la première étoit celle de la garniſon de Panzacola, ſur le golfe du Mexique, dans la Floride, dans l'endroit où elle confine avec la Louiſiane, par le 69e degré de longitude occidentale, ſuivant M. d'Anville, à compter du premier méridien de l'île de Fer ; ou par le 291 de longitude orientale, & le 30e degré ½ de latitude ſeptentrionale. La ſeconde étoit celle de la province de Los-Tezas, au nord du Nouveau-Mexique, par le 95e degré de longitude occidentale, ou le 265 de longitude orientale, à compter du même Méridien, & par le 38e degré de latitude ſeptentrionale. On dépenſa l'an 1700 plus d'un million de piaſtres à la première conquête, ſeulement pour empêcher que Panzacola ne tombât entre les mains des autres nations. On ſe promettoit auſſi des grands avantages de celle de Los-Texas, auſſi n'épargna-t-on rien pour y réuſſir. Ces deux conquêtes furent cauſe que le gouvernement oublia

celle

celle de la Californie. Mais la principale cause de ces délais, fut la jalousie, & ce fut elle aussi qui dès le commencement rompit toutes les mesures que la Société avoit prises. Cette passion maligne, qui se glisse dans les cœurs corrompus sous mille prétextes spécieux, étouffe les bonnes intentions des gens simples & bien intentionnés. Ceux dont le cœur n'est attaché qu'aux biens de ce monde, ne peuvent s'imaginer qu'un homme puisse s'exposer aux fatigues & aux dangers, sans avoir quelque récompense en vue. Cela étant, comment de pareilles gens pouvoient-ils croire que les Pères enduraſſent de gaîté de cœur, tant de travaux, de peines & de chagrins, dans la seule vue de contribuer à la gloire de Dieu, & à la conversion des infidèles? Les premières expéditions que l'on fit dans la Californie, quoique infructueuses, avoient enrichi quantité de personnes; elles avoient trouvé leur fortune, ou dans les libéralités du Roi, ou dans le commerce & la pêche des perles. Les Jésuites n'avoient aucun de ces avantages. Mais on n'eut

pas plutôt appris qu'ils s'étoient rendus maîtres de la Californie, que quantité de Mexicains se persuadèrent, & firent courir le bruit, qu'ils y avoient trouvé des trésors immenses. On peut ajouter à cela, que les contributions des bienfaiteurs, quoique fort inférieures aux dépenses qu'exigeoit cette entreprise, ne laissèrent pas que de faire grand bruit parmi ceux qui, incapables de supporter les fatigues & les dangers auxquels ils s'exposoient pour mériter le royaume du Ciel, leur envient leur aggrandissement & leur réputation temporelle. Il s'en falloit cependant beaucoup qu'on les trouvât dans cette conquête; la misère seule en étoit le partage. Cependant ce qu'on avoit publié des perles qu'on y trouvoit, contribua beaucoup à fortifier les bruits injurieux que l'on faisoit courir sur leur compte, & ils trouvèrent d'autant plus de crédit dans l'esprit du peuple, qu'on les couvroit du voile spécieux de patriotisme, de zèle pour le bien public & pour le service de Sa Majesté.

Indépendamment des causes dont

je viens de parler, il y en avoit une autre dans le sein même de la garnison, & c'étoit le mécontentement du Capitaine Antoine Garcie de Mendoza qui la commandoit. Las de supporter les fatigues attachées à son emploi, & plus encore d'être subordonné aux Missionnaires, qui l'empêchoient d'opprimer les Indiens sous divers prétextes que d'autres avant lui avoient malheureusement employés pour avancer leur fortune, au détriment de ce pauvre peuple, il écrivit plusieurs lettres à ses amis & au Viceroi, remplies de plaintes amères contre ces Religieux, mais si contradictoires, que dans celle au Viceroi, datée du 12 d'Octobre 1700, après avoir donné les plus grands éloges aux Pères Salva-Tierra & Piccolo, qu'il appelle des Saints, des Apôtres & des Chérubins, & dont il vante les travaux, le zele & le désintéressement, il blâme hautement leurs expéditions dans l'intérieur du pays, le soin qu'ils prenoient d'y pratiquer des chemins, d'y établir des missions, de cultiver les terres, &c. Il conclut par lui dire,

« Je ne vois point d'autre remède pour » arrêter ces entrepriſes romaneſques » & inſenſées, que de donner avis de » leur conduite au réverend Père Pro- » vincial de la Société, & de le prier » de rappeller ces deux Religieux, & » de les enfermer dans un endroit où » ils puiſſent recevoir le châtiment » qu'ils méritent. Quant à moi, je con- » ſens que l'on m'enferme dans un » château, & que l'on me charge de » chaînes, pour ſervir d'exemple à » ceux qui pourroient avoir envie de » tenter de pareilles avantures » Ces lettres, dont les ennemis de la miſſion ne manquèrent point de prendre des copies, & de les répandre dans le Mexique & dans d'autres endroits, quoique écrites par un homme paſſionné, ne manquèrent pas de faire une forte impreſſion ſur quelques membres du miniſtère, auſſibien que ſur tous ceux qu regardoient la ſubordination qu'ils exigeoient des ſoldats, comme l'effet du pouvoir & de l'autorité qu'ils vouloient uſurper. Ils regardoient une pareille ſubordination comme une choſe deshonorante pour les troupes,

quoiqu'elles fuſſent payées des deniers que des perſonnes charitables avoient bien voulu leur fournir. Mais le malheur fut, que cette diſpute arriva dans un tems que le tréſor étoit épuiſé, & que preſque tous les gens en place ne ſongeoient à autre choſe qu'à profiter du peu de vie qui reſtoit à un Roi infirme, malade, & qui ne laiſſoit aucun ſucceſſeur. Ces faux bruits produiſirent encore un autre effet, qui fut de ralentir le zèle de quantité de perſonnes, qui juſqu'alors avoient généreuſement contribué aux frais de la miſſion; & cela au point, que faute de pouvoir les ſupporter, on fut obligé de réduire la garniſon de Lorette à douze ſoldats, qui reſtèrent volontairement, & ne voulurent point abandonner les Pères. Cela fut cauſe que les Indiens formèrent différents complots, & qu'on ne put plus ni voyager dans le pays, ni y former des établiſſemens. On fut quelque tems ſans pouvoir batiſer les adultes, & nos gens eurent à eſſuyer tant de travaux & de malheurs dans la Californie, qu'il parut viſiblement que c'étoit le bon

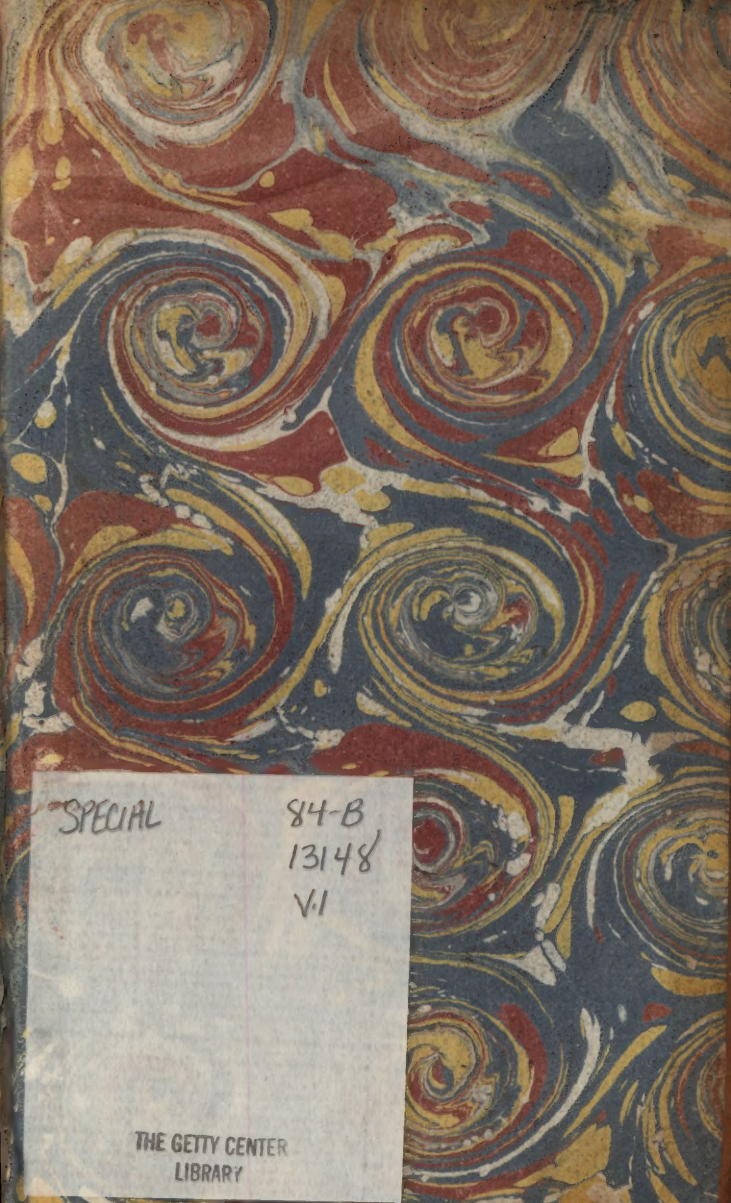
plaiſir de la Providence, que cette conquête ſpirituelle ſe fit, malgré les ſouffrances & les contretems qu'on éprouvoit, & qu'on ne manque jamais d'éprouver dans toutes les entrepriſes qui regardent ſon ſervice. Dans une lettre du 3 d'Octobre 1700, le père Salva-Tierra, après avoir dit à ſon ami, le Solliciteur de Guadalaxara, qu'il a congédié 18 ſoldats, ajoute, « Je n'attends pour renvoyer les autres » que la dernière réſolution de l'au» dience de Mexico, à qui j'ai envoyé » ma dernière proteſtation. Après que » tous les ſoldats auront été congédiés, » nous conſulterons ſur les moyens » de liquider nos dettes, & ſi, faute » de troupes, nos enfans les Califor» niens nous envoient rendre compte » de notre conduite à Dieu, Notre» Dame de Lorette aura ſûrement ſoin » de les payer pour nous. »

Voyant donc qu'on n'avoit aucun ſecours à attendre du Gouvernement, le père Ugarte, ramaſſa tout l'argent qu'il put ſur les billets qu'on lui avoit envoyés, & réſolu d'aller finir ſes jours dans la Californie; il demanda qu'il

lui fût permis d'envoyer ce malheureux vaiſſeau le Saint-Joſeph, que l'on conſtruiſoit depuis vingt-deux mois ſur la côte de la Nouvelle-Galice, & qui n'étoit point encore fini. Ses Supérieurs eurent toutes les peines du monde à y conſentir, & après avoir laiſſé le ſoin de la miſſion au Père Alexandre Romano, il partit de Mexico le 3 de Décembre, jour de la fête de ſaint Xavier, ſon patron, & ſe rendit à Queretaro & à Guadalaxara, pour informer Ozio & le Solliciteur Miranda de l'état des affaires Il donna ordre à Cinaloa & à Ahome d'envoyer les proviſions par la barque longue, & fit 400 lieues pour ſe rendre à la rivière d'Hiaqui, dans l'eſpoir d'y trouver le Père Jean-Marie, mais il n'y étoit plus. L'impatience qu'il avoit de ſe rendre aux nouvelles miſſions pour travailler à la converſion des Gentils, fut telle, que ſans ſe donner le tems de l'attendre, il s'embarqua ſur un vieux bateau qu'il trouva ſur la côte, traverſa heureuſement le golfe dans trois jours, & arriva à Lorette le 19 de Mars, jour

de la fête de saint Joseph, sous la protection duquel il s'étoit mis dans ce dangereux passage. Il trouva le père Piccolo & les soldats de la garnison dans un état déplorable, & la chose pouvoit-elle être autrement, n'ayant reçu ni nouvelles, ni vivres de la côte depuis le mois d'Octobre passé. Cependant la providence pourvut peu de jours après à leurs besoins par l'arrivée de la barque longue, le Saint-Xavier, laquelle leur apporta les provisions que le père Ugarte avoit fait embarquer trois mois auparavant. Mais les vents contraires l'avoient retenue sur mer pendant tout ce tems-là, de sorte que la plus grande partie des provisions se trouva consommée.

Fin du premier Volume.


SPECIAL
84-B
13148
V.1
THE GETTY CENTER
LIBRARY

HISTOI
DE LA
CALIFORN
VI